

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



Digitized by Google

HISTOIRE
DES
QUATRE
CICERONS.



A LA HAYE,
Chez JEAN VAN DUREN, Marchand Libraire dans le Pote, près du Plain.

M. DCC. XV.


BIBLIOTH. DE L'UNIVERSITE DE GAND



A SON ALTESSE

MONSEIGNEUR

ALEXANDRE,

PRINCE DE

KOURAKIN,

FILS DE SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR

LE PRINCE

KOURAKIN

DE

KORIBUT,

MINISTRE INTIME D'E-
TAT DE SA MAJESTE'

CZARIENNE,

L'EMPEREUR DE LA

GRANDE RUSSIE.

SON AMBASSADEUR EX-
TRAORDINAIRE ET
PLENIPOTENTIAIRE

AUPRE'S DE LL. HH. PP. LES

ETATS GENERAUX

DES PROVINCES UNIES.

GENERAL MAJOR

ET LIEUTENANT COLO-
NEL DE SES GARDES. &c.



MONSEIGNEUR,

Il y a long-tems que j'aspire après cette heureuse occasion: Elle me fournit, à la fois, deux

moïens qui me touchent & qui m'interessent également. L'un est de marquer ma profonde reconnoissance pour les bontez dont SON ALTESSE SERENISSIME MONSEIGNEUR VOTRE PERE *a bien voulu m'honorer ; & de faire voir mon attachement & mon zèle pour un bienfaicteur de si haute distinction.*

L'autre moïen, MONSEIGNEUR *est de pouvoir rendre publiquement justice à Votre mérite extraordinaire. Je ne trouve qu'un obstacle dans mon dessein : c'est la grande & sincere Modestie de* V. A. *Mais cette Vertu si rare, sur tout dans un jeune Prince qui vise à la belle Gloire, m'encourage,*

& fait mon motif le plus pres-ſant. Autant vous avez ſoin de vous cacher MONSEIGNEUR, *autant eſt-on obligé de vous faire conoître. Les Hommes aiment à voir dans leurs ſemblables une Superiorité ſublime: cela les conſole, en quelque maniere, de la Mediocrité Commune; & encore plus de ces bornes étroites, où le bas Vulgaire étant renfermé, penſe & dit des choſes auxquelles la Saine Raiſon n'a nulle part.*

Pour vous MON PRINCE? *On peut dire ſans flaterie, ſans prodiguer l'ençens, que la Nature & la Fortune ont concouru à l'envi pour vous rendre digne de faire honneur au Gen-*

re Humain. Formé d'un Sang Illustre; c'est ce que vous devez au hazard & à la Fortune. Avoir en semence toutes les qualitez qui doivent entrer dans la composition d'un grand Homme; Vous devez ce rare bienfait à la Nature, conduite & dirigée par l'Intelligence Suprême.

Mais cultiver, avec autant de soin que d'assiduité, tous les avantages reçûs par une naissance des plus heureuses, vous en étes principalement redevable à vous même, MONSEIGNEUR; *& à la noble envie que vous avez, en répondant dignement aux faveurs de la Nature & de la Fortune, d'éga-*

galer, de surpasser même, si cela se pouvoit, Vos Illustres Ancêtres. Enfin, MONSEIGNEUR, *l'unique but de Votre application continuëlle, est d'être dans quelques années, utile à l'Empire, & à la Patrie, où Vous ne voïez que* SA MAJESTE' CZARIENNE ET IMPERIALE *au dessus de Votre ancienne Maison : Il est donc trop juste que le public curieux, ne soit pas privé de conoître un jeune Prince qui promet infiniment.*

C'est dans ce sentiment-là, MONSEIGNEUR, *que je prens la liberté d'offrir à* V. A. l'Histoire des quatre Cicerons. *Si vos victoires prématurées contre ce Monstre, contre la Sirène, nommée* Amour propre, *n'ob-*

n'obscurcissoient point chez Vous l'éclat de la verité V. A. *se reconnoitroit dans tous les bons endroits du Fils de ce fameux Orateur, philosophe, & Magistrat, dont les Ecrits, qui, par leur belle & docte Solidité, ont triomphé des Siécles, sont encore aujourd'hui les délices* du Cabinet Latin.

Je ne prétens point, MONSEIGNEUR, *étendre jusqu'à la naissance le paralléle entre Vous & Marc Ciceron. Celui-ci n'avoit pour Aieux que des Chevaliers, encore les Historiens ne conviennent-ils pas qu'il fût d'une extraction si honorable; & je croi avoir lû qu'on reprocha à son Pere qu'il étoit* un homme nouveau, *c'est-à-*

dire de Fortune. *Au reste: on doit convenir que la* Chevalerie *étoit un rang considerable; &, dans la grande prosperité de la République, un Chevalier Romain se croïoit au-dessus des Têtes Couronnées; tant l'orgueil influoit sur les Particuliers, sur les Sujets d'une Puissance venuë de rien.*

L'endroit le plus illustre de la Noblesse des Cicerons, c'est le célébre Tullius. Ce petit Arpinien *s'éleva jusqu'au faîte de la premiere Grandeur qui fût alors sur la Terre. Avec l'Esprit & l'Eloquence, comme avec des aîles, il prit l'essor le plus rapide; & il n'y avoit point d'honneurs dans l'Etat dont il étoit Membre, par où il ne passât.*

En-

Enfin, Ciceron méritoit de Gouverner en Maître; les Monarques ont fait gloire de lui être Soumis, & peut-être que si le devoir ne l'avoit pas emporté de beaucoup sur l'Ambition, il auroit prévenu Cesar dans cette Dictature forcée qui porta le coup fatal à la liberté Romaine.

Avec tout cela, MONSEIGNEUR; *j'exclus la comparaison entre le Sang Ciceronien & le Vôtre: le premier a coulé dans les ténébres de l'Histoire; & aparemment, on n'auroit jamais parlé de cette ancienne Tige, sans le beau Rejetton qui en sortit: L'autre est d'une ancienneté, presque immemoriale; & depuis combien de Ra-*

ces le grand Nom de KOU-RAKIN *ne s'eſt-il pas perpetué, toûjours avec la même ſplendeur, toûjours avec le même éclat? Quand ce Noble Sang n'auroit point d'autre diſtinction que celle de s'être mêlé avec le Sang d'un des premiers, d'un des plus habiles, d'un des plus heroïques, enfin, d'un des meilleurs Monarques du Monde, cela ne ſuffiroit-il pas pour donner à la Maiſon de* KOURAKIN *les hautes épithétes* d'Auguſte, *& de* Venerable?

Il eſt donc vrai, MONSEIGNEUR, *que le jeune Ciceron n'aprochoit point de Vôtre Nobleſſe. Mais à cela près, que de raports entre* V. A. *& le*

Fils du Conſul de Rome, lequel a donné le plus d'occupation à la Renommée ! L'Illuſtre héritier du grand Tullius brilla dès ſon enfance : à peine parloit-il qu'il raiſonnoit juſte : Son Pere, excellent connoiſſeur, s'étonnoit de découvrir tant de Solide dans un âge ſi tendre ; & le jugeant, à cinq ans, déja ſuſceptible de la bonne Morale, il s'abaiſſoit juſqu'à l'entretenir ſerieuſement, pour lui inſpirer cette plus utile de toutes les Sciences naturelles. C'étoit une choſe bien rare de voir un enfant, encore begüaïant, être l'Eléve du premier homme de ſon Siecle ; en recevoir des leçons, & les comprendre.

Marc Ciceron ne fut point de ces plantes qui tombent pour avoir poussé trop vîte : Son beau Naturel, cultivé par l'Education, fructifia de plus en plus : il entra facilement dans toutes les hautes connoissances ; rien n'échapoit à sa pénétration ; & ses progrès étoient si rapides qu'on étoit contraint de ménager son activité, & de retenir un feu d'esprit qui auroit pû consumer le corps. Le jeune Ciceron n'aprit pas l'usage & la pratique du Monde, avec moins de succès qu'il avoit apris les belles & profondes Speculations : il charmoit par ses manieres ; & l'on lui faisoit, par tout, même dans les Cours,

 la

la justice de dire qu'il étoit façonné au-dessus de son âge, & qu'il avoit devancé l'experience.

Voila, MONSEIGNEUR, *en peu de mots le portrait de Marc Ciceron.* V. A. *n'a garde de s'y reconoitre: Votre Sagesse est un voile épais qui Vous dérobe la vuë de tout ce que Vous avez de bon: Cependant*, MONSEIGNEUR, *ce jeune Romain, en Mignature, est à Votre égard, un miroir, une glace fort fidéle; & il n'y aura que Vous seul qui ne Vous y trouverez point.*

Je ne suis pas assez instruit de vos premiers années pour en parler sûrement: mais, à en ju-

juger par ce que nous voïons, on peut croire, ſans crainte de ſe tromper, que Vous avez donné dans Votre Enfance, les indices, & comme les avantgouts du plaiſir que Vous deviez cauſer aux Illuſtres Perſonnes, dont le Ciel s'eſt ſervi pour Vous former en être Humain. *Non: je ne doute point qu'un peu après Votre ſortie du Berceau, Son Alteſſe Sereniſſime, Monſeigneur Votre Pere, ne ſe ſoit délaſſé agréablement avec Vous de ſes hautes occupations. Suivant toute aparence,* MONSEIGNEUR, *ce Prince Vous étudioit alors attentivement, & trouvant en Vous une Raiſon avancée, il tiroit des préſages,*

 ſans

ſans riſquer la juſteſſe, ni l'honneur de ſon diſcernement. Je me fais un plaiſir en idée, d'entendre VOTRE ALTESSE *dans ce tems-là, faute d'un entier* deliment *de Langue, balbutier ſur les matieres les plus Serieuſes, & interroger ſur des choſes auxquelles le Commun de l'Homme ne fait pas la moindre réflexion. Aparemment*, MONSEIGNEUR, *la Nature faiſoit voir que Vous aïant formé pour ce qu'il y a de plus Grand, elle avoit ouvert en votre faveur ſes plus rares tréſors. Bâtiſſant toûjours ſur ma ſupoſition, que Vous étiez aimable ſous la pure conduite de la Nature! C'étoit un plaiſir de voir Vos premiers*

pro-

progrès dans l'Ecole de cette habile Maîtresse, Vif, judicieux docile; & ces trois qualitez essentielles étant soutenuës d'une Mémoire heureuse, que ne devoit-on pas esperer? Voilà, pouvoit-on dire, voilà un fruit qui, dans sa maturité, sera d'un suc excellent!

Qu'on ait fait, ou qu'on n'ait pas fait cette prédiction, il est au moins certain qu'elle eût été bien fondée; & que, sans s'ériger en Prophête, on pouvoit, en toute assurance, parler de Votre avenir. Pour moi, j'en suis à Votre Présent, MONSEIGNEUR; *& je souhaiterois avoir assez de talent, pour le representer au naturel. N'être presque qu'à l'entrée de*

la Jeunesse, & briller en homme fait, c'est ce qu'il y a de plus rare chez les Mortels; & c'est, néanmoins, une gloire qu'on ne pouroit Vous refuser sans commettre une injustice manifeste.

V. A. *commence par où d'habiles Gens ont fini: Elle court dans le chemin du savoir; & cette route si scabreuse, si entre-coupée pour les autres, est tout unie, est sans aucune coupure pour Vous. En verité,* MONSEIGNEUR: *le prodigieux Succès de Vos Etudes m'embarasse: on diroit qu'il n'y a chez Vous que la Mémoire en fonction, & que le Jugement, rempli de vieux tems, lui fournit tout ce qu'elle*

elle cherche. Enfin, MONPRINCE; *vous feriez douter les plus Incredules, si la* Metempsicose *&* *la* Reminiscence *sont des chimeres, ou des réalitez? En cas de l'afirmative; Je croirois que Vous avez été* j'adis *un des plus Savants de Votre Siécle; & quand, par la vertu de la* Reminiscence *Vous aurez rapellé toute Votre Erudition, alors Votre Tête precieuse sera un riche Magasin du Parnasse.*

V. A. *est déja en état de communiquer Vos lumieres à quatre Nations vivantes, & à une morte: les quatre vivantes sont la Russienne, l'Allemande, la Hollandoise, & la Françoise; la Nation Morte c'est la*

La-

Latine. Vous poſſedez ces cinq Langues, MONSEIGNEUR; *& ſi Vous continuëz avec la même vîteſſe, il n'y aura point de Païs ſur la Terre qui Vous ſoit étranger; Vous pourrez cauſer avec le Genre Humain; & le droit du fameux Socrate, pour ſe dire Citoïen du Monde, n'étoit pas, à beaucoup près, ſi valable, que ſera le Vôtre.*

Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que l'Etude des Langues n'eſt pour Vous qu'une eſpéce de divertiſſement; ce n'eſt tout au plus, qu'un Acceſſoire; vous faites Votre Principal de la conoiſſance des choſes; & V. A. *a déja fait des aquiſitions conſiderables dans le Païs des belles*

les Lettres & du Savoir. Il n'est pas ordinaire, MONSEIGNEUR, *qu'un Prince, dans un âge si peu avancé, ait fait tant de progrès dans la Culture de l'Esprit. Vous possedez plusieurs matieres dont chacune suffiroit pour remplir toute l'attention pendant la Vie; & Vous raisonnez de toutes à fond.*

S'agit-il des anciennes Nations qui ont habité la Terre, que le Tems a detruit, & dont il n'est resté que les Noms? S'agit-il des Empereurs, des Rois, des Monarques, des Chefs & Conducteurs de République; enfin de ces Hommes, qui dans leur Passage par ce Monde-ci, ont été soit de droit, soit par usur-

usurpation revêtus du pouvoir Suprême, & l'ont administré pour le bonheur, ou pour le malheur des Mortels? S'agit-il de ces Evenemens fameux, de ces grandes Revolutions, qui, dans une longue suite de Siecles, ont causé tant de changemens, tant d'iregularitez; & dont le souvenir ne s'est jamais perdu? Est-il question de ces Humains extraordinaires qui se sont illustrez ou par les Armes, ou par la Science, ou par l'invention des Arts, tant Liberaux que Mecaniques? V. A. *peut fournir sur toutes ces Matieres-là. Aiant une conoissance fort étenduë de l'Histoire Ancienne & Moderne: les Génerations précedentes ne Vous sont point*

point cachées; & le Genre Humain qui n'eſt plus, Vous eſt auſſi preſent que celui qui exiſte, & qui couvre aujourd'hui la ſurface de Notre Globe.

Vous en poſſedez auſſi la conoiſſance, de cette Surface, MONSEIGNEUR. *Vous n'eſt pas comme quantité de Perſonnes, même de Votre haut Rang, qui ſe contentant de jouir du petit eſpace où la Nature les a placé, negligent de s'inſtruire des diferentes parties qui compoſent* la Boule Roulante. *Pour Vous*, MONSEIGNEUR, *Vous vous êtes apliqué fort efficacement avec une réüſſite heureuſe à l'Etude de la Geographie. Par cette Science, ſi digne de la belle Curioſi-*

té ; Vous conoiſſez les diferentes ſituations de la Terre par raport au Ciel & aux Aſtres ; Vous Savez les Lieux, les Païs, les Etats, les Gouvernemens, les Loix, les Coutumes, les Uſages & les Mœurs des Peuples & des Nations. Ainſi, MONSEIGNEUR ; *Vous avez le plaiſir de pouvoir, quand il Vous plait, raiſonner Phiſiquement, & Moralement ſur cette groſſe Maſſe qui nous porte. Dans le Phiſique? Vous contemplez, ſans doute, ſon Mouvement admirable ; les effets ſans nombre de ſa Fecondité ; Les Richeſſes prodigieuſes qu'elle renferme dans ſon Sein ; enfin, outre une infinité d'autres choſes qui méritent réflexion,*

Vous

Vous specules la diversité, la contrarieté; *l'oposition de ses Climats.*

Dans le Morale V. A. *fait aparemment attention à ces diverses Especes* de Matiere Animée, *dont la Superficie de Notre Planéte, si c'en est une, est toute couverte. Entre ces Etres vivans & mortels, l'Homme est celui qui demande le plus de Meditation: La Vie est même trop courte pour l'étudier assez; plus on l'aprofondit, plus on le trouve impénétrable: quel Sujet de suprise & d'étonnement*, MONSEIGNEUR! *quand on regarde en détail cet Animal qui, quoique surnommé* RAISONNABLE, *s'imagine plaisamment que ce*

Vaste & Immense Univers dont il occupe un point, n'a été fait que pour lui ; *& que conséquemment toutes les autres Creatures ne subsistent, ou ne se renouvellent que pour le rendre heureux ! On voit cette Espéce, originairement divine, partagée en Societez qui souvent ne se ressemblent que par la figure des Membres qui les composent. Ce qu'une Nation affirme, l'autre le nie ; ce qu'un Peuple venere & adore, l'autre l'a en horreur, & en execration : ce qui est estimé, honoré, cheri dans un petit morceau de Notre Globe ; est negligé, meprisé, deteste dans un autre. Religion, Culte, Justice, Equité, agrément,*

amour

amour de la Vie, esperance de se retrouver, de se recouvrer après la Mort, les Hommes disputent sur tous ces Chefs-là. Ils ne s'accordent que sur un point; c'est de s'entre-detruire, c'est de s'entr'égorger tant en Général qu'en Particulier, pour le TIEN *&* le MIEN, *ces deux Monstres aussi âgez que le Monde, & qui ne vivent que de chicane, que de haine, que d'ambition, que d'avarice; enfin que* du Sang Humain.

Si, comme j'en suis bien perpersuadé, la Geographie excite V. A. *à de telles Speculations, c'est un champ tres vaste pour exercer utilement Votre Genie penetrant & élevé; C'est,*

MONSEIGNEUR, *par cette ſorte d'Etude, qu'un Grand en ſe repreſentant les Hommes dans leur Naturel, ne ſe laiſſe point éblouïr par l'éclat de ſa Fortune, & de ſa Diſtinction: Voïant que le Genre Humain n'eſt que comme un amas de Mouches ou de fourmis qui ſont dans une agitation continuelle les unes contre les autres; & cela pour une Minute qu'ils ont à paſſer enſemble, ce Grand ne s'enorgueillit point de ſon Elevation; & ne priſant ſa Superiorité qu'autant qu'elle peut-être utile à la Patrie, aux Citoïens, & même, aux Etrangers, il conſerve toûjours l'idée de l'Egalité que la Nature met entre tous les Hommes.*

C'eſt,

C'est sans doute, sur ce Principe-là, MONSEIGNEUR, *qu'on voit briller en* V. A. *tant de Modestie & d'humanité: ne visant qu'à Vous rendre capable de tout ce qu'il y a de plus haut, de plus noble dans la Societé; Vous évitez toute enflure, Vous ne méprisez aucun de Vos* Coindividus, *de Vos semblables en* Espece; *& comme l'Histoire est pour Vous un Miroir fidèle où la Vertu se montre dans tous ses charmes; & où le Vice & le Crime se font voir dans tout ce qu'ils ont de hideux; aussi la Geographie, bien étudiée par raport aux Mortels, Vous empêche de méconoître Votre Condition Naturelle.*

Vous êtes versé, MONSEI-

GNEUR, *dans une autre Science encore plus importante que les précédentes, c'est celle* du Droit de Nature & des Nations. *Cette Etude-là fait grand honneur à l'âge de* V. A.; *Les plus vieux n'y sont pas trop bons: En effet s'il y a dans le Monde docte & Litteraire une Matiere mêlée & embarassante; autant que je m'y conois, c'est celle-là. Comment determiner, comment fixer l'*EQUITE?

Je m'en raporterois volontiers à ce Discernement exquis dont Vous êtes si bien pourvû, MONSEIGNEUR. *Quelles violentes atteintes n'a-t-on pas donné* au Droit Naturel? *Est-il reconoissable? L'Interêt d'Etat,*

tat, auquel très souvent le BIEN COMMUN *ne sert que de prétexte, a reduit presque à rien ce* Droit *essentiel à l'Homme. Dès qu'il s'agit tant soit peu de la sureté, de la conservation publique, sur quoi peut-on compter? De quoi peut-on s'assurer? Le Souverain Magistrat n'est-il pas alors Maître absolu des actions, des biens, des enfans, de la vie, même des particuliers? Rien de plus conforme* au Droit Naturel, *que de joüir paisiblement de son* Propre; *& sur tout, si c'est le fruit du travail; que de fuïr un péril évident; que de suivre un penchant légitime; que de disposer*, à pur & à plein, *de*

son

ſon avoir & de ſa Perſonne: Cependant, il arrive des conjonctures où tout cela ſeroit defendu & puni. La Nature permet à un Infortuné qui n'a ni reſſource, ni eſperance, elle lui permet, dis-je, de ſe délivrer par une Mort volontaire; lui aïant donné plus de cent portes, toutes ouvertes, pour ſortir de ſon malheur: mais les Loix s'y opoſent; & on punit l'action, juſque ſur le cadavre d'un homme dont tout le crime eſt d'avoir arrêté, le cours d'une ſoufrance inſuportable. Ainſi, MONSEIGNEUR; *il ſemble que le* Droit Naturel, *reduit à ſa juſte meſure, conſiſte à vivre &*

& à posseder, tant qu'on en laisse la permission.

Le Droit des Nations, *autrement* des Gens, *n'est guére plus facile à établir. Cette Convention tacite & indirecte de ce que les Societez Humaines se doivent les unes aux autres, n'est-elle pas censée violable en certains cas? Ne la viole-t-on pas effectivement sans scrupule & sans honte? Combien d'Ambassadeurs & de Deputez ont essüié d'insultes & d'outrages? On a vû poignarder les uns; & on voit encore tous les jours enfermer & emprisonner les autres.*

C'est pourtant, MONSEIGNEUR, *dans cette Science si envelopée & si épineuse que*

Vous étes entré bien avant. A peine V. A. *conoit les Hommes; & Elle sait déja si bien leurs droits & leurs privileges, qu'Elle pourroit en faire Leçon à d'anciennes Têtes qui en auroient peut-être grand besoin. Avec un Naturel aussi beau & aussi heureux que le Votre, on conjecture aisément, quel est le principal fruit que Vous tirez de cette Etude-là. Tout en y decouvrant le sort deplorable de l'Homme, qui, pour se garantir de la violence & de la scelératesse de son Semblable, a été obligé de sacrifier sa Liberté Naturelle, & de devenir l'Esclave de ses Conducteurs: tout en contemplant cela, dis-je, Vous aprenez cette Equité,*

cette

cette Justice dont la Nature nous a donné les notions & les Semences; Vous en admirez la beauté; Vous en pesez le prix; Vous reflechissez attentivement sur les mauvaises suites de sa perte, ou du moins de sa depravation; Vous pensez au bonheur inestimable dont les Hommes auroient joüi s'ils avoient pû joindre avec la Société l'usage du Droit Naturel; *& de quelle douceur ils jouiroient encore si* l'Equité *regnoit dans leurs Assemblages, s'ils se rendoient tous de bonne foi, ce qu'ils se doivent reciproquement:* V. A. *aprofondit ces Véritez également solides & succulentes; & cela lui inspirant l'amour du* Juste *& de*

l'Equitable, *Elle se fait dans sa haute élevation le cœur d'un parfaitement Honnête Homme.*

C'est encore-là, MONSEIGNEUR, *un de ces beaux endroits qui Vous donnent, avec le jeune Ciceron, une ressemblance qui Vous est si glorieuse. Le Fils de Tullius connoissoit à fond ce que* l'Equité *vaut dans Notre Espece; & il aimoit la pratique de cette Reine des Vertus Morales: ce fut par ce louable Principe qu'il embrassa le parti de Pompée: la Cause de Cesar étoit la mieux armée; & il y avoit plus de Sureté à la Suivre: mais celle de Pompée passant pour la plus juste, quoique peut-être dans le fond, elle ne valût guére mieux que l'autre, Marc Cice-*

Ciceron ne balança point à se ranger de ce côté-là. Je suis sûr que V. A. *imitera toûjours un si bel exemple. Attaché indissolublement au Maître legitime, quelques troubles que la Discorde pût allumer dans l'Etat, ce qui est arrivé quelquefois, Vous serez inebranlable dans le devoir. Mais,* MONSEIGNEUR, *comme Vous exercerez une Justice exacte envers le Prince, Vous ne la pratiquerez pas moins à l'égard de Vos Subalternes & de Vos* Dependans. *Votre illustre Naissance Vous met en droit d'aspirer aux Postes les plus Sublimes, après la Souveraineté: Vos qualitez éminentes, Votre mérite acquis &*

à perfectionner Vous feront infailliblement passer par les premiers Emplois tant dans le Militaire, *que dans la* Politique : *Mais heureux tous Ceux qui Vous auront pour Superieur ! La Raison & l'Equité seront les fondemens de Votre Administration ; la Bonté & l'Humanité en feront les accompagnemens ; & de la maniere dont Vous traiterez Vos Inferieurs, l'estime, le respect, la reconnoissance, l'affection & le zèle pour un Maître si rare ; tout cela leur tiendra lieu* du Droit Naturel ; *ils ne s'apercevront seulement pas de leur dependance. Plût au Ciel que tous les Grans voulussent se regler sur un tel*

Mo-

Modèle ! En ce cas-là, l'Inferiorité feroit fouhaitable ; & je ne fai pas même, fi alors elle ne devroit point être préferée à la Superiorité.

Je ne citerai plus MONSEIGNEUR, *qu'une feule des Sciences où* V. A. *fe diftingue, ce font* les Mathématiques. *Cette Etude-là qui a pour objet les* Quantitez & *les* Proportions *eft d'une utilité finguliere, C'eft une guide fûre & fidèle qui mène dans toutes les Conoiffances, dans toutes les Speculations, même les plus abftraites; & fous la conduite de laquelle on eft prefque affuré de ne fe point égarer. C'eft principalement par le fecours & par la lumiere des Mathe-*

matiques qu'on dissipe les nuages des préjugez: par elles on rectifie l'Esprit; on acquiert le grand Art de penser juste, & de ne se former que des idées claires, distinctes & précises: enfin, cette Science aprend à raisonner ce qui s'apelle Geometriquement; *& dès lors, on ne propose rien sur aucune Matiere, j'en excepte la Theologie, qui ne soit* demonstratif, *c'est-à-dire, où la liaison, le nœu du Principe avec la Consequence ne soit évidemment manifeste.*

Il ne faut donc pas s'étonner, MONSEIGNEUR, *si* V. A. *pese meurement les choses; si elle parle pertinemment de tout; ne faisant jamais d'écarts*

carts, alant toûjours droit au but; maniant ſon Sujet avec une ſubtilité Solide; mais auſſi avec une juſteſſe qui previent toutes les Objections. Qu'il eſt glorieux de n'être encore que l'Eléve des Muſes, & d'avoir attrapé déja le meilleur & le le plus néceſſaire endroit du Savoir. *Car enfin, ſans un Diſcernement reglé, une Erudition, quelque vaſte qu'elle puiſſe être, pêche dans le fond & dans l'eſſentiel: C'eſt comme un eſtomac infirme qui, quoi qu'il reçoive de bon, ne fait que de mauvaiſes digeſtions. Vous n'avez rien à craindre de ce côté-là,* MONSEIGNEUR; *outre que la Nature Vous a fait préſent d'un* Bon Sens,

 qui

qui n'est point sujet au travers & à la disparate; V. A. *le cultivant par son aplication aux Mathematiques, ne donnera jamais à gauche dans la recherche des Véritez naturelles & humaines; Elle saura toûjours parfaitement la théorie de toutes les Matiéres qu'Elle jugera dignes de sa Curiosité.*

On ne peut lui donner assez de Loüanges à cette Curiosité. *Que produit-elle chez Vous,* MONSEIGNEUR? *des effets bien rares chez un jeune Prince: une espece d'avidité, pour voir les Temples d'Apollon, je veux dire les Lieux consacrez à la culture des Sciences, & à l'étude des belles Lettres: à visiter, dis-je, ces doc-*

tes Sanctuaires du Parnasse, & à y passer quelque tems. V. A. *a honoré de sa noble présence les Universitez de Leide, & d'Utrecht; & ces fameuses Sœurs, toutes deux Nourices dans la Republique* Litteraire, *ont eu le plaisir de voir* V. A. *sucer leur Lait, & en embellir son Esprit. Encore actuellement l'ancienne & celebre Academie de Louvain a l'honneur de Vous instruire; & on y est surpris de voir tant d'élevation de génie, jointe à une si prompte, à une si heureuse vivacité pour avancer.*

*L'occupation de l'*Etudiant *ne fait aucun tort à celles du* Cavalier. *Vous Vous donnez à l'Etude*, MON PRINCE;

&

& Vous Vous prêtez à Vos Exercices. Cependant le Succès est égal ; & si Vous éclairez, si Vous remplissez de lumieres cet Esprit Superieur, dont le Ciel Vous a partagé ; Vous façonnez aussi le Corps dans tous les agrémens qui font valoir un Seigneur, fût-il d'une qualité aussi éminente que la Votre, & qui les rendent recommandable dans le Monde. On conclut aisément de-là, MONSEIGNEUR, *que Votre tems vous est précieux, & que Vous n'avez guére d'heures inutiles : en cela bien oposé à la plûpart de la riche & noble Jeunesse qui, dans les Universitez & dans les Academies, agissent comme s'ils n'y étoient*

que

que pour servir assidûment les fausses & trompeuses Divinitez du Plaisir & de la Volupté.

Pour Vous, MONSEIGNEUR, *la Paresse & la Mollesse, ces deux Nimphes, ces Beautez fardées, qui font tant de Conquêtes chez les Personnes de Votre âge, trouvent toûjours, en Vous attaquant, une Ame insensible, & un Cœur de rocher.* V. A. *s'anime par les difficultez qui sont inséparables du travail de la Meditation: Elle se délasse du Cabinet & de ses Livres par des occupations, à la vérité, amusantes, mais utiles & nécessaires; si bien qu'il n'y a presque chez Elle ni loisir, ni répos,*

répos, ni divertissement. Ceux qui ont le bonheur très honorable, d'avoir été choisis pour favoriser Vos progrès ; & qui, consequemment, sont Juges Competens, rendent là-dessus à V. A. *de grands & illustres témoignages: Sur tout, ils admirent deux choses: Votre courage invincible à surmonter la peine ; & la facilité avec laquelle pourtant Vous réüssissez. Ces heureux témoins de Vos progrès, ces habiles Directeurs de Vos études comparent* V. A. *à une terre, qui, à cause de sa fecondité naturelle, & extraordinaire, demande peu de culture ; ou à un arbre qui ne manque jamais de raporter, & dont les fruits sont toûjours*

d'un

d'un ſuc excellent.

Ils ajoutent qu'il y a du plaiſir à conduire dans le chemin de la Sageſſe, dans la route de l'Erudition un Eſprit de Votre trempe & de Votre tournure, MONSEIGNEUR. *Vous rendez efficaces tous les ſoins qu'on Vous donne; Vous les faites fructifier au Centuple; enfin* V. A. *fait honneur à tous ceux qui ont le grand avantage d'être emploïez à ſon illuſtre Education.*

Omettrois-je de Vous feliciter ſur Votre Uſage du Monde? Vous en conoiſſez déja parfaitement le fort & le foible; le haut & le bas; & avant de monter ſur la Scene, où ſuivant toutes les aparences, Vous aurez

rez les premiers Rôles à soûtenir, Vous avez la speculation de tout ce qui s'y passe; il ne Vous manque plus, MONSEIGNEUR, *que l'exercice & la pratique.* V. A. *sait de quelle importance il est de posséder la Science de ce grand Théatre, nommé le* MONDE; *& c'est à cette conoissance que Vous donnez Votre principale aplication. En effet: l'Etude des Belles Lettres & des Sciences abstraites, ne produit qu'une lumiere stérile, & qui directement ne sert de rien pour faire avec plaisir le passage de la Terre. Mais posséder la conoissance des Hommes, avec qui on est obligé de vivre, soit par la disposition de la Nature,*

soit

Digitized by Google

ſoit par celle du Deſtin; ou avec qui on a affaire: bien diſtinguer la diference, & ſouvent l'opoſition des Loix, des Manieres, des Coutumes, des Uſages & des Mœurs: obſerver chez les Particuliers la diverſité du Genie & du Penchant; le plus & le moins dans l'habileté, dans le pouvoir à rendre ſervice; enfin, les tours & les détours, les plis & les replis des Mortels, tant par raport aux Societez qui compoſent le Genre Humain, que par raport aux Membres qui compoſent les Societez; c'eſt-là ce qui s'apelle conoître le Monde; c'eſt-ce qu'il y a de plus utile dans la Vie, ſur tout pour les Grands; & c'eſt,

MONSEIGNEUR, *à quoi Vous raportez toutes les Meditations qui tendent à l'usage & à la pratique.*

V. A. *étudie le Monde dans* l'Histoire, *dans* le Droit Naturel & des Nations, *dans* la Morale, & *dans* la Politique: *Mais c'est dans les Voïages qu'Elle l'étudie avec le plus de Succès &* d'aprofondissement. *Vous avez déja vû* MONSEIGNEUR, *l'Alemagne, la Hollande, l'Angleterre, & le Brabant: Vous n'avez pas séjourné dans ces Païs-là en simple Voïageur: Vous n'avez pas donné tout Votre loisir, tous Vos jours à en bien remarquer les beautez & les agrémens.* V. A. *s'attachoit,*

sans

sans doute, au Capital de la Science Itineraire. *Vouloir entrer dans une conoissance detaillée des Gouvernemens, des Cultes, des Inclinations, des Humeurs; enfin, de tout ce qui concerne l'Etat, les Souverains, & les Sujets. Comparer le present avec le Passé; se rapeller le souvenir des Revolutions anciennes & Modernes; en découvrir, en penetrer les causes & les sources dans l'injustice & la violence des Monarques, dans le Genie dominant de la Nation, & principalement dans un Courage de* Lion, *inspiré par un ardent amour pour* le Droit Naturel: *C'est là le but de* V. A. *en voïageant; & Dieu sait quel usa-*

ge Elle pourra faire de ces reflexions, quand elles seront parvenuës à une entiere maturité!

Après ce que j'ai dit, MONSEIGNEUR; *& je croi n'avoir rien dit que de très-vrai; après dis-je, ce que j'ai avancé, Son Altesse Sérenissime, Monseigneur Votre Pere, n'a-t-il pas tout sujet de s'attendre à recevoir, quelque jour, un témoignage pareil à celui qu'un intime ami de Ciceron lui rendoit de son cher & illustre Fils. Je suplie très-humblement* V. A. *de trouver bon que je detache ce fragment du Livre que j'ai l'honneur de lui presenter: peut-être m'en saurez Vous mauvais gré*, MONSEIGNEUR;

GNEUR; *cela fera souffrir un peu Votre Modestie: mais la Justice ne me permet pas de Vous contenter; & je dois obéïr à cette Reine qui, quoique la plus belle & la meilleure du Monde, n'a pourtant guere de Sujets.*

Trebonius écrivoit donc ainsi à Ciceron. " *Je souhaitois ar-*
„ *demment de voir votre fils;*
„ *& je l'ai vû très attaché à*
„ *l'étude, estimé de tout le*
„ *Monde pour un homme très*
„ *sage & très sçavant. Vous*
„ *pouvez vous figurer, sans*
„ *que je vous le dise combien ce-*
„ *la m'a causé de joye, per-*
„ *suadé que vous étes de notre*
„ *très sincere & très ancienne*
„ *amitié, & de la part que je*

„ *prens à tout ce qui vous re-*
„ *garde. Ne croyez pas,*
„ *Mon cher Ciceron, que je*
„ *dise ceci pour vous flater,*
„ *Notre cher fils, car il n'y a*
„ *rien de separé entre nous*
„ *est aimé plus qu'homme du*
„ *Monde de tous les honnêtes*
„ *gens, & estimé plus que les*
„ *philosophes parmi les sça-*
„ *vans, par ce qu'il excelle*
„ *dans les Sciences que vous*
„ *aimez, c'est-à-dire, dans les*
„ *meilleures & les plus utiles.*
„ *Je vous félicite donc, & je*
„ *me réjoüis avec vous, de ce*
„ *que celui que nous étions ob-*
„ *ligez d'aimer tel qu'il eût*
„ *été, est tel que nous ne sçau-*
„ *rions assez le cherir.*

Quelle joïe, MONSEI-
GNEUR,

GNEUR, *pour l'illustre Prince qui Vous a donné le jour, si on lui écrivoit en termes semblables! Il n'y manquera que l'occasion;* & *si* V. A. *avoit eû à Louvain l'âge de Marc Ciceron à Athénes, Son Altesse Sérenissime auroit eû un Trebonius qui, sans trahir la Verité, lui écriroit la même bonne Nouvelle.*

A propos du Sérenissime Prince Votre Pere, mon devoir est de Vous en retracer le Portrait. Je l'aurois fait plûtôt, MONSEIGNEUR: *mais franchement l'Objet m'étonne;* & *je me defie de mon foible pinceau.*

Jusques à present j'ai bâti sur les raports que je trouve entre

tre V. A. *& Ciceron le Jeune: mais je ſuis obligé de faire ici une exception. Vous avez tout le bon du Fils de Tullius: j'augure même, hardiment que Vous le ſurpaſſerez, & que Votre merite ira plus loin que le Sien: mais*, MONSEIGNEUR: *Si les Morts parloient, Marc Ciceron pourroit par un endroit juſtifier ſon inferiorité. Vous avez, diroit il, un avantage qui m'a manqué. Ainſi, je me dois plus que Vous ne Vous devez; je ſuis plus l'artiſan de mon* Illuſtration *que Vous ne l'étes de la Votre.*

Ce Romain n'auroit pas tout le tort: outre qu'il étoit rarement ſous les yeux de ſon Pere, il

il s'en faloit beaucoup que son Pere fût un Modéle aussi parfait, aussi accompli que le Votre.

Le grand Ciceron avoit souvent de grandes foiblesses, il faisoit pitié en certaines occasions.

Le Sérenissime Prince Votre Pere est bien d'une autre distinction, MONSEIGNEUR. *Jamais, non jamais le Ciel n'a formé une Ame plus propre à remplir dignement le Sacré Caractere, du* Ministeriat, *& à bien representer un puissant Monarque, Son Altesse Sérenissime a géneralement, & au plus haut degré, toutes les qualitez requises à un Ambassadeur: Son merite est si eminent que je*

je confeſſe ma temerité : tout ce qu'on peut en dire eſt infiniment au deſſous de ce qui eſt; on ne ſauroit donner à ce Prince qu'un encens legitime : mais il eſt très dificile de lui en donner aſſez.

Avoir le genie penetrant, ſolide, & Superieur : étre d'une prudence éclairée, d'une Sageſſe aſſez profonde, aſſez conſtante pour éviter tous les mauvais pas, pour ne ſe detourner jamais de ſon chemin : Conoitre à fond les interêts des Princes, & ſe ſervir à propos de cette grande & importante lumiere. Etre toûjours ſur ſes gardes pour ne ſe laiſſer ni prévenir ni ſurprendre. Etre de la plus exacte circonſpection ſur

les moindres incidens, qui pourroient commettre & interesser l'Honneur du Maître, Honneur *qui ne peut être trop cher ni trop précieux aux Souverains, soit pour le dedans, soit pour le débors. Etre babile & fin Negociateur; donner juste dans le point essentiel du different; & savoir le denouër sans préjudicier à son Monarque, & sans tromper les Parties. Etre d'une incorruptibilité, d'un desinteressement à toute épreuve, & mettre la Fortune uniquement dans*

le Devoir : Droit & sincere, autant que la bonne & saine Politique peut le permettre : D'une conduite reglée & qui ne deshonore en rien la Majesté du Prince Representé.

Ce sont-là, si je m'y connois, ce sont-là, MONSEIGNEUR, *les traits naturels d'un digne, d'un parfait Ministre d'Etat. Cette Peinture convient admirablement à Votre Sérenissime Pere ; & de tous ceux qui ont l'honneur de le conoître, il n'y en aura pas un qui ne dise.* C'est lui-même.

Ce

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on remarque dans S. A. S. cet heureux assemblage des belles & rares qualitez : on les a vû toutes briller dès que ce Prince est entré dans le Ministére. Il y parut en Homme consommé ; & on peut dire, sans exageration, que ses coups d'essai furent des coups de Maître.

Qui seroit instruit, MONSEIGNEUR, *de tant d'affaires secretes que ce grand Negociateur a manié, dans quelle admiration ne tomberoit-on pas ? Ce Prince, n'é-*

n'étant pas encore à la fleur de ſon âge, marquoit déja cette vaſte étenduë de Genie, cette profondeur, cette Dexterité qui ne ſont ordinairement que les fruits d'une longue experience. La Cour de Rome pourroit en rendre témoignage. Cette Cour qu'on peut regarder comme le Centre de la Politique la plus rafinée: Elle qui ſait tenir dans la Soumiſſion tant de Puiſſances & tant d'Etats; Elle qui entend ſi bien à démêler les interêts les plus compliquez, & à ſortir glo-

glorieusement des conjonctures les plus embarassantes ; enfin, elle qui a la vûë si perçante, qui est si feconde en moïens & en expedients ; La Cour de Rome, dis-je, n'a pû voir, sans étonnement, l'intelligence sublime de Votre Sérenissime Pere pour la Politique & pour la Negociation. Ce fut à Rome que son Altesse Sérenissime jetta les fondemens de cette habileté singuliere qui a tant éclaté depuis. Les Romains, excellens Conoisseurs, & Juges competens sur la manœuvre du Timon, & sur les afaires generales, ne pouvoient assez se recrier sur le merite éminent de son Altesse ; & quoi qu'ils s'épuissassent en loüanges,

ils se croïoient toûjours redevables à la Justice & à la Verité.

Il étoit donc bien naturel, MONSEIGNEUR, *que* SA MAJESTE' IMPERIALE DE RUSSIE, *jettât les yeux sur Votre Sérenissime Pere, pour en faire au dehors le premier & & le principal de ses Ministres. Ce Monarque, l'un des plus éclairez du Monde, & qui n'excelle pas moins dans le grand Art de Regner, que dans celui de la Guerre, ce Monarque, dis-je, pouvoit-il agir plus judicieusement, & plus utilement, que de donner toute sa confiance à un Prince, capable par ses Lumieres, par ses conseils, par son admirable dexte-*

dexterité, de le ſeconder à ſoûtenir, à afermir l'Etat, & à le mettre dans une ſituation qui puiſſe durer juſqu'aux Siécles les plus reculez?

Il eſt vrai que ſelon le Sentiment de quelques uns: la haute élevation du Rang devoit être un obſtacle aux Ambaſſades. Les Politiques font une queſtion. Ils demandent s'il eſt indiferent d'emploïer dans le Miniſtere Repreſentatif, *des Gens d'une naiſſance Mediocre, ou des Perſonnes du premier Ordre, & de la qualité la plus élevée? Les uns veulent que le premier ſoit le plus ſur: alors, prétendent-ils la Majeſté & l'Autorité courent moins de riſque: ſi on in-*

sulte le Ministre, l'afront n'en rejaillit pas si fort sur le Monarque; & si le Representant *engage mal à propos l'honneur & la parole du Maître, il peut être desavoüé plus aisément.*

L'opinion contraire me paroit beaucoup plus vrai-semblable. Quand le Souverain est representé par un des plus Illustres de sa Monarchie, il se fait plus d'honneur, & il en fait aussi d'avantage aux Princes & aux Cours chez qui Son Ambassadeur réside. D'ailleurs: il semble que plus un Ministre est proche du Trône, plus il prend les afaires à cœur, plus il est zèlé dans l'exercice

& dans les Fonctions de son Poste.

C'est, MONSEIGNEUR, *ce que Votre Sérenissime Pere confirme par un des plus illustres exemples qui ait jamais été ; Etant un des premiers de la Nation Russienne.*

SA MAJESTE' CZARIENNE *se sert de lui dans les Cours étrangeres ; & Son Altesse Sérenissime fait gloire d'y representer Son* AUGUSTE EMPEREUR.

Les Princes & les Souverains s'en tiennent extremement honorez : ils respectent d'autant plus Sa Majesté, que Son Image vivante & Representante la touche de près, & de plus comme Votre Sérenissime

Pere rend dans ſon emploi les Services les plus importans, ſi par la ſplendeur de ſa Naiſſance & de ſon Rang, il fait honneur à l'Ambaſſade, l'Ambaſſade l'honore à ſon tour, en le tenant dans une occaſion continuelle d'être utile à ſon Maître & à ſa Patrie.

J'ai dit que la Cour de Rome pourroit rendre témoignage des rares talens, pour le Miniſteriat, que Son Alteſſe Séreniſſime y a fait éclater. Les Cours d'Hanovre & d'Angleterre n'ont pas moins éprouvé ſon eſprit Sublime & ſa profonde capacité. Mais il n'y a point de lieu, où Elle ſoit mieux connuë que celui où Elle reſide à preſent. Je ne ſai ſi

nos Souverains ont jamais eu à leur Cour de Ministre Russien qui leur ait fait tant d'honneur. C'est un Prince, ce qui est nouveau, mais un Prince versé, consommé dans l'Art dificile de la Negociation: la Sagesse & l'Experience sont comme les yeux de Son Ministere: il n'y a rien que ce grand Negociateur ne pénétre; & il trouve à tout des remedes & des adoucissemens. Il s'aplique à entretenir l'union entre les deux Puissances; & il y réüssit avec tout le Succès imaginable. Nos Seigneurs les Députez ne sortent de traiter avec S. A. S. qu'en reflechissant sur sa rare habileté; enfin, MONSEIGNEUR, *Votre inimitable & Sé-*

Sérenissime Pere a cette Sublimité de conoissance & de bon sens, ce Transcendant, *ce* Je ne sai quoi *inexprimable, qui est le grand endroit du Ministere, & qui ne s'y trouve pas souvent.*

Mais si Nos Hauts & Puissans Conducteurs sont charmez de S. A. S. toute la Haïe ne la venere pas moins : on y a un vrai respect pour son Illustre Personne ; & pour sa belle & sage conduite. Sur tout, le Public est enchanté de ce fond de douceur, d'affabilité, de droiture, d'équité, d'humanité, de tant d'autres Vertus qui brillent dans le Prince ; & aucun n'a l'honneur de l'aprocher qui ne se répande en éloges sur son Me-

Merite. La Grandeur s'attire les Cœurs, quand elle est ornée des richesses intérieures de la Nature; c'est alors qu'on lui rend à l'envi ce qui lui est dû.

L'EMPEREUR DE RUSSIE, *ce Monarque qui feroit tant d'honneur au sur-nom de* GRAND *a une conoissance parfaite du merite admirable de Votre Serenissime Pere. Le Succès & le fruit de ses Négociations ont bien instruit* SA MAJESTE' IMPERIALE *de tout ce qu'il vaut, & Elle sait qu'elle possede en la Personne de ce Ministre un trésor d'un prix inestimable. C'a été par ce motif, & dans cette vûë-là,* MONSEIGNEUR,

que le CZAR *a choisi Votre Sérenissime Pere pour le* Representer *au Congrès de Brunswic. Son Altesse trouvera abondamment sur cet illustre* Tapis *de quoi faire valoir & briller ses lumiéres, sa dexterité, son experience. Cette Affaire est aussi embrouillée qu'elle est importante ; & les Clair-voïans même n'en penetrent point la conclusion. Mais rien n'est capable de rebuter un Plenipotentiaire de sa force, rien n'est au-dessus de son habileté : Il sait surmonter les obstacles les plus invincibles, aplanir les dificultez les plus raboteuses ; il sait raprocher les Parties les plus éloignées. Enfin,*

fin, MONSEIGNEUR, *si les flammes de Borrée s'éteignent, si le calme succéde à une si longue & si afreuse tempête, si le Nord se pacifie, Votre Sérenissime Pere ne sera pas le Membre du* Plenipotentiariat, *qui aura le moins avancé ce grand & très utile Ouvrage.*

Jusques ici, MON PRINCE, *j'ai eu l'honneur de Vous dépeindre son Altesse Sérenissime, comme étant d'une élevation extraordinaire par la grandeur de sa Naissance, par l'éclat de ses qualitez* Ministeriales *& Humaines: Mais j'ai encore un autre endroit à toucher; & je me ferois un scru-*

pule de l'omettre, ou de le Suprimer. S. A. S. *a auſſi une conoiſſance experimentale de la Guerre: dès ſa premiere Jeuneſſe*, Elle a endoſſé le harnois; *Elle a paſſé par pluſieurs Poſtes Militaires ; & aïant l'honneur de commander ſous les yeux de* SON MONARQUE, *Elle ſe montroit tout-à-fait digne de ſervir ſous ſes Ordres. Beaucoup de jugement & de prudence pour bien emploïer le Soldat; beaucoup de ſageſſe à le menager & à ne le point prodiguer; beaucoup de bonté à le ſoulager, à adoucir la dureté de ſa condition: une valeur heroïque, un grand ſang froid dans l'occaſion, une intrepi-*

trepidité dans le feu, C'étoit, MONSEIGNEUR, *dans une si belle disposition que Votre Sérenissime Pere entroit dans la Cariere de Mars.* SA MAJESTE' CZARIENNE *voïoit en lui de quoi faire un des premiers Géneraux du Tems: mais Elle jugea que* S. A. S. *rendroit dans la Negociation des Services encore plus essentiels à l'Etat; Elle l'arracha à son penchant guerrier, pour l'emploïer dans les Cours Etrangeres. Que cela reléve la reputation de* S. A. S. ! *que cela illustre la sublimité de son Genie dans l'Epée & dans le Cabinet,* Sago & toga clarus & expertus. *Par-là, il est facile &*

sur de conclure que Votre Sèrenissime Pere est un Ministre à qui rien ne manque, pour soûtenir dignement, noblement, vigoureusement l'honneur du Caractere Representatif.

Voilà, MONSEIGNEUR, *le grand, & peut-être l'inimitable Original que Vous commencez à copier; voila le Modéle accompli sur lequel* V. A. *se régle déja avec tant de Succès! C'est pour Vous encourager dans cette glorieuse Imitation, que je prens la liberté de Vous offrir ce fruit nouveau de la Presse.* V. A. *trouvera dans Ciceron le Jeune des exemples qui pourront la fortifier dans sa*

ſa belle Courſe. Mais ſi Vous avez ſur ce Romain l'avantage d'être né d'un Pere, dont le Sien, nonobſtant ſa haute réputation n'aprochoit point, Votre Sereniſſime Pere a auſſi l'avantage de pouvoir ſurement ſe promettre, que Vous ne lui cauſerez jamais le même chagrin, que Marc en ſe laiſſant débaucher par le voluptueux Gorgias, cauſa à Tullius.

Mais, de quelque oeuil que Vous receviez ce livre, je Vous ſuplie très-humblement d'avoir égard à ma bonne intention, & de vouloir bien le prendre comme une marque ſincere que je ſerai toute ma vie avec autant

de véneration que d'attachement.

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE.

Le Très-humble, Très-obéïssant & très-devoüé Serviteur.

JEAN VAN DUREN.

Digitized by Google



LETTRE

DE L'AUTEUR

A UN DE SES AMIS.

POUR SERVIR DE PREFACE

VOUS vous ſouvenez bien, MONSIEUR, que dans une des dernieres conferences que nous avons eu en notre Campagne ; pour nous délaſſer de nos études, plus ſérieuſes & plus ſolides, vous me rapportâtes, à propos, & contre le Pro-

Proverbe, qui dit, qu'un aigle n'engendre point de colombes: que le fils de Ciceron, car il n'a eu que celui-là, avoit toûjours été un brutal, un débauché, sans génie, & indigne de son Pere. Vous étiez sans doute fondé sur ce qu'en a dit Mr. Baile, dans son Dictionaire Historique lettre C., & sur ce qu'on a copié d'après lui dans le Dictionaire de Morery.

Je vous soûtins au contraire, que le jeune Ciceron avoit été un grand homme, même du moins aussi illustre que son Pere: & je parlois alors sur les idées

idées confuses que Ciceron m'avoit laissées de son fils, dans la lecture de ses Ouvrages. J'ay examiné depuis cette question avec soin ; & à mesure que je m'en suis éclairci dans les Epîtres & dans les Offices de cet Orateur, j'ay déploré la nonchalance de ceux qui ne lisent les Ouvrages de ce grand homme, que pour apprendre à parler Latin ; car c'est assurément le moindre avantage qu'on en puisse tirer, & sa latinité n'est pas de beaucoup près à comparer aux belles maximes de Philosopie, de Morale, de Politique, & aux traits d'Hi-

d'Hiſtoire qui y ſont renfermez.

Enſuite, pour ſoûtenir la gageure, j'ay voulu conſulter les anciens Auteurs qui ont écrit l'Hiſtoire Romaine de ce tems-là, & j'ay vû avec douleur pour nos gens de lettres, qu'ils ont étrangement négligé ce trait d'érudition, qui d'ailleurs valoit bien la peine d'être éclairci, puiſque Ciceron en a dit plus qu'il ne faut pour donner de grandes idées de ſon fils; que les anciens Autheurs n'en ont rapporté à la vérité que très-peu de choſes, mais très-eſſentielles, comme vous le verrez par les ci-

citations qui ſont dans notre Hiſtoire, & que le ſilence qu'ils ont affecté à l'égard du fils, pendant qu'on a ſi amplement publié les loüanges du Pere, eſt moins un effet de mépris ou d'indignité pour le premier, que le coup d'une fine politique, qui a voulu s'accommoder au tems.

En effet, MONSIEUR, les raiſons qu'on peut apporter de la difference de ces procedez, à l'égard du Pere & du fils, s'il eſt permis de fonder des raiſonnemens ſur les conjectures, c'eſt que M. T. Ciceron s'eſt fait connoître par ſon

éloquence, & que le ſilence affecté de tous les Hiſtoriens n'auroit pû empêcher qu'il ne ſe fût immortaliſé dans ſes Ouvrages; au lieu que ſon fils n'ayant rien laiſſé de ſes écrits à la poſterité, il étoit beaucoup plus aiſé à ſes envieux de l'enſevelir dans un éternel oubli. Mais diſons mieux, le principal motif du ſilence des Hiſtoriens à l'égard de Ciceron le fils; c'eſt que l'état de la République ayant changé ſous le régne d'Auguſte, où il a fleuri, & ce bon citoyen, *libertatis publicæ acerrimus defenſor*, ayant reçû de ſon Pere

re avec le ſang, la haine qu'il avoit pour les tyrans: Les Hiſtoriens contemporains ont crû qu'ils ne devoient pas bien parler d'un ſi franc republicain, dans un tems où l'état Monarchique avoit détruit la liberté de la République; pour laquelle ce Ciceron avoit tant d'amour.

Il n'en falloit pas davantage pour m'animer à vanger cet illuſtre opprimé, de la trahiſon de ces Hiſtoriens politiques; il y en a toûjours eu, & quelque choſe qu'on faſſe, il y en aura toûjours: mais cela n'empêche pas que je ne

ſois ravi, quand je puis faire avec ma plume, ce que les Chevaliers errans faiſoient avec leur épée, *vanger les torts des tant preux Chevaliers contre les felons.* De bonne foy, ſans faire ici le Dom Guichot; vous ſçavez qu'aux dépens de la patience de qui il appartiendra, je me mets aſſez volontiers en train d'écrire, qne je ne ſuis pas d'humeur à éfleurer un ſujet, que je veux approfondir les matiéres dont il s'agit, & qu'en poudreux antiquaire, je ſuis auſſi joyeux quand j'ay fait quelque découverte dans les an-

anciens monuments des grands hommes, que si j'avois trouvé les trésors qu'on dit avoir été enfermez dans le tombeau de David.

J'ay donc creusé ces anciens monumens, & je me suis aplaudi d'avoir déterré le fils de Ciceron, & d'avoir trouvé assez de ses reliques, pour lui attirer la vénération des hommes, en faisant connoître ce qu'il étoit. J'ay fait une chose nouvelle d'une antiquité presque oubliée. Je n'ay rien ajoûté de moi-même aux circonstances de son Histoire, & je n'ay fait

que l'orner de quelques réflexions, & de quelques traits, qui la rendront, au moins je m'en flate, utile & agréable aux Lecteurs, principalement en ce qui concerne l'éducation des gens de qualité, de même qu'en ce qui regarde la morale & la politique des grands hommes : mais comme toutes les circonstances de la vie du fils de Ciceron, ont une liaison inséparable avec les évenements arrivez à son Pere, & avec l'Histoire des deux autres Cicerons, j'ay crû que je devois, pour mettre les choses dans leur jour, faire

faire un abregé de la vie du Pere; jusqu'à la naissance de son fils, après quoi, tout ce qui est arrivé à l'un d'eux est commun aux trois autres, & c'est pourquoi j'ay intitulé ce petit Ouvrage, *l'Histoire des quatre Cicerons.*

Mais de quoi vous avisez-vous Monsieur l'Abbé, me direz-vous, de travailler sur Ciceron ? que ne le laissez-vous dans les Colléges ; & qu'importe à la République Chrétienne, que la République Romaine ait eu quatre Cicerons ou un ? Plût au Ciel que ces Messieurs nos Confre-

res ne travaillassent à rien de plus prophane. Et pourquoi, MONSIEUR, m'en avez-vous fait le défi, vous répondrai-je ? qu'aviez-vous à faire de m'intenter ce procès de gayeté de cœur ? Je prétens vous faire condamner aux dépens dans le Tribunal des Sçavans ; de plus à réparation d'honneur envers Ciceron, que vous renvoyez au Collége comme un pedant, lui qui doit être consideré avec toute l'estime & l'attention qu'on doit aux plus grands hommes, & aux Philosophes les plus sçavants, & en ou-

outre à de gros dommages & intérêts au profit de la mémoire de feu Monſieur ſon fils, qui ne mérite point vos mauvais traitemens, ni les injures de tant de modernes.

Non, MONSIEUR, il me ſieroit mal de faire le fier auprès de vous; Je ne veux pas triompher avant la victoire, ni prévenir l'Arrêt de mes Juges: les bons procès ſe perdent auſſi ſouvent que les méchans. Si je ſuccombe en cette inſtance; j'en ſerai quitte pour perdre mes écritures, que je n'eſtime pas d'un grand prix; &

vous

vous avez aſſez de charité pour m'en conſoler; que ſi je gagne avec dépens, réparation, dommages & intérêts contre vous, j'ay trop de ſoûmiſſion pour m'en prévaloir, & je ne ceſſerai pas pour cela un petit moment, d'être avec tout le reſpect dû à votre mérite... &c.



Digitized by Google

Livres Nouveaux qui se vendent chez Jean van Duren, Libraire dans le Pooten près de Plein.

HIstoire de France depuis l'établissement de la Monarchie Françoise dans les Gaules, par le P. G. Daniel, Folio 3 vol, Paris.

Actes Memoires & autres pieces Authentiques concernant la Paix d'Utrecht 12. 4 vol,

Le Droit de la Nature & des Gens, traduit du Latin de Puffendorf, par Barbeyrac, avec des notes du traducteur, 4. 2 vol,

Oeuvres de Boileau, nouvelle édition augmentée, 8. 2 vol.

Discours sur la liberté de Penser, écrit à l'occasion d'une nouvelle secte *d'esprits forts*, ou de gens qui pensent librement, 8.

Histoire Mythologique des Dieux & des Héros de l'Antiquité, 12. avec fig.

Les Vies des SS. Peres des Deserts, & des Saintes Solitaires d'Orient & d'Occident, avec des figures qui representent l'austerité de leur vie & leurs principales occupations. 8. 4 voll.

Testament Politique *de Jean Baptiste Colbert*, on l'on voit tout ce qui s'est passé sous le regne de Louis le Grand, 12.

Description Anatomique des Parties de la femme qui servent à la generation, avec un Traité des Monstres, par Palfyn, 4

L'Existence & la Sagesse de Dieu, Manifestées dans les Ouvres de la Creation, par Ray. 8.

Temple Memoires de ce qui s'est passé dans la Chretienté, pendant la Guerre de 1672. jusqu'à la conclusion de la Paix de Nimegue. 8.

Temple Lettres, contenant une relation de ce qui s'est passé de plus considerable dans la Chretienté, depuis l'Année 1665. jusqu'à celle

celle de 1672., 2 vol 12.

Temple Oeuvres diverses, contenant des considerations Génerales sur l'Etat & les intérêts, de l'Empire; de la Suede du Danemarc, de l'Espagne de la Hollande, de la France & de la Flandre, &c. 2 vol 8.

Lettres de Mr. Flechier, Evêque de Nismes, & l'un des quarante de l'Academie Françoise, avec quelques autres pieces curieuses du Même Auteur. 12.

Antoni Schultingii Dissertationes de recusatione Judicis pro rescriptis Imperatorum Romanorum 4.

Caroli Pisonis, Selectiorum Observationum & Conciliorum de praetervis hactenus morbis affectibusque praeter naturam, ab aqua seu Scrosa colluvie ortis, Liber Singularis 4.

Capitulatio Serenissimi Principis, Domini Caroli VI. *Electi Romanorum Imparatoris*. 4.

Lettres & Mandemens Imperiaux, contre les Sujets du St. Empire Romain, qui se trouvent dans le Service de la Couronne de France ou de leurs adherans. &c. 4.

Traité du Beau, par Crousaz. 8. fig.

Le Jardin de Hollande, ou l'on enseigne comment on peut élever & cultiver toutes sortes de Fleurs, de fruits & d'Orangers. 8.

Traité du Poëme Epique par le R. P. le Bossu, Sixieme édition augmentée de Remarques &c. 8. 2 vol,

On trouvera dans la boutique de J. van Duren, toutes sortes de livres tant anciens que nouveaux, comme des Païs étrangers, le tout à Juste prix, & on entreprend toutes sortes d'impressions.

HI-



HISTOIRE
DES QUATRE
CICERONS,

Dans laquelle on fait voir par les Hiſtoriens Grecs & Latins, que le Fils du grand Ciceron étoit auſſi illuſtre que ſon Pere.

UN des plus beaux eſprits, & des plus ſages politiques de notre ſiécle, comparant les grands hommes aux diamants, diſoit, que c'eſt la Nature qui les forme, & que la fortune les met en œuvre : mais diſons que *Mémoires de la Rochefoucault.*

A les

les hommes comme les diamants ſont brutes en ſortant du ſein de la Nature; que l'éducation les taile, les polit, & leur donne comme autant de facettes à différens brillans, ſans quoi la fortune les ayant enchaſſez dans l'or & l'émail, ils ne ſe tiennent pas long-tems montez dans ces ſuperbes chatons, & ſont en danger de tomber dans la bouë, & d'être foulez aux pieds. M. T. Ciceron, avec le plus heureux naturel, eût l'éducation la plus parfaite; & la fortune ſembla chercher tout ce qu'elle a de plus précieux & de plus beau pour le mettre en œuvre. Il nâquit le troiſiême jour de Janvier, l'an de la fondation de Rome 648., c'eſt-à-dire, l'an du monde 3900. & 100. ans avant Jeſus-Chriſt. Son pere étoit Chevalier

valier Romain : Quelques-uns ont dit qu'il descendoit de Titus Tatius Rôi des Sabins : mais ce n'est pas l'opinion la plus suivie, & il la traite lui-même avec raillerie : qu'importe au reste, de lui donner une noblesse si ancienne ? N'est-il pas plus glorieux à un homme de tenir tout de lui-même, & d'être par son mérite le premier noble de sa race, que de tirer sa Noblesse d'une longue suite d'ayeux, chez lesquels elle s'est usée avant que de venir jusqu'à lui, & n'a plus qu'une simple lueur qu'il lui est très difficile de ranimer ? Sa mere s'appelloit Helvia, & ses ayeux demeuroient ordinairement dans une petite ville du pays des Volsques, appellée Arpinum, à vingt lieuës de Rome, un peu au-de-là du Fleuve Liris ; à côté de la Campanie. C'étoit une Vil-

le municipale, c'eſt-à-dire, dont les habitans avoient droit de bourgeoiſie à Rome. Heureux ! ſi vivant en bon bourgeois dans cette bourgade, où il auroit été ſans doute le premier, il ſe fût contenté du bien & de la qualité de ſes Peres ; & ſi ſon mérite ne lui avoit pas enflé le cœur, en lui inſpirant la dangereuſe envie de s'embarquer dans la Mer orageuſe de la Cour Romaine, où après avoir évité, pendant plus de quarante ans, divers écueils avec peine, le fruit de tous ſes travaux, & la récompenſe de ſes ſervices, fut un funeſte naufrage qui excite encore la pitié, ſans modérer l'ambition de ſes ſemblables. Content de ſon patrimoine en l'augmentant par une induſtrieuſe œconomie, il auroit paſſé ſa vie dans le doux travail d'une étude volontaire, ou d'un judicieux repos,

répos, & auroit attendu dans une heureuſe vieilleſſe le moment imperceptible d'une mort naturelle entre les bras de ſes parens & de ſes amis : mais il n'auroit pas acquis, me direz-vous, tant de gloire dans le Sénat, & ne ſe ſeroit pas rendu ſi fameux à la poſtérité; ſon fils n'auroit été ni General d'Armée ni Conſul: ſon frere n'auroit pas été des premiers de Rome & Gouverneur de Province: Toutes ces grandeurs, dites-moi, de bonne foi, valent-elles les travaux, les chagrins & les cruelles morts qu'ils ont ſouffertes? Combien de fameux exemples, eux & leurs Peres, avoient-ils devant les yeux de l'ingratitude du Sénat, de l'inconſtance du peuple, de la cruauté des tyrans, & des funeſtes ſuccès de tant d'ambitieux précipitez du haut de leur élevation la plus légi-

time? N'importe, il eſt né avec de beaux talens, il faut les cultiver, & lui inſpirer dès l'enfance une téméraire envie de les faire ſervir à cette vaine grandeur. En effet, il étoit de ces heureux temperamens, que le Ciel ſemble former avec ſoin pour être les délices des hommes, renfermant dans un corps délicat & d'une très-foible ſanté, un eſprit vif, pénétrant, doux, ſolide, capable de toutes les ſciences, & tout ce que la Nature peut donner à un Orateur parfait: mais comme les meilleurs tempéramens ne ſont que des diſpoſitions au mal, ſans les régles d'une éducation éxacte; ſon Pere prit un ſoin particulier dès ſon enfance, de faire prendre une bonne forme à ſes molles inclinations, & parce que la meilleure éducation que nous ayons reçûë ſe perd & ſe

ſe corrompt aiſément, ſi nous ne travaillons nous-mêmes à la cultiver; Ciceron ayant perdu ſon Pere de bonne heure, prit lui-même le ſoin de ſe former, s'appliqua à la Philoſophie Academique ſous Philon; aprit le Droit, les Finances & la Politique ſous M. Scevola, qui fut un des plus grands hommes de ſon ſiecle, & ſe rendit ſçavant dans l'Art militaire ſous Sylla, qu'il ſuivit avec ſuccès dans les premieres guerres que ce grand Capitaine entreprit pour le bien de l'Etat.

Mais Ciceron voyant que Sylla aſpiroit à ſe ſoûmettre l'Empire Romain, & qu'il alloit allumer le feu d'une guerre civile capable de conſumer ſa Patrie, il ſe retira à la campagne, n'étant pas aſſez fort pour lui réſiſter, & ſe donna *Plutar. in vita Ciceron.*

tout entier à l'étude des ſciences, juſqu'à ce que Sylla s'étant demis du pouvoir ſouverain, qu'il avoit recherché avec tant de violences, il retourna à Rome, où il commença de faire voir au public l'échantillon de l'amour qu'il avoit pour la liberté de la patrie, le coup d'eſſay de ſon éloquence, & la preuve de ſa fermeté dans le plaidoyer qu'il fit pour Roſcius, de qui le Pere avoit été mis au nombre des proſcrits par Sylla, & dont les biens avoient été vendus à vil prix, au profit d'un des affranchis de ce tiran; en ſorte qu'on avoit ajugé pour deux cens écus ce qui en valoit cent cinquante mille. La tyrannie étoit criante; mais les cris des oprimez ſe diſſipent en l'air, quand l'opreſſeur eſt puiſſant. Quelle lâcheté dans le Barreau! les plus fameux Avocats dont le

le devoir eſt de ſoûtenir le bon droit des foibles, n'oſent ſe charger de la cauſe de Roſcius; de peur de s'attirer la haine de Sylla, pendant que les plus ambitieux recherchent, à l'envi, la funeſte gloire de défendre l'uſurpation d'un lâche affranchi; ainſi le brigandage auroit triomphé, ſi un apprentif, dont le peu d'experience mettoit encore le bon droit de Roſcius au hazard, n'avoit genereuſement pris ſa défence. Ciceron gagna ſon Procès avec l'aplaudiſſement du Sénat, à la honte des Avocats, & avec une ſi violente indignation de Sylla, qu'il fut contraint, ſous prétexte d'y chercher des remedes à ſes indiſpoſitions, de faire un voyage en Grece, où il s'apliqua à l'étude de la langue Grecque, de la Rétorique & de la Philoſo-

losophie jusqu'à la mort de son injuste ennemi.

Plus sçavant que les Maîtres qu'il avoit eus à Athenes, Ciceron retourna à Rome, & après y avoir brillé dans les conferences & dans le Barreau, il donna tant de marques de sa prudence & de sa capacité, que le Sénat, dans une famine qui menaçoit Rome de sa ruïne, l'envoya en Sicile sous la qualité de Questeur, c'est-à-dire, d'Intendant de la Province, d'où il envoya assez de blez à ses compatriotes pour changer leur disette en abondance. Ce n'est pas que les Siciliens trop indociles vissent sans chagrin & sans murmure le transport de ces blez, dont ils apprehendoient de manquer: mais ce sage Intendant conduisit toutes choses avec tant de prudence, de douceur & d'équité, qu'il s'a-

L'An de Rome 679.

tira

tira bien-tôt l'amitié des grands & du peuple ; quoique rien ne ſoit plus difficile dans ce poſte, que de ſatisfaire la Cour & la Province en même temps. Les Romains reçûrent ce ſecours avec des benedictions & des actions de graces pour Ciceron, & ce qui augmentoit encore l'eſtime de la République & des Siciliens à ſon égard, c'eſt que pendant ſon Intendance, il trouva l'occaſion de faire valoir ſon éloquence en faveur de quelques jeunes Gentils-hommes Romains, qui avoient été renvoyez pardevant le Preteur de ſa Province, pour quelques malverſations en guerre, dont ils étoient accuſez, & deſquelles Ciceron les purgea par l'éloquence de ſon plaidoyer.

Ces ſuccès réveillerent dans le cœur de Ciceron une ambition qui lui étoit aſſez natu-

relle, il étoit avide de loüanges & d'honneurs, & trouvant que la Sicile n'étoit pas un theâtre assez élevé pour sa vanité, il attendoit avec impatience que sa commission fût finie pour retourner à Rome, où il avoit grand soin de se ménager des amis & du crédit: il cherchoit à signaler son zèle pour sa patrie, & son integrité dans le ministere par quelque action d'éclat; car qui crie le plus haut dans les Républiques, & qui sçait gagner la populace, a trouvé le secret de s'agrandir. Son Intendance lui fournit une occasion favorable à ce dessein: Verrés homme des premieres familles de Rome avoit été Gouverneur de cette Province; les playes que son avarice, sa tyrannie & ses concussions y avoient faites, saignoient encore; les Siciliens s'en étoient vaine-

vainement plaints au Sénat. Ciceron étant ſur les lieux, en prit de bons mémoires, s'aſſura de témoins irréprochables, entreprit & plaida cette cauſe à ſon retour, & fit condamner Verrés malgré ſes brigues & ſon crédit, à une amende de ſoixante & quinze mille écus envers les Siciliens, ſans qu'il voulût recevoir aucune reconnoiſſance de ſes Parties; car il étoit d'un deſintereſſement heroïque, perſuadé que l'interêt ternit l'éclat des plus belles actions, comme le deſintereſſement releve les mediocres.

Bien-tôt après, il fut fait Edile, c'eſt-à-dire, Magiſtrat de la ville de Rome prépoſé aux Jeux publics, aux Bâtimens, aux Aqueducs, aux Temples, & à tout ce qui concernoit la Police: Les Siciliens, dont il n'avoit point vou-

lu recevoir de presens en qualité d'Avocat, lui en envoyerent de magnifiques, pour le féliciter de cette Magistrature: mais ne pouvant les refuser sans blesser la Coûtume & les Loix, il n'en retint aucune chose pour lui; & comme il étoit du devoir de sa charge de mettre le prix à toutes les denrées qui se vendoient dans la Ville, il les fit distribuer au public, pour faire diminuer le prix des vivres qui étoient alors fort chers. Ce n'est pas qu'il fût riche de lui-même, car il ne possedoit alors, dit Plutarque, qu'une maison de plaisance dans le territoire d'Argos, une Métairie auprès de Naples, & une autre aux environs de la ville de Pompeia, qui n'étoient pas de grande valeur. Il eut environ douze mille écus de Terentia sa femme, & neuf ou dix mille de suc-

Plutar. in Vit. Ciceron.

succession ; il ceda même sa maison paternelle à son frere Quintus ; & cependant, il vivoit aussi noblement que Crassus, qui avoit des millions de revenu, & avoit une aussi grosse Cour que Pompée, que tous les gens de guerre respectoient comme leur Général ; tant il est vrai qu'un médiocre revenu employé avec art, fait plus d'honneur à une personne de mérite, que des trésors immenses répandus avec prodigalité, ou conservez avec avarice par un fat. Pompée même lui faisoit la cour, parce qu'il le croyoit utile aux projets de gloire & de puissance qu'il formoit dès-lors, les ambitieux s'abaissant d'autant plus qu'ils veulent s'élever davantage, & les soûmissions & la bassesse étant les premiers degrez qui les élevent au faîte de la grandeur ; mais qu'ils sça-

ſçavent bien ſe vanger dans la ſuite de tous ces abaiſſemens par l'ingratitude & la fierté, comme nous le verrons dans peu.

Ciceron s'aquit tant de crédit dans le Sénat, & tant d'autorité ſur le peuple par ſes vertus[1], que quand il poſtula pour la dignité de Prêteur, c'eſt-à-dire, ici le Magiſtrat qu'on choiſit entre les Sénateurs, pour adminiſtrer la juſtice dans toute la Ville, il l'emporta ſur la brigue de ſes competiteurs, qui étoient en grand nombre & en haut crédit. Il s'y comporta avec tant d'honneur & d'intégrité, qu'il punit ſévérement les malverſations d'un certain Licinius qui l'avoit été devant lui, & qui s'appuyant ſur ſa faveur & ſur la protection du riche Craſſus, tenoit le gain de ſa cauſe immancable; & Ciceron

s'at-

s'attira d'autant plus d'éloges par cette condamnation, qu'il eſt plus rare de trouver un Juge, qui, quoique déſintereſſé, ne ſe laiſſe point fléchir, ou par la faveur ou par la crainte; mais voici une occaſion qui lui fit donner le titre de *Pere de la Patrie*, titre qui eſt au-deſſus de toutes les loüanges, & de tous les éloges que le Sénat & le Peuple Romain pouvoient donner au plus grand homme.

Catilina, homme puiſſant, féditieux & entreprenant, accuſé d'inceſte, de parricide & de ſacrilége, avoit engagé par de honteux plaiſirs la jeuneſſe la plus puiſſante de Rome dans une conſpiration contre la République: toute la Ville étoit remplie de ſéditieux; la Toſcane vouloit ſecoüer le joug, la Gaule qui eſt entre les Alpes & l'Italie, cherchoit

à

à se révolter; les plus gens de bien étoient, comme il arrive d'ordinaire, les moins riches & les moins puissans : Pompée étoit en Levant ; Crassus ne songeoit qu'à multiplier ses trésors, & peut-être regardoit-il cette conspiration comme un sûr moyen de les augmenter : Jules-Cesar finissoit son Consulat, & étoit soupçonné de favoriser la conspiration, parcequ'il suportoit dès-lors impatiemment le gouvernement tumultueux de la République. Catilina employe les brigues, l'argent & les ménaces pour obtenir le Consulat : S'il le posséde une fois, la République est détruite. Les plus sages du Sénat, & les plus zélez d'entre le peuple ne voyent que Ciceron capable de conjurer cette tempête ; ils le prient de faire ses sollicitations pour être Consul, & il les

les fait, sans craindre les dangers dont étoit environnée cette dignité. Pendant qu'il postuloit, suivant la Coûtume pour le Consulat, Terentia sa femme accoucha d'un fils, qui fut nommé Marc Ciceron, & qui est le principal objet de notre Histoire : mais laissons-le quelque tems sur le sein de sa nourrice, & suivons son Pere dans les premieres démarches de son Consulat.

Ad Attic. L. 1. Epist. 8. in fine.

L'an de Rome 691. & du monde le 3943. Ciceron fut nommé Consul avec C. Antoine, surnommé *Nepos*, qui étoit pourtant soupçonné de favoriser Catilina. Outre cette conspiration, ceux que Sylla avoit exclus de la Magistrature par des Ordonnances qui ne pouvoient pas subsister long-tems, étoient très-puissants & fort irritez, & demandoient la cassation de

ces

ces Ordonnances : mais le moindre changement qu'on eût fait alors dans la République, auroit causé sa perte. De plus, les Tribuns du peuple vouloient introduire les *Decemvirs*, avec une souveraine & générale autorité, tant dans l'Italie, que dans les Païs conquis, & dans une disposition générale & indépendante des trésors de l'Epargne. Rien n'est si funeste à un Etat, que la puissance absoluë de dix hommes affamez, qui chacun de leur côté sacrifient tout pour se satisfaire, & s'immolent les uns les autres pour s'agrandir. Quelle sagesse falloit-il pour vaincre tant d'ennemis sans le secours des armes ? Tout l'art de la prudence consiste à détourner par adresse ce qu'elle ne peut empêcher par force ; & voici com-

comme Ciceron se démêla de tant d'embarras.

A l'égard d'Antoine, dont le Consultat étoit suspect, comme il étoit accablé de dettes & fort intereſſé ; Ciceron, à qui la République avoit donné les gouvernements de la Macedoine & des Gaules, retint le premier, fit donner l'autre à son Collégue, & lui prêta même des sommes considérables, à condition qu'il seconderoit Ciceron dans toutes les entreprises qu'il feroit pour le bien public, ne disant & ne faisant que ce que Ciceron lui inspireroit. Quand il se fut ainsi rendu maître de l'esprit d'Antoine, il agit un peu plus hardiment, & déclama un jour en plein Sénat avec tant de vehemence contre l'institution des Decemvirs, que le peuple en fut émû, & les Tribuns étonnez: Cependant, ils ne

L'an de la fondation de Rome 692.

Ad Attic. L. 1. Ep. 10. & 11.

ne ſe rendirent pas encore, ils aſſignerent les Conſuls devant le peuple pour faire réüſſir cette entrepriſe : mais Ciceron ayant commandé au Sénat de le ſuivre à cette aſſignation, fit avorter tous les deſſeins des Tribuns par ſon éloquence, & reprima par le même moyen une ſédition que ces Tribuns, irritez d'avoir manqué leur coup, exciterent parmi le peuple à l'amphiteâtre, au ſujet d'une Ordonnance qu'il avoit faite pour donner des places diſtinguées aux Chevaliers Romains ; tant il eſt vrai, dit Plutarque, que rien ne réſiſte à l'équité miſe dans un beau jour, & que le droit & la raiſon ſont invincibles, quand on ſçait les manier comme il faut ; tant l'art de bien dire a de force ſur la multitude, tant il eſt avantageux à tout homme public, d'être éloquent. De

toutes

toutes les fâcheuses affaires qui s'étoient présentées à l'entrée de ce Consulat, il ne restoit donc plus que la conjuration de Catilina à détruire, & c'étoit aussi la plus difficile.

Ciceron n'épargna ni soins ni argent pour avoir de seûrs espions à la Ville & à la campagne, & pénétra avec tant d'adresse les secrets de cette funeste caballe, qu'il apprit qu'elle avoit des gens de guerre répandus dans toutes les Provinces: il intercepta des lettres, par lesquelles les Officiers mandoient à Catilina d'éclater avant que Pompée fût de retour avec son armée. Il découvrit que ce chef des conjurez faisoit en secret de nouvelles brigues pour le Consulat, & qu'on avoit résolu d'assassiner Ciceron dans le tumulte de l'élection: mais comme toutes les machines n'é-

n'étoient pas encore prêtes pour abbattre ce Colosse; que les témoins n'étoient pas suffisans, & que les faits n'étoient pas assez averez, Ciceron fit differer cette élection; il apostropha Catilina en plein Sénat, & lui demanda d'abord avec une feinte douceur, si les bruits qui couroient à son égard etoient véritables. Catilina, qui croyoit qu'une bonne partie des Sénateurs étoient pour lui, & qui ne vouloit pas montrer de timidité à ses conjurez, ne desavoüa pas qu'il n'eût dessein de réünir le Sénat & le peuple sous un même chef, ce qui le fit exclure une seconde fois du Consulat sans violence & sans brigues.

Il est des grands dangers, comme des maladies dangereuses, où l'on ne doit rien hasarder. Il faut ménager toutes

tes choſes avec prudence, & ſans rien négliger, en attendant le moment & la criſe favorable où l'on doit agir: C'eſt ainſi que Ciceron traita cette conjuration. Il employe d'abord des remedes doux, pour en empêcher le progrès, parce que de plus forts l'auroient irritée ſans la guerir: mais lorſqu'elle eſt venuë à ſon periode, il profite de la criſe, par laquelle elle déclare ſa malignité. Craſſus ayant reçû de ſon Portier un paquet de lettres, qui lui avoit été donné le ſoir même par un homme inconnu, lut celle qui s'adreſſoit à lui, & qui lui donnoit avis de ſortir promptement de la Ville; parce que Catilina & ſes conjurez y feroient un grand maſſacre dans peu. Les autres lettres cachetées s'adreſſoient à divers Sénateurs & hommes puiſſants parmi le

peuple. Craſſus, autant par crainte du danger qui le me-naçoit, que pour ſe juſtifier de l'intelligence qu'on le ſoup-çonnoit d'avoir avec Catilina, communiqua ſa lettre dès le ſoir même à Marcel & à Met. Scipion ; tous trois allerent à minuit rendre compte de tout à Ciceron, qui prit ces lettres, fit le lendemain matin aſſembler le Sénat & le peu-ple, remit publiquement les lettres cachetées entre les mains de chaque particulier, à qui elles s'adreſſoient, en leur commandant de les lire tout haut chacun à leur tour. On y vit non-ſeulement toutes les circonſtances de cette conju-ration : mais on y apprit qu'un bon nombre de troupes qui oc-cupoient la campagne dans la Toſcane & autres lieux de l'I-talie, n'attendoient que l'ordre de Catilina pour venir fondre

dans

dans la Ville. Le Sénat voyant le péril qui menaçoit la République, mit toute sa confiance en Ciceron, lui donna une puissance pleine & entiere, comme s'il eût été Empereur, & lui, se réservant les affaires du dedans de Rome, confia les soins du dehors à Q. Metellus, homme d'un zèle incorruptible pour la République, & d'une intrepidité à l'épreuve dans les dangers.

Toute la fureur des conjurez tombe alors sur Ciceron : on conspire contre sa vie ; on aposte des brigans pour l'assassiner. Il cite Catilina devant le Sénat & le peuple, pour rendre raison de sa conduite. Il lui ordonne de sortir de la Ville ; il en sort plûtôt comme un vainqueur, que comme un banni, les haches & les faisseaux devant lui ; les étendars déployez ; leve des trou-

pes ; occupe la campagne de Toscane à la tête de vingt mille hommes. C. Lentulus homme de qualité: mais connu pour séditieux, étoit alors Questeur ; il assemble les conjurez qui étoient restez dans Rome, projette de brûler la Ville, & d'égorger tous les gens de bien ; sollicite Catilina de l'assieger pendant cet embrasement, met de son parti deux Ambassadeurs des Allobroges, qui lui promettent de faire soulever leur nation. Ciceron découvre tous ses projets, intercepte ses lettres, fait entendre des témoins, s'assure des complices, les interroge, les confronte ; saisit une grande quantité d'armes cachées chez les conjurez, & dans d'autres maisons, ensorte que Lentulus atteint & convaincu de trahison, fut degradé de ses charges en plein Sénat, lui & ses com-

complices secrettement executez à mort dans la prison ; & tout si sagement conduit, que quand le reste des conjurez s'assembla le soir même dans une Place publique, à dessein de rompre les prisons, & de délivrer les prisonniers, Ciceron les renvoyant, dit simplement : *ils sont morts, retirez-vous*, ils s'en allerent tous chez eux tremblans & confus ; desorte, qu'Antoine de son côté ayant taillé en pieces l'armée de Catilina, cette dangereuse conspiration qui menaçoit l'Empire Romain de sa rüine, ou qui sembloit au moins ne pouvoir s'éteindre que par les flots de sang des Citoyens, fut détruite par la mort de très-peu de criminels, sans bruit, sans sédition, & sans retour.

Pendant que Ciceron se servoit si sagement & avec tant de succès au dehors de l'autorité *Ad Attic. L. 1. Ep. 10.*

torité souveraine que le Sénat lui avoit donnée, il voyoit croître dans sa famille avec joye, l'enfant qu'il avoit reçû du Ciel. Le petit Marc Ciceron fit voir dans son enfance le plus doux & le plus heureux naturel, qui puisse se rencontrer dans un temperamment vif, & dans un esprit brillant; car la Nature qui semble demander du secours à l'art, aussi-tôt qu'elle a mis un homme au monde, se manifeste assez dès ses premieres années, pour faire connoître à ceux qui l'écoutent, & qui la consultent, ce qu'ils doivent esperer d'un enfant, qui ne se connoissant pas lui-même, laisse agir avec liberté, & découvre sans y penser, les inclinations de mutinerie ou de douceur, de langueur ou de vivacité que son temperamment lui inspire, & qui s'agitent

tent d'elles-mêmes ſuivant les impreſſions des divers objets qui ſe preſentent à ſes ſens. Le grand Ciceron qui joignoit l'étude à l'experience, & à la Philoſophie les reflexions qu'il faiſoit ſur tous les mouvemens de ſon fils, ne ſe trompa pas quand il le regarda comme le digne heritier, & de ſon nom, & de ſes vertus; car il avoit, avec une conſtitution plus robuſte, un genie ſemblable au ſien, & ſon grand cœur ſe manifeſtoit peu à peu dans l'amour qu'il avoit pour la patrie, & dans les petites frayeurs qu'il avoit des tyrans; qualitez que ſon pere ſembloit lui avoir tranſmiſes dans ſon ſang, & à peine avoit-il trois ans, qu'il marquoit de la paſſion pour le parti des gens de bien contre les tyrans: auſſi ſon pere mande-t-il à Atticus, qu'il ſe plaiſoit

Ad Attic. L. 2. Ep. 15. in fine. beaucoup à l'entretenir avec soin dès son enfance : tant il est vray qu'on ne peut trop tôt parler raisonnablement aux enfans, & qu'il faut pour former leur jugement de bonne heure, leur apprendre peu à peu à raisonner, au lieu d'entretenir leur enfance de bagatelles & de puerilitez, qui ne sont capables que de gâter leur esprit, & de corrompre leur langue. *Ad Quint. Fr. L. 1. Ep. 3. & 4.*

Les plus belles actions sont rarement sans mélange. Ciceron, dans l'execution qu'il fit de Catilina & de ses conjurez, avoit épargné avec trop de clemence Jules-Cesar. Catulus & Pison le lui reprocherent, & il eut tout le temps de s'en repentir. Il avoit fait mourir Lentulus, qui étoit le beaupere d'Antoine, pendant que ce même Antoine combattoit par son or-

ordre contre Catilina, qu'il défit. Le péril trop pressant l'avoit contraint de faire mourir les conjurez, sans beaucoup de formalité. Son éloquence avoit pris trop d'empire sur le peuple. Qu'il est difficile de bien servir l'Etat, sans s'attirer la haine des particuliers, & que cette haine que les grands hommes méprisent, leur est quelquefois funeste! Comme toutes les choses ont deux faces, & qu'il ne se trouve que trop de gens qui les regardent du mauvais côté; ceux qui étoient interessez dans cette sanglante execution, & les envieux de sa gloire, lui faisoient des crimes de toutes ces choses, chacun selon son interêt, ou suivant sa passion: Jules-Cesar, qui étoit élû Preteur pour l'année suivante, & les deux Tribuns pour la même année, l'accuserent d'a-

voir fait mourir les conjurez, ſans que le Sénat ou le peuple eût rendu aucun jugement contr'eux: ils ne voulurent plus lui permettre d'haranguer le peuple, quoiqu'il lui reſtât encore quelques jours de Conſulat: pour l'en empêcher, ils firent mettre leurs bancs dans la Tribune des Harangues, & ne l'y laiſſerent entrer que dans le moment de ſa dépoſition, & qu'à condition qu'il feroit le ſerment accoûtumé en très-peu de mots : mais quand il fut une fois monté dans cette Tribune, où il avoit ſi ſouvent triomphé, bien loin de faire ſon ſerment à l'ordinaire, il prit tout un autre tour, qui le conduiſit à reciter avec emphaſe la maniere dont il avoit ſauvé la Ville d'un embraſement, l'Empire de ſa rüine, les Citoyens d'une mort cruelle, & tout

tout le peuple lui applaudit.

Cependant, ses ennemis disoient que la tyrannie qu'il exerçoit sur les esprits étoit d'autant plus dangereuse qu'elle étoit fondée sur l'amour du peuple; que ses services passez, & son integrité affectée, relevez par son éloquence, lui acquerroient un Empire, lequel étant fondé sur la douceur ne pourroit être détruit par la force, & qu'il deviendroit le tyran de la République, en feignant de travailler pour sa liberté contre ceux qui voudroient l'asservir à force ouverte: mais Caton, dont la probité s'animoit d'autant plus à soûtenir la vertu, qu'on l'oprimoit davantage, & qui étoit aussi Tribun du peuple, en meilleure réputation que ses Collegues, détruisoit toutes les calomnies qu'on debitoit, & tous les projets qu'on for-

formoit contre ce grand homme, & fit en pleine assemblée un discours si éloquent & si juste à la loüange de son Consulat, qu'il fut appellé Pere de la Patrie par decret du peuple, & qu'on lui decerna des honneurs, qui n'ont jamais été accordez qu'à lui.

Mais voici un nouvel ennemi de Ciceron qui ne s'appaisera pas si aisément. Clode, surnommé le beau, de l'ancienne famille des Clodiens, s'abandonnoit à de si furieux desordres, qu'il fut d'abord accusé d'avoir suborné trois de ses sœurs : mais le grand crédit de sa famille le sauva de cette méchante affaire. Il s'en fit une autre bien-tôt après ; car il devint éperdument amoureux de Pompeia femme de J. Cesar, & l'on croit même qu'il en étoit aimé. Les Dames Romaines cé-

lebroient tous les ans chez la femme du Pontife, car Cesar l'étoit alors, la fête de la grande Déesse, qui étoit la Terre, à laquelle on joignit une ancienne Reine d'Italie nommée Fauna; ce qui se faisoit avec une extrême pureté, disent les Historiens (a) profanes; quoique (b) S. Augustin en parle comme des sacrifices les plus impurs & les plus honteux. Il étoit défendu aux hommes d'y entrer sous peine de la vie, & le Pontife même qui présidoit à tous les autres sacrifices, étoit obligé de quitter sa maison, & ses fonctions à sa femme ce jour-là. Les Vestales y étoient appellées; le myrthe dedié à Venus en étoit banni, toutes les peintures d'hommes ou de Dieux étoient voilées, & l'on tenoit que le mortel, qui seroit assez téméraire d'y assister, perdroit la

(a) Tibul. L. 1. Propers. L. 4. Ovid. L. 3. de arte amandi. Senec. L. 16. Epist. ad Lucil. Juvenal. Sat. 2.

(b) S. Aug. de civit. Dei, l. 7. c. 26.

vûë; mais Clode fit bien voir le contraire, & se glissa sous un habit de fille dans la maison de J. Cesar. Appian dit qu'il attenta à la pudeur de Pompeia, & que Cesar le dissimula; parce que Clode étant fort aimé du peuple, que Cesar vouloit ménager, il préfera son ambition à son honneur en cette rencontre. Cet artifice fut découvert, causa du scandale, Cesar en répudia sa femme; & c'est ce qui fait encore plus croire que Clode en étoit aimé; car de dire, comme Cesar dit ensuite pour couvrir son honneur en excusant sa femme, qu'elle étoit innocente, mais que c'étoit assez qu'elle pût être soupçonnée pour la rendre indigne d'être sa moitié; c'est une délicatesse qui n'avoit alors gueres de fondement, & qui ne seroit pas de mise à present, où

Appian. L. 2. de bellis civit.

où le peuple fait le procès au beau ſexe ſur de moindres apparences, & où de pareils ſcrupules rendroient ridicules les maris. D'autres n'eurent pas tant de politique que Ceſar, & traiterent cette action de ſacrilege devant les Juges: Le Tribun du peuple inſtruiſit ſon procès: Ciceron, qui aimoit, dit-on, ſa ſœur Clodia, & qui par là avoit eu quelque relation avec Clode, fut contraint de dépoſer contre lui, non-ſeulement pour rendre témoignage à la verité: mais encore pour obéir à Terentia femme fort imperieuſe, & qui haïſſoit Clode; parce qu'elle croyoit que c'étoit lui qui entretenoit le commerce entre Ciceron & ſa ſœur.

Clode obtint l'abſolution de ſes Juges à force d'argent. Ciceron en fait une belle & odieuſe deſcription à Atticus.

Ad Attic. L. 1. Ep. 16.

Il devint Tribun du peuple à son tour ; il mit son autorité à persecuter Ciceron ; le riche Crassus se mit de la partie : Pompée n'employa au commencement son pouvoir, que pour se faire valoir aux deux partis ; Cesar étant prêt de conduire son armée dans les Gaules demeura neutre, & Ciceron accusé dans les formes, d'avoir contre les loix ôté la vie à plusieurs qui n'étoient ni atteints ni convaincus de participer à la conjuration de Catilina, voyant que les partis s'échauffoient, aima mieux s'éloigner, que de mettre sa patrie en combustion par une résistance ouverte. Il pria Cesar de l'emmener en qualité de son Lieutenant, & il en fut reçû avec honneur : mais Clode voyant que Ciceron par ce voyage évitoit sa poursuite dans l'année de son Tribunat,

&

& se déroboit ainsi à sa vengeance, feignit de se reconcilier avec lui. Les gens qui ne sçavent point tromper sont aisément trompez : Ciceron remercia Cesar de sa Lieutenance, & resta dans Rome, ce qui irrita si fort Cesar, qu'il se joignit avec Clode, quoiqu'il en eût reçû un mortel affront; & c'est la plus grande lâcheté qu'on lui puisse reprocher, dit Plutarque, d'autant plus qu'il devoit au crédit de Ciceron, le gouvernement des Gaules, pour lequel il étoit prêt de partir. On reprend les anciennes accusations, on en fait encore de nouvelles. Clode, ou plûtôt Cesar, fait déclarer Pompée son gendre contre Ciceron, qui étoit son bienfaiteur, & qui lui avoit rendu de grands services auprès du Sénat & du Peuple; ensorte, que quand leurs

Plutar. in vita Jul. Caesaris.

leurs amis communs allerent le folliciter en faveur de cet innocent oprimé, il fit fermer la porte de devant, & fortit par la porte de derriere de fon logis, n'ayant pas le front de les refufer, & ayant bien la lâcheté de le trahir; quelles baffeffes l'ambition ne fait-elle point faire aux plus grands hommes!

Plutar. in vita Pompeii.

Pendant que le grand Ciceron foûtient les affauts du perfide Clode, voyons comme Quintus fon frere s'acquite du gouvernement que la République lui avoit donné en Afie. Il fut nommé Gouverneur de cette Province environ l'an de Rome 692. il paffa par Athenes, & fe broüilla avec Atticus, l'ancien ami de fon frere, & même fon allié, car Quintus avoit époufé fa fœur. Ciceron écrit une Lettre fur ce fujet à ce cher ami, lui marque

Ad Attic. L. 1. Epif. 15.

que la douleur qu'il a du procedé de ſon frere, & lui en écrit comme d'un homme qui ſe broüilloit auſſi facilement qu'il ſe racommodoit, ayant beaucoup de légéreté d'eſprit & de vivacité dans ſes ſentimens. Auſſi mande-t-il en une autre occaſion à ce même ami, qui lui avoit envoyé une Lettre que Quintus lui avoit écrite. „ La lettre de mon frere „ m'a paru comme un mon„ ſtre, composé de parties „ toutes contraires. Voilà aſſurément des traits qui nous dépeignent un homme bien emporté, bien léger & bien inégal : mais pour faire mieux connoître le caractére du frere de Ciceron, & ce qu'il fit pendant ſon gouvernement en Aſie, nous insererons ici l'extrait d'une lettre que ce grand homme écrivit à ce mauvais Gouverneur ; elle eſt écrite ſur

Ad Attic. L. 1. Ep. 17. 19.

Ad Attic. L. 2. Ep. 16. l'an 694.

Ad Quin. frat. L. 1. Ep. 2. sur la fin de l'an de Rome 694.

,, Statius votre cher affran-
,, chi eſt arrivé ici le 25. d'Oc-
,, tobre, j'en ſuis fâché, puiſ-
,, que vous dites que vous ſe-
,, rez pillé par vos gens, tant
,, qu'il ſera abſent : il étoit
,, pourtant fort à propos qu'il
,, arrivât ici avant vous, pour
,, tromper la curioſité que tout
,, le monde avoit de vous re-
,, voir enſemble, & pour em-
,, pêcher les railleries & les
,, huées qu'on auroit faites en
,, vous voyant tous deux en-
,, trer pompeuſement dans Ro-
,, me; car on s'eſt déja épuiſé
,, ſur ſon ſujet, chacun en a
,, cauſé à qui mieux mieux,
,, & je ſuis ravi que cela ſe ſoit
,, paſſé en votre abſence. Quant
,, à ce que vous me mandez
,, que vous me l'avez envoyé,
,, afin qu'il ſe juſtifie devant
,, moi, il étoit du tout inuti-
,, le;

„ le ; car je ne l'ai jamais ſoup-
„ çonné , & ce n'eſt pas mon
„ ſentiment que je vous en ai
„ écrit : mais puiſque la ſureté
„ & l'interêt de tous tant que
„ nous ſommes, qui nous mê-
„ lons de gouverner les peu-
„ ples, dépand autant de la ré-
„ putation que de la verité,
„ j'ay crû devoir vous mander
„ ce qui s'en diſoit, & non pas
„ ce que j'en penſois. Il voit
„ lui-même depuis ſon arrivée
„ de quelle maniere tout le
„ monde parloit de lui ; il en-
„ tend les plaintes mêmes qu'on
„ me fait contre lui en ſa pre-
„ ſence, & il ne tient qu'à lui
„ de reconnoître qu'il eſt cau-
„ ſe que les mediſans ſe ſont
„ déchainez contre vous. Il
„ eſt vrai que je n'ay pas trou-
„ vé bon , & que je n'ay pû
„ entendre ſans émotion, qu'il
„ eût plus de pouvoir ſur vous,
„ qu'il ne convient à la matu-
rité

„ rité de votre âge & aux obli-
„ gations de votre charge.
„ Combien de gens, croyez-
„ vous, me ſont venus prier
„ de les lui recommander, ſans
„ parler de vous? Combien lui
„ eſt-il échapé de choſes à lui-
„ même, en s'entretenant avec
„ moi, qui ne confirment que
„ trop cette opinion? Je vous
„ en ai donc donné avis, &
„ vous ai exhorté à changer de
„ conduite; car quand même
„ ſa fidelité ſeroit extrême;
„ comme je n'en doute pas,
„ puiſque vous le croyez, la
„ ſeule apparence d'un ſi grand
„ empire d'un eſclave ſur l'eſ-
„ prit de ſon maître, ne ſçau-
„ roit vous faire d'honneur;
„ auſſi eſt-ce lui, pour ne vous
„ rien cacher, qui a fourni ma-
„ tiere à tous ceux qui vou-
„ loient mal parler de vous,
„ & au lieu qu'on croyoit au-
„ paravant, que les gens ne par-
loient

„ loient mal de vous qu'à cau-
„ ſe de votre trop grande ſeve-
„ rité; vous avez donné à vos
„ ennemis, en l'affranchiſſant,
„ matiere à dire tout ce qu'ils
„ ont dit.

„ Pour ce qui regarde Zeu-
„ xis le Blandenien, que vous
„ croyez que je ne vous devois
„ pas recommander; ſçachez,
„ tout convaincu qu'il eſt d'a-
„ voir tué ſa mere, que ce qui
„ fait que je ſuis ſi favorable
„ pour lui & pour les Grecs,
„ c'eſt qu'il n'y a pas de gens
„ plus adroits qu'eux à faire
„ valoir leurs plaintes au Sénat,
„ ils ſçavent exagerer le moin-
„ dre défaut d'un jugement.
„ Voilà pourquoi j'ay appaiſé
„ avec ſoin, & avec mille pei-
„ nes tous ceux qui ſe plaig-
„ noient ici de vous; comme les
„ habitans de Dyoniſium: leur
„ chef étoit mon plus grand en-
„ nemi, & j'ay fait amitié avec
lui;

„ lui ; ainſi qu'avec pluſieurs
„ autres, pour les empêcher de
„ crier: Voilà la raiſon de mon
„ procedé ; mais je n'en trouve
„ point du votre. Quoi, parce
„ que vous avez fait coudre à
„ Smirne dans un ſac, & jetter
„ à l'eau deux Myſiens coupa-
„ bles de parricide, vous pu-
„ bliez, & vous écrivez vous-
„ même, que vous voulez dans
„ la Haute-Aſie pendant votre
„ gouvernement, laiſſer un
„ exemple ſemblable de votre
„ ſeverité ; & qui pis eſt, vous
„ mettez tout en œuvre, arti-
„ fices, promeſſes, eſpions, ar-
„ gent, pour faire tomber ce
„ Zeuxis dans vos filets. Peut-
„ être n'auriez-vous pas dû le
„ renvoyer abſous, ſi l'on vous
„ l'avoit amené : mais il n'étoit
„ pas néceſſaire d'employer tant
„ de diligences & de fineſſes
„ pour l'attraper ; ſur tout, ſi
„ vous ſongiez que la famille de
ce

„ ce Zeuxis eſt preſque plus
„ illuſtre que la ville de ſa
„ naiſſance. Après cela, n'ay-
„ je pas eu raiſon de l'adoucir
„ en vous le recommandant ?
„ N'ay-je pas dû appaiſer Lu-
„ cius Cecilius, qui vomiſſoit
„ feux & flâmes contre vous,
„ & tant d'autres enfin, excep-
„ té Tuſcenius, dont l'affai-
„ re eſt ſans remede ? Voici
„ d'un autre côté un broüillon,
„ quoique Chevalier Romain ;
„ je ne trouve pas à redire que
„ vous ayez traité ſon pere ſi
„ durement, vous aviez rai-
„ ſon ; mais qu'étoit-il néceſ-
„ ſaire de lui écrire, comme
„ vous avez fait, qu'il ſe re-
„ mettoit à la potence, d'où
„ vous l'aviez tiré, & que
„ vous le feriez brûler vif, au
„ grand contentement de toute
„ la Province ? Pourquoi écri-
„ re encore à un certain C. Fa-
„ bius, (car Titus Fabienus

C fait

„ fait encore courir toutes ces
„ Lettres)qu'on vous a rappor-
„ té que Licinius, qui fait me-
„ tier de débaucher des efcla-
„ ves, affifté de fon fripon de
„ fils, pilloit d'autorité, que
„ vous le priez de faire, s'il
„ peut, brûler vifs le pere &
„ le fils, ou s'il ne le veut pas
„ faire, qu'il vous les ren-
„ voye, & que vous le ferez
„ vous-même.... Que fi vous
„ repaffez tous les avis que je
„ ai donnez dans mes lettres,
„ vous trouverez que je n'y
„ blâme autre chofe, que l'em-
„ portement & la dureté ordi-
„ naire de vos difcours.... Nous
„ n'aurions point tous ces cha-
„ grins-là, fi mes confeils l'a-
„ voient emporté fur votre na-
„ turel un peu trop aigre, &
„ fur le plaifir de vous aban-
„ donner à la colere, & à une
„ plaifanterie piquante.... Vous
„ ne fçavez pas vous faire ai-
mer...

„ mer... Vous avez été trop
„ facile, comme je vous l'ay
„ reproché plusieurs fois, à ac-
„ corder des lettres ; retirez,
„ si vous pouvez, toutes cel-
„ les qui ne sont pas justes,
„ ou qui sont contre l'usage,
„ ou même qui se contredisent.
„ Statius lui-même dit, qu'on
„ a de coûtume de vous les ap-
„ porter toutes dressées, &
„ que c'est lui qui les lit, pour
„ vous dire si elles sont justes:
„ mais qu'avant qu'il fût au-
„ près de vous, on n'en rebu-
„ toit aucune, & qu'ainsi, il
„ y en avoit des volumes, de
„ qualité à être blâmées de tout
„ le monde.... Dans le moment
„ que je vous écris, Flavius
„ vient se plaindre à moi, de ce
„ que vous en avez adressé à
„ ses gens, qui me paroissent
„ injustes, par lesquelles vous
„ leur défendez & à ceux d'A-
„ pollonie, de détourner quoi-

„ que ce ſoit de la ſucceſſion
„ de L. O. Naſon, dont il eſt
„ heritier, qu'ils n'ayent payé
„ auparavant C. Fundanius.
„ Quoi ? un heritier ne pourra
„ pas dipoſer de ce qu'on lui a
„ laiſſé? & s'il nie de rien de-
„ voir, ſi en effet il ne doit
„ rien? Depuis quand un Gou-
„ verneur, comme vous étes,
„ prononce-t-il ſur la validité
„ des dettes? &c.

Cette lettre dans ſon entier ne fait pas ſeulement voir le mauvais caractere de Quintus, mais elle montre encore la douceur & ſa ſageſſe de Ciceron dans ſes reprehenſions; ce qu'il obſerve toûjours avec une tendreſſe pleine de la plus ſage précaution.

Vide L. 1. ad Quintum Frat. Ep. 1. &c.

Voyons préſentement à quoi ſe détermine notre illuſtre infortuné, dans la conjoncture épineuſe où nous l'avons laiſſé. Ciceron ſe voyant prêt de ſuc-

ſuccomber aux pourſuites vives & cruelles de ſes puiſſans ennemis, uſa d'un dernier remede pour tâcher de détourner, ou du moins d'adoucir ſes malheurs; il prit des vêtements de deüil, & alla de porte en porte, dans un état à faire pitié, ſolliciter ce peuple ingrat: mais le fier Clode, bien loin de ſe laiſſer attendrir au triſte ſpectacle de l'humiliation de ce grand homme, le faiſoit inſulter dans les ruës, & chez les principaux du peuple, par une troupe d'inſolens qu'il avoit autour de lui, qui lui jettoient des pierres & de la bouë, en lui diſant les injures les plus outrageantes. Les Chevaliers Romains & les gens de bien n'en firent pas de même; ils prirent le deüil avec lui, & près de vingt mille hommes l'accompagnoient, dit Plutarque, pour le garantir

tir de ces insultes, & pour solliciter ses Parties ou ses Juges en sa faveur. Le Sénat même ordonna que tout le peuple prendroit le deüil comme dans une calamité publique ; mais les Consuls & les amis de Clode s'oposerent à ce decret : Ciceron donc, voyant que la brigue de ses ennemis l'emportoit sur les gens de bien, prit la résolution de s'exiler lui-même. Son fils, qui touchoit à peine à sa cinquiême année, n'étoit pas ce qui l'attendrissoit le moins sur cet exil ; il avoit autant de peine de le quiter que de quiter Rome, l'une étoit une ingrate, & l'autre répondoit avec tendresse à son affection paternelle : Ce jeune enfant, qui s'expliquoit déja d'une maniere à se faire entendre, gemissoit dans les embrassements de son pere, quand il entendoit par-

parler de ce départ, & faiſoit de petits raiſonnements ſi juſtes ſur cette indigne perſécution, qu'il ne faut pas s'étonner s'il eut dans la ſuite tant de haine pour les tyrans, & tant d'ardeur à vanger la mémoire de ſon pere ſur ſes ennemis.

Ce pere judicieux, perſuadé que quand on retire de bonne heure un enfant du gouvernement des femmes, on lui épargne bien des leçons de moleſſe, & bien des occaſions de devenir efféminé, lui donna pour Gouverneur un Affranchi nommé Denis, l'homme du monde qui ſçavoit le mieux proportionner ſes leçons à l'âge, & qui avoit le grand art d'aprendre aux enfans les élemens des ſciences en badinant. Il recommanda ce cher fils à Quintus Cicerón ſon frere, & à T. P. Atticus ſon

Ad Attic. L. 3. in-teg. ami, & dit à sa femme en l'embrassant, que sa plus grande douleur dans la persecution de ses ennemis, étoit de ne laisser à ce cher fils, (qui étoit incessamment attaché à son col, & qui baignoit son *14. Epist. à Terentiam. 2. ad Quint. frat. L. 1. 3.* visage de ses larmes) pour toute succession, que ses malheurs, l'envie & l'ignominie qu'on attachoit à son nom. Il partit de Rome sur le minuit comme un fugitif, lui qui en faisoit auparavant le bonheur, la gloire & les délices; & le perfide Clode n'eut pas plûtôt appris son départ, qu'il le fit condamner au bannissement, & interdire de toutes fonctions publiques, avec défenses à qui que ce fût de le recevoir à deux cens lieuës de l'Italie. Quel déplorable gouvernement que celui du peuple! On le corrompt toûjours par argent; on fait croire tout

ce

ce qu'on veut à ſon ignorance & ſa legereté naturelle paſſe en un moment de la reconnoiſſance à la haine, & de l'adoration au mépris.

Ceux qui ſont naturellement bien-faiſans, trouvent des protecteurs chez les plus barbares : Ciceron ne s'étoit ſervi de ſon éloquence & de ſon crédit, que pour défendre les oprimez, & il rencontre dans ſes malheurs des amis chez les inconnus, & d'agréables refuges dans les lieux de ſon éxil. Son mérite l'emporte ſur les défenſes du peuple, tous les habitans des lieux où il paſſe, le reçoivent ſelon ſes premieres dignitez : il n'y eut que deux anciens amis qui manquerent à ce qu'il eſperoit d'eux. Le premier fut C. Virgile, Gouverneur de Sicile, qui malgré les bienfaits qu'il avoit reçûs de Ciceron, lui écrivit aſſez durement de

 ne

ne point s'aprocher de la Sicile ; l'autre étoit un nommé Vibius qui lui avoit de très-grandes obligations, & qui refusa de le recevoir dans sa maison à Vibone, & la dureté de ces deux amis lui fut aussi sensible que l'ingratitude du peuple Romain. Il alla à Brunduse, où il s'embarqua pour Dyrrachium : il fut visité & regalé de tous les honnêtes gens du pays, & toutes les villes de la Grece lui firent des honneurs à l'envi. Pourquoi faut-il que les grands hommes soient sujets aux abbattemens du vulgaire, & qu'un Philosophe n'ait pas plus de constance dans l'adversité que les autres hommes ? Ses chagrins l'accompagnoient par tout, sa Philosophie l'avoit abandonné en sortant de Rome : quelque bon accueil qu'on lui fît, il étoit plongé dans une

une tristesse incurable. Xiphilin même nous apprend que cette tristesse étoit si publique, qu'un Orateur nommé Libisque, qui avoit fait amitié avec lui à Athenes, composa un livre exprès pour le consoler, & pour être convaincu de son extrême abbattement, il n'y a qu'à voir le livre 14. de ses Epîtres familieres.

Mais les disgraces chez les grands hommes, sont comme les maladies dans un bon temperamment, elles ont leur période & ne durent pas toûjours. Le temps approche où Ciceron n'en sera que plus cher à la République. Clode pousse son insolence trop loin pour en pouvoir revenir. Il ne se contente pas d'avoir fait bannir si honteusement un grand homme; il fait brûler ses maisons à la ville & à la campagne; il met ses meubles

à l'encan, sans que personne les veuille acheter, & tant de violences le rendent à la fin odieux à tout le monde. Il s'en prend à Pompée même ; l'ingratitude & la cruauté est tout ce qu'on peut esperer des servi. qu'on rend aux méchans. Pompée reconnoît son injustice, il se résout avec ses amis, de faire revenir cet illustre banni ; & ce projet fut si bien conduit, que malgré la haine implacable de Clode & la licence effrenée du peuple, le Sénat ordonna qu'on ne termineroit aucune affaire publique, que le retour de Ciceron ne fût conclu. Q. Ciceron, qui avoit toûjours sollicité pour le rapel de son frere, voulant faire valoir ce decret, Clode souleva le peuple, les deux partis s'échaufferent, & la sédition fut si violente, qu'il y eut deux Tribuns du peuple

ple bleſſez, pluſieurs y furent tuez, & Q. Ciceron fut abbatu & caché long-temps ſous les morts. Enfin, An. Milon fut le premier qui eut aſſez de courage pour mettre la main ſur Clode, & le tira en juſtice devant le Sénat; d'un autre côté, Pompée accompagné d'un bon nombre de braves, ſe tranſporta dans la place où le peuple étoit encore aſſemblé, & demanda les ſuffrages ſur le rapel de Ciceron. La premiere inconſtance du peuple fut ſuivie d'une ſeconde toute contraire, ils n'avoient plus de chef, & ſans cela la populace eſt un corps ſans ame, incapable de tout. Le retour de ce grand homme fut arrêté tout d'une voix, avec des acclamations de joye & de loüanges qu'on ne ſçauroit exprimer. Le Sénat à l'envi du peuple, ordonna

qu'on feroit des remercimens aux Villes qui avoient reçû avec honneur ce profcrit, que fes poffeffions lui feroient renduës, & que fes maifons brûlées feroient rétablies des deniers publics.

Ad Brut. Ep 3. Ciceron revint donc à Rome comme en triomphe, & fut porté jufques dans fa famille fur les bras du peuple: Quelle joye pour lui de retrouver fon fils, qui avoit fait plus de progrès en un an, qu'on n'en pouvoir efperer dans un âge plus avancé des meilleurs efprits; car pour fa femme, il n'en eut pas beaucoup de fatisfaction; mais nous remettons à le dire dans la fuite, pour ne pas troubler ici la joye de fon retour; il reçut le lendemain des vifites de toute la ville, monta dans le Capitolle, & brifa les tables où étoient écrits les ac-

tes du Tribunat de son indigne ennemi; ce qui ne fut pas approuvé de Caton, non qu'il ne blamât ces actes: mais parce qu'il ne jugeoit pas à propos que le Sénat annulât tout ce qui avoit été fait dans ce temps-là: d'autant plus que ce qu'avoit fait le même Caton dans l'Isle de Chypre & à Bisance pour la République, étoit inscrit dans ces tables; & cette entreprise refroidit un peu leur ancienne amitié: car les grands hommes ont rarement de la haine les uns pour les autres, & la réservent toute entiere contre les méchans. Quelque-temps après, Milon qui haïssoit Clode autant qu'il le méritoit, & Clode qui regardoit Milon comme son délateur, se battirent. Milon avoit autant de valeur que de qualité, les méchans ne sont braves que par

Plutar. in Vit. Caton.

par desespoir; Milon tua ce perfide, & ne laissa pas d'être poursuivi en justice pour cette action : Ciceron fut son Avocat ; & Pompée pour donner main forte à la Justice, & pour empêcher les désordres dans un Procès qui interessoit toute la Ville, fit environner le Parquet de gens armez, le jour que cette affaire se devoit juger, & se plaça dans le lieu le plus éminent ; ce qui intimida si fort Ciceron; qui avoit raison de craindre toûjours quelque changement; que tout le corps lui trembloit en commençant son plaidoyer, qu'il eut peine à achever. Ce n'est pas le seul grand homme qui n'ait jamais combattu ni harangué qu'avec crainte ; & cette timidité qui vient de trop de prudence, rend la valeur ou l'éloquence plus recommandable, quand la même

me prudence qui fait naître cette crainte, l'étouffe un moment après; mais Ciceron ne se remit point, il perdit sa cause, quoique ce fût un de ses plus beaux plaidoyers; car quand Milon lui eut entendu lire, il lui dit: si vous l'aviez recité de cette maniere, j'aurois gagné mon procès: la bonne ou mauvaise déclamation relevant ou faisant tomber d'ordinaire ces sortes d'ouvrages.

Q. Ciceron avoit été nommé par le crédit de son frere Lieutenant de Cesar chez les Gaules: il avoit un fils à peu près de même âge que le jeune Ciceron, & pendant son séjour en Gaule, le grand Ciceron prit soin de l'éducation de son neveu, & le fit instruire sous ses yeux avec son fils, en sorte qu'il ne dédaignoit pas de leur servir très-souvent *L. 2. ad Quint. fr. Ep. 13.*

de

L. 3. ad Quintum fr. Ep. 1. 3.

de Précepteur; & jamais homme ne s'acquita de cette fonction si bien que lui. Ces deux enfans se piquant d'émulation avoient autant d'aplication à l'étude que Ciceron prenoit de soin à les instruire; parce qu'il leur rendoit agréable ce qu'il y a dans les écoles de plus rebutant: mais le jeune Quintus ayant pour Précepteur un nommé Paconius fameux Réthoritien, s'attacha au genre déclamatoire, qui n'est pas sans doute le meilleur: au lieu que M. Ciceron, suivant le genie de Denis son maître & la méthode de son pere, s'étudioit davantage à bien penser qu'à bien dire; négligeant l'éloquence, quand elle n'alloit pas au vrai, & cherchant moins à plaire qu'à persuader, parce qu'il est inutile de plaire sans persuader, & qu'il est beaucoup plus avan-

avantageux de perſuader ſans plaire, la force de l'Orateur conſiſtant à nous convaincre des veritez qui nous déplaiſent davantage, quoi qu'à la verité ſa perfection ſoit de perſuader & de plaire en même-temps.

Ciceron fut mis au nombre des Augures, à la place du jeune Craſſus qui fut tué chez les Parthes, & c'eſt pendant l'exercice de cette charge qu'il ne prit pas moins de ſoin, ſoit de vive voix, ſoit par ſes écrits, d'inſtruire ſes jeunes diſciples, tant de la Religion que des ſciences, car jamais Payen n'a mieux raiſonné de la Divinité que Ciceron, & n'a été plus perſuadé qu'il eſt abſolument neceſſaire de ranimer, même dans les enfans à la mammelle, les étincelles de la Divinité qu'ils ont reçûës en naiſſant, & de les faire croî-

croître dans leur esprit avec l'âge, par des raisonnements proportionnez à leurs lumieres: tout homme qui n'a point de Religion devant être l'execration de la terre, comme il l'est du Ciel. Il fut ensuite envoyé Gouverneur en Cilicie avec douze mille hommes de pied, deux mille cinq cens chevaux, & eut son frere, qui étoit de retour des Gaules, pour Lieutenant. Le jeune Ciceron avoit alors douze ans; & ils ne crûrent pas qu'il fût indigne de leur qualité ni contraire à l'aplication de leurs emplois de mener avec eux leurs deux enfans, ainsi que Denys leur Gouverneur, afin qu'ils pûssent s'instruire dans ce voyage des differentes mœurs & des divers interêts des Nations, & apprendre par l'exemple de leurs peres, les devoirs des grands

L'an de Rome 702. L. 5. ad Attic. Ep. 20. & 21.

grands envers le peuple, leurs obligations pour l'Etat, & les vertus qu'ils doivent pratiquer à l'égard d'eux-mêmes.

A peine Ciceron fut-il arrivé en Cilicie, qu'il fut obligé de faire la guerre aux rebelles, qui se trouvoient dans son gouvernement & aux environs, & dans laquelle nos deux jeunes Seigneurs se signalerent en qualité de volontaires. Voici la relation de ce que Ciceron y fit, décrite par lui-même: elle est tirée d'une lettre qu'il écrivit de Cilicie à Caton, pour obtenir du Sénat en sa faveur les honneurs dus à ses victoires.

,, Etant arrivé dans mon *Epist. Famil. L. 15. Epist. 4.*
,, gouvernement le dernier
,, Juillet, & la saison avancée
,, m'obligeant d'aller aussi-tôt
,, à l'armée, je demeurai deux
,, jours à Laodicée, quatre à
,, Apamée, trois à Synnades,
&

„ & autant à Philomele. Dans
„ toutes ces Villes je fis assem-
„ bler les habitans, j'entendis
„ leurs plaintes avec beaucoup
„ de douceur, & je les soula-
„ geai des plus onereux tri-
„ buts: j'y condamnai les usu-
„ res qui s'y étoient faites, &
„ je déchargeai plusieurs Com-
„ munautez & beaucoup de
„ particuliers de certaines det-
„ tes injustes que les plus forts
„ avoient fait contracter aux
„ plus foibles dans la misere
„ des tems; mais j'apris à mon
„ arrivée que l'armée Romai-
„ ne étoit entierement dissipée,
„ que cinq Cohortes sans au-
„ cuns commandans, avoient
„ pris d'elles-mêmes leurs
„ quartiers d'hyver à Philo-
„ mele, & que le reste des trou-
„ pes étoit dispersé çà & là dans
„ la Licaonie. J'envoyai M.
„ Anneïus l'un de mes Lieute-
„ nans pour la rassembler, avec
or-

„ ordre de la faire camper en „ Licaonie devant Icone. J'arrivai au camp le 26. Août, „ après avoir délivré des commissions pour lever des soldats en vertu du decret du „ Sénat, & avoir amassé un „ assez gros corps de Cavalerie, & beaucoup de volontaires, que j'avois obtenus „ des peuples libres, & des „ Rois nos alliez. Je fis la revûë de mon armée, & l'ayant „ fait marcher vers la Cilicie „ pour affermir la paix & la „ tranquilité dans mon gouvernement, les Ambassadeurs „ du Roy de Comagene vinrent m'apporter des nouvelles assez confuses, mais trop „ véritables de l'invasion des „ Parthes dans la Syrie, ce qui „ me fit craindre, tant pour „ cette Province que pour celle de mon département, & „ même pour toute l'Asie.

„ Je fis donc marcher mon „ armée vers la frontiere de la „ Capadoce, qui touche la „ Cilicie, afin d'être en état „ de défendre l'une & l'autre, „ ce que je n'aurois pû faire, „ me renfermant dans la Cili- „ cie, que son assiette défend „ d'un côté par le mont Ama- „ nus, & de l'autre par des dé- „ troits très-faciles à garder : „ la Capadoce au contraire est „ toute à découvert du côté de „ la Syrie ; & les Rois voisins „ qui pourroient en défendre „ le passage, n'osoient se dé- „ clarer contre les Parthes ; „ quoi qu'ils soient véritable- „ ment de nos amis ; ainsi je „ campai à Cybistre, ville si- „ tuée au bout de la Capado- „ ce, assez proche du mont „ Taurus, pour garder la Ci- „ licie, & pour empêcher les „ entreprises qu'auroient pû „ faire les voisins, si je ne m'é-
tois

„ tois rendu maître de la Ca-
„ padoce. Dejotare Roy de la
„ Galatie votre ancien ami, le
„ mien & celui du Sénat & du
„ peuple Romain, connoissant
„ mon embarras, m'envoya
„ des Ambassadeurs, pour m'as-
„ surer qu'il se rendroit inces-
„ samment à la tête de ses trou-
„ pes dans mon camp. En at-
„ tendant, pendant les cinq
„ jours que je restay à Cybis-
„ tre, je délivrai Ariobarsane
„ Roy de Capadoce votre ami,
„ comme celui du Sénat, d'u-
„ ne conjuration qu'on tramoit
„ contre lui, sans qu'il y pen-
„ sât : je le rétablis dans toute
„ son autorité, sans coup fe-
„ rir, & je remis en grace Me-
„ tras & Athenée que vous m'a-
„ viez recommandez en par-
„ tant, & qui avoient été exi-
„ lez par la méchanceté d'A-
„ thenaïs. Cependant il se pré-
„ paroit une grande & pres-

„ qu'inévitable guerre en Ca-
„ padoce. Le Pontife de Co-
„ manes, jeune homme assez tur-
„ bulent, étoit soûtenu d'une
„ bonne Cavalerie, d'une for-
„ te Infanterie & d'une multi-
„ tude de mécontens, qui ne
„ cherchoient qu'à mettre le
„ desordre & la guerre par tout.
„ Je le fis par adresse & par
„ brigues, sortir du Royau-
„ me, & je fis comprendre en-
„ suite à la Cour, qu'étant
„ fortifiée de ma presence, il
„ n'étoit pas besoin d'en venir
„ aux mains.

„ Les Parthes, malgré mes
„ précautions, ne s'endor-
„ moient pas; j'apris que s'é-
„ tant joints à un gros d'Ara-
„ bes, ils s'avançoient vers
„ Antioche, & qu'un parti
„ considerable de leur Cavale-
„ rie ayant passé en Cilicie,
„ avoit été taillé en pieces par
„ ma Cavalerie, & par la Co-
horte

„ horte Pretorienne qui étoit „ en garnison à Epiphanée, ce „ qui ne les empêcha pas de „ faire quelques mouvemens „ vers la Cilicie. J'allay en „ diligence à leur rencontre „ vers le mont Amanus, mais „ au bruit de ma marche, ils „ s'étoient retirez d'Antioche, „ & Bibulus en étoit maître „ avec une forte garnison, ce „ qui m'obligea de mander à „ Dejotare, qui me venoit „ joindre avec toutes ses trou- „ pes, qu'il demeurât en Ga- „ latie, & que j'aurois re- „ cours à son affection dans le „ besoin.

„ Les armes des étrangers ne „ pouvant si-tôt nous nuire, je „ voulus executer un projet „ que j'avois conçû aupara- „ vant, pour dompter les en- „ nemis domestiques qui é- „ toient autour du mont Ama- „ nus; & pour cela je feignis

„ de quitter le païs, & d'aller
„ dans les lieux de la Cilicie
„ plus éloignez. En effet,
„ m'en étant éloigné d'une
„ journée, & ayant campé à
„ Epiphanée, je retournai sur
„ mes pas le 12. d'Octobre sur
„ le soir, & fis tant de diligen-
„ ce toute la nuit, ayant laissé
„ mon bagage en sûre garde,
„ que je me trouvay sur le Mont
„ Amanus le 13. à la pointe
„ du jour. Là, ayant partagé
„ mon armée en trois corps,
„ je me mis à la tête du pre-
„ mier avec mon frere Quin-
„ tus. Ca. Pontinus comman-
„ doit l'autre, & le dernier
„ étoit conduit par M. An-
„ neius, & par L. Tullius,
„ tous mes Lieutenans; nous
„ surprîmes si fort les ennemis
„ par la diligence de notre con-
„ tremarche, que la plûpart
„ furent tuez, ne trouvant
„ point de chemin ouvert à la
fui-

„ fuite ; nous prîmes Eiane „ Capitale du Mont Amanus, „ & quoique ſimple bourgade, mieux fortifiée que „ beaucoup de places de guerre. Pontinus attaché à l'ataque de Sepire, & de Commoris avant le jour juſqu'à „ quatre heures après midi, les „ enleva malgré la forte réſiſtance des aſſiegez. Nous „ primes ſix Forts & en brûlâmes davantage : après quoy „ nous campâmes quatre jours „ aux Autels d'Alexandre, „ pendant leſquels nous netoyâmes la montagne de tous „ les brigands, & ravageâmes les terres qui ſont du côté de ma Province, & qui en „ font même partie.

„ Cette guerre ainſi terminée, j'amenay mon armée à „ Pindéniſſe ville des francs „ Ciliciens, ſituée en un lieu „ éminent, fort de ſon aſſiet-

„ te, & rempli d'habitans toû-
„ jours rebelles à leurs Rois,
„ & de tous les criminels des
„ environs qui s'y refugioient
„ pour éviter les ſupplices. Ils
„ attendoient avec impatience
„ les Parthes, & je crus devoir
„ reprimer leur audace, afin
„ d'ôter toute eſperance aux
„ autres qui étoient mal-inten-
„ tionnnez pour nous. J'ou-
„ vris la tranchée, fis faire des
„ forts & des lignes, j'appro-
„ chay les machines de guerre
„ pour les battre; je leur mis
„ en tête des troupes d'archers;
„ je prodiguay mes peines &
„ mes travaux, pour épargner
„ celles des Alliez, & j'en vins
„ enfin à bout en moins de
„ deux mois. De ſorte que
„ toutes leurs défenſes étant
„ forcèes, & la plus grande
„ partie de leur ville brûlée,
„ ils tomberent ſous ma puiſ-
„ ſance, & les Tiborens
leurs

„ leurs voiſins me donnerent
„ des ôtages ; après quoi j'en-
„ voyay mon armée dans les
„ quartiers d'hyver que je choi-
„ ſis dans les places conquiſes,
„ & dont je donnay le com-
„ mandement à mon frere
„ Quintus, &c.

Il eſt vray, que Ciceron ſe comporta ſi genereuſement & ſi prudemment dans cette guerre, qu'il fut déclaré par toute l'armée *Imperator*, c'eſt-à-dire generaliſſime & vainqueur. Caton, dans la lettre qu'il lui écrivit pour réponſe à celle que nous venons de voir, la lui adreſſe ſous cette qualité, avec toute l'amitié, toute l'eſtime & toutes les loüanges que Ciceron méritoit. Il lui mande que le Sénat a ordonné des prieres publiques en actions de graces de ſes victoires, ce qui ne ſe faiſoit que dans les actions les plus écla- *Epiſt. Famil. L. 15. Ep. 5.*

Ad Attic. L. 5. Ep. 17. tantes, & qui méritoient le triomphe. Le fils de Dejotarus, qui avoit servi volontaire dans cette guerre avec les deux jeunes Cicerons, les emmena en Galatie, où ils furent traitez en Princes; car les simples Sénateurs Romains s'égaloient aux Rois. Le Roy de Galatie fit tout ce qu'il put pour les y bien recevoir, & pour leur faire passer agréablement une partie de l'hyver; pendant que Ciceron rétablissoit le bon ordre dans tous les Etats de son gouvernement sans résistance, & presque sans contestation.

Plutar. in Ciceron. Aussi ne se servoit-il pas du pouvoir de ses commissions pour faire le petit tyran. Il ne faisoit point sa cour au Sénat en grossissant les revenus de l'Etat par des exactions injustes, il ne favorisoit point le bri-

brigandage de ceux qui venoient recouvrer les taxes, ou impofer les tributs, qu'il appelle publicains : comme les adjudications étoient faites fans intrigues, les fuperieurs ou les fubalternes n'en tiroient aucuns avantages indirects, & tout le profit en revenoit de net à l'Etat ; ne recevant de penfions d'aucunes compagnies ou focietez, il n'en faifoit point aux Commis de la République, refufant également les prefens des particuliers, ceux des Villes, les gratifications des Communautez, & même le vin & les feftins accoûtumez, qui paffoient pour des droits anexez au gouvernement. Jamais portier, dit Plutarque, ne s'eft enrichi à refufer fa porte aux cliens ; jamais aucun des Officiers de fa maifon n'a profité du libre accès qu'il y don-

noit à tout le monde, & jamais Secretaire ou Intendant n'a eu la hardiesse de tirer de grosses sommes des extraits ; parce qu'il les faisoit lui-méme sans délay, & sans partialité. Content de ses appointemens & de son bien patrimonial, il les ménageoit avec une si sage œconomie, que si les Officiers de sa maison ne s'enrichissoient point à le tromper, il ne se ruinoit pas aussi dans des superfluitez extravagantes, & tenant une table aussi bien servie & mieux reglée qu'aucun de ses prédecesseurs, il y recevoit agréablement tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens, habitans ou étrangers des villes où il séjournoit.

Au lieu, dit Plutarque, de passer les nuits au jeu, au bal ou à la débauche, il étoit régulier dans son travail, dans

ses divertissemens & dans son repos ; & bien loin que les fatigues de la nuit le retinssent au lit toute la matinée, jamais audiance ne fut refusée le matin chez lui ; jamais les plus vigilans ne le trouverent couché : toûjours levé dés la pointe du jour, il donnoit ses audiances, non en robbe de chambre, & pour un instant : mais dans une gravité & dans une douceur qui laissoit le loisir & la liberté à chacun de lui expliquer son droit, sans se départir du respect & de la retenuë qu'on devoit avoir pour sa dignité. Aussi remarque-t-on, que bien different de son frere, il ne fit jamais punir personne corporellement ; jamais il ne dit d'injures aux plus méprisables, très-rarement condamnoit-il à l'amende ou à des réparations honteuses ; & comme plusieurs

particuliers avoient usurpé des biens aux villes ou aux Communautez, il les leur fit restituer, plûtôt par des ménagements de douceur que par les rigueurs de la Justice.

L. 5. ad Attic. Ep. 18.

Voilà les exemples que M. T. Ciceron donnoit à son fils, ausquels il joignoit de fréquentes & solides instructions. Il alla tenir les Etats à Laodicée; où les jeunes Cicerons croissant en vertus, à mesure qu'ils croissoient en âge, & s'étudiant à se faire voir aux yeux de toute l'Asie dignes du nom qu'ils portoient, ils faisoient les délices & l'amour des grands & du peuple: mais sur tout les louanges & les applaudissemens qu'on donnoit aux vertus du pere, étoient de puissans éguillons sur l'esprit du fils: car la difference qu'il y avoit entre ces cousins, c'est que dans la glorieuse carriere

où ils entroient tous deux, l'un sembloit avoir besoin d'un frein, & l'autre d'un éperon, le fils de Ciceron l'aîné marquant beaucoup plus de vivacité & de pénétration que le fils de Quintus. Denis donnoit tous ses soins à leur éducation: mais soit qu'il leur fût un peu trop severe, soit que la jeunesse applaudie devienne impatiente du joug, ils se plaignirent qu'il étoit sujet à des emportemens insupportables contre eux; & Ciceron, qui panchoit plûtôt du côté de la severité que de la douceur pour les enfans, écrit à Atticus qu'il n'avoit jamais connu un homme plus sçavant & plus pieux que Denys; il leur fit cependant changer leurs études en des occupations plus agréables, comme les Matematiques & la lecture de l'histoire Grecque, interrom-

Ad Attic. L. 6. Ep. 1. in medio. L. 7. Ep. 4. in initio.

puë par des réflexions divertiſſantes & utiles, & ſur tout par les principes du grand art de la guerre, ce qui fut cauſe que Ciceron congedia ce ſçavant; & dans la lettre qu'il lui donna pour Atticus ſon ami, il le loüe avec tant d'excès, qu'il eut tout lieu de s'en repentir; car ils ſe broüillerent dans la ſuite, & la fortune ayant rendu Denys inſolent, il oublia les obligations qu'il avoit à Ciceron, quoique Ciceron ſe ſouvint toûjours qu'il lui étoit redevable en partie de la belle éducation de ſon fils, & qu'il lui recommandât ſouvent de n'en jamais perdre la mémoire.

Ad Attic. L. 8. Ep. 4. 5.
Ad Attic. L. 9. 14.
Ad Attic. L. 8. Ep. 10.

Pendant que Ciceron commandoit en Cilicie, il eut nouvelle des differents qui étoient entre Ceſar & Pompée: il prévit qu'il s'allumeroit bien-tôt une guerre civile, qui

feroit

feroit changer de face à l'Etat, & qui déconcerteroit les meſures des plus ſages : Ces deux freres connurent bien que tous les projets qu'ils avoient formez pour l'établiſſement de leurs enfans ſeroient diſſipez. Cette guerre funeſte arriva, & Ciceron, quoique Gouverneur d'une importante Province, quoique General d'une armée victorieuſe, ſe vit tremblant pour lui-même, chancelant ſur le parti qu'il devoit embraſſer, & ſur les meſures qu'il pourroit prendre pour ſa ſureté ; incertain s'il devoit aller à Rome, ou s'il ſeroit plus ſûr pour lui de ſe renfermer dans les villes de la Cilicie, ou de tenir la campagne ; & ne craignant pas moins dans les places le ſoulevement d'un peuple nouvellement ſoûmis, que la partialité ou le caprice des ſoldats

de son armée, il jugea à propos de temporiser, pour attendre quelque évenement favorable; & le temps de sa commission étant fini, après avoir mis ses troupes en garnison dans toutes les places de son gouvernement, pour n'être pas suspect à sa patrie, il laissa son gouvernement à Celius Questeur de la Province, & dans les lettres qu'il écrit à son ami Atticus, il se justifie de ce qu'il n'a pas laissé son gouvernement à son frere, & de ce qu'il l'a mis entre les mains de ce jeune homme, sans l'approbation du Sénat. Il passa à Rodes, fit quelque séjour à Athenes, sous prétexte d'y voir ses anciens amis d'étude, & y ayant séjourné autant qu'il put, il retourna à Rome, qu'il trouva partagée par les factions de Pompée & de Cesar: & le Sénat lui ayant

Ep. famil. L. 1. Ep. 15. & ad Attic. L. 6. Ep. 5. in fine.

Ad Attic. L. 6. Ep. 6. 19. in medio.

ayant décerné les honneurs du triomphe, pour les victoires qu'il avoit remportées en Cilicie, il les refusa, disant tout-haut, que bien loin de triompher dans la presente calamité, il suivroit bien plus volontiers le char de Cesar, s'il étoit d'accord avec son rival.

Il fit tout ce qu'il put pour les reconcilier, écrivant tantôt à Cesar, parlant tantôt à Pompée, sollicitant leurs amis communs, & même ceux de chaque parti; en sorte, qu'à sa sollicitation, Cesar écrivit à des amis communs pour les prier de travailler à cette reconciliation, & qu'aussi-tôt ces mêmes amis consulterent avec Ciceron sur ce projet; mais tous leurs efforts furent inutiles: point de milieu entre les ambitieux, & où il n'y a point de milieu, point d'accom-

Ad Attic. L. 9. Ep. 8.

Ad Attic. L. 9. Ep. 9. & 10.

commodement. L'un ne vouloit point de maître, l'autre vouloit commander, & tous deux rejettoient toute sorte de ménagemens. Cesar s'avance fierement vers Rome à la tête de son armée. Pompée ne croit pas l'y devoir attendre, il en sort avec les plus gens de bien : Ciceron ne le suivit pourtant pas, ne sçachant encore à quoi se résoudre. „De „quel côté dois-je me tourner, „dit-il dans ses Epîtres ? le par„ti de Pompée paroît le plus „juste, mais Cesar a plus de „force, & plus de conduite „que lui. Dans cette incer„titude il se retira à Arpinum, où il donna la robbe virile à son fils ; au grand contentement de ses amis, & où il reçût plusieurs lettres des amis de Cesar, des siens propres, d'Antoine, & de Cesar même, qui le prioit de le venir trou-

trouver, & l'assuroit qu'il partageroit sa fortune avec lui; mais Ciceron répondit assez fierement qu'il vouloit aller passer sa vieillesse à Athenes dans l'étude & dans le repos, & qu'il ne feroit jamais rien d'indigne de lui.

Ad Attic. L. 9. Ep. 4. 10. 22.

Ad Attic. L. 7. Ep. 16. 20. 23. L. 9. Ep. 5. 13.

Cependant, quoique Ciceron fût résolu de passer à Athenes le temps malheureux de cette guerre civile, pour ne prendre aucun parti, son fils qui ne respiroit que les occasions de signaler sa valeur, le fit résoudre à suivre le parti de Pompée qui paroissoit le plus juste : ce dessein ne fut pas plûtôt formé, qu'il fut sçû de tous les Romains. Les uns écrivoient à Ciceron pour l'y confirmer; les autres pour l'en détourner : Antoine même fut un de ceux qui lui écrivit avec plus de force & d'amitié, pour lui faire abandonner

Ad Attic. L. 7. Ep. 1.

Ad Attic. L. 10. Ep. 8. 9. 11. 14.

ce

ce dessein ; Pompée lui fait mille instances, & le prie de le venir trouver. Cesar n'osant entreprendre de l'attirer à son parti, le prie par des lettres très-honnêtes de demeurer neutre. Cœlius au nom de tous ses amis lui fait la même priere : enfin tous ses amis & ses ennemis presens le gardoient à vûë pour l'empêcher d'entreprendre ce voyage ; & malgré tout cela, dès que Cesar fut parti pour l'Espagne, Ciceron s'embarqua avec son fils pour executer un si dangereux dessein.

Ad Attic. L. 8. Ep. 12. 14.

Ad Attic. L. 7. Ep. 5. 12. 18. L. 8. Ep. 3.

Pompée & toute son armée rendirent à ces deux grands hommes tous les honneurs qui étoient dûs à leur mérite, à leur courage, & à la dignité de leurs emplois ; qualitez qui entraînent naturellement l'inclination des soldats. Pompée les

les regarda tous deux d'abord comme fort utiles à ſon parti ; le pere, parce qu'il avoit beaucoup de crédit ſur les plus puiſſans de la République, & ſur les Princes étrangers ; le fils, parce qu'il avoit ſignalé ſa conduite & ſa valeur dans l'Aſie ; enſorte que Pompée retenant auprès de ſa perſonne Ciceron le pere pour le Conſeil, donna à ſon fils le commandement de l'aîle gauche de ſon armée. Et voici ce que ce ſage pere lui dit en cette occaſion pour régle de ſa conduite. „ Rien ne rend la „ jeuneſſe des perſonnes de „ qualité ſi recommandable, „ que la gloire qu'ils acquie„ rent dans la profeſſion des „ Armes. Pluſieurs de vos an„ cêtres, mon fils, ſe ſont ſi„ gnalez dans les guerres qui „ ont élevé la grandeur Ro„ maine au plus haut point.

L. 2. Offic. c. 64.

En

„ En voici une, dans laquelle
„ le parti le plus heureux, quoi-
„ que le plus injuste, tend à
„ détruire & la grandeur & la
„ liberté de Rome ; lorsque le
„ parti contraire expose sa vie
„ & ses biens pour la soutenir.
„ Nous avions le choix des
„ deux partis ; mais il est d'un
„ grand cœur de se ranger du
„ côté le plus juste, quoique
„ le moins fort. Nous avons
„ donc choisi le parti de Pom-
„ pée, qui prend l'interêt de
„ la République, à laquelle
„ nous sommes redevables de
„ nos biens & de nos vies. Ain-
„ si, mon fils, Pompée vous
„ donnant le commandement
„ de son aîle gauche, vous a
„ donné la plus haute marque
„ d'estime qu'on puisse accor-
„ der à la plus rare valeur. Il
„ faut tout sacrifier à cette esti-
„ me ; veilles, soins, fatigues,
„ travaux, votre sang & vo-

tre

„ tre vie ; puiſque le ſalut de „ la République dépend de „ votre vie, comme vôtre vie „ dépend du ſalut de la Ré- „ publique, & que l'une ne „ ſçauroit ſe ſoutenir, ſi l'au- „ tre ſuccombe ſous la tyran- „ nie.

Ciceron le fils n'avoit alors que dix-ſept ans, & Pompée ne manquoit pas de chefs plus experimentez ; mais ce jeune homme s'étoit déja fait un ſi grand nom, que ce choix fut generalement approuvé de toute l'armée ; cependant, quoique Caton fût le premier de ce parti & intime ami de Pompée, il n'approuva pas que Ciceron ſe fût déclaré pour lui, dit Plutarque, & il lui remontra confidemment que quant à lui, l'interêt de la République l'avoit dès le commencement lié à Pompée, qu'il ne pouvoit plus quitter

avec

avec honneur: mais qu'il n'en étoit pas de même de Ciceron ; parce qu'étant demeuré neutre jusqu'alors, il auroit beaucoup mieux fait pour son propre interêt, & pour le bien de l'Etat, de ne prendre aucun de ces deux partis. Ciceron fut touché de ce discours: mais comme un premier faux pas nous jette d'ordinaire dans des démarches plus dangereuses, & que ne suivre un bon conseil qu'à moitié est souvent plus périlleux, que de le rejetter tout-à-fait, Ciceron le pere ne joüa pas un beau rôle sur cette scene. Il se repentoit, dit Plutarque, d'avoir suivi Pompée, & le faisoit connoître ouvertement ; il critiquoit les projets & les déliberations du Conseil de guerre, & donnoit toûjours selon son humeur, quelque trait de satyre, qui faisoit rire

rire les autres, pendant qu'il étoit dans le chagrin. Auſſi Pompée ne l'employa-t-il dans la ſuite à aucune choſe importante. Il n'en étoit pas de même de ſon fils: il ſignala ſon courage dans la fameuſe journée de Dyrrachium, où Ceſar fut défait, & mis en fuite: mais quoi qu'il montrât toûjours la même valeur, & une prudence toûjours égale, il n'eut pas toûjours un pareil ſuccès, comme nous verrons dans la ſuite. *Xiphilin.*

La famille des Cicerons fut une de celles où cette guerre civile mit le plus de diviſion. Quelle difference entre deux enfans d'une naiſſance également illuſtre, d'un eſprit preſque pareil, d'une même éducation & d'une profeſſion ſemblable! Marc Ciceron étoit d'un naturel doux & temperé, & ſa prudence

lui faisoit toûjours choisir le meilleur parti : Son cousin étoit vif & emporté, & prenoit plus volontiers le mauvais que le bon : s'il y avoit quelque diference dans l'éducation, c'est que Quintus Ciceron son pere l'avoit trop abandonné à son temperamment, & avoit eu pour sa jeunesse une indulgence qui est souvent cause de la perte des enfans, & de la douleur des peres ; au lieu que M. T. Ciceron avec beaucoup de tendresse, avoit une sage sévérité pour ses enfans, qui ne leur permettoit jamais de sortir de leur devoir, ni de se relâcher de leurs exercices ; car il tenoit pour maxime constante, qu'il faut impitoyablement, mais avec prudence, dompter la volonté des jeunes gens, les exercer dans le travail, & les accoûtumer de bonne heure aux

aux fatigues de l'esprit & du corps ; afin qu'ils ne soient point surpris dans les grandes occasions, où ils sont obligez de paroître par la suite. Le jeune Q. Ciceron embrassa le parti de Cesar, moins dans le dessein de se signaler à la guerre, que pour se soustraire à l'autorité de ses parens. Il écrivit à Cesar, il se joignit à Hirtius, & ils en furent tous deux reçus avec joye. Q. Ciceron de son côté, voyant que le parti que son frere avoit épousé s'affoiblissoit de jour en jour, rompit avec son frere pour se rendre agréable à Cesar ; de sorte qu'on disoit que c'étoit Q. Ciceron qui avoit envoyé son fils à Cesar, & qu'il ne l'y avoit envoyé que pour être l'accusateur du grand Ciceron, & pour lui ménager par cette lâcheté les bonnes graces de ce tyran à son ar-

L. 1. de Offic. in medio.

L. 10. ad Attic. Ep. 4.

arrivée. Funeste effet de l'ambition dans un cœur ingrat ! M. T. Ciceron, qui avoit tant de fois recommandé avec succès son frere à Cesar, ne trouve dans son frere qu'un délateur envenimé auprès de Cesar. Ce bon chef de famille qui avoit tout sacrifié pour l'éducation & pour l'avancement de son neveu, voit la malignité de son neveu tout sacrifier pour oprimer cet oncle bien-faisant : mais ce qui est plus difficile à croire, & qui fit horreur à P. Terentius leur ami commun, & peut-être leur parent, c'est qu'ayant vû ce perfide neveu à Ephese, & lui ayant demandé des nouvelles de son cher oncle, le jeune Quintus lui répondit, que bien loin de lui être cher, il lui étoit odieux, lui montra un libelle qu'il avoit composé contre lui & contre son fils pour

L. 11. ad Attic. Ep. 8. 13. 15. 16. 25.

Ad Attic. L. 11. Ep. 10.

pour le préſenter à Ceſar, & Quintus le pere avec plus de moderation ne lui témoigna pas moins de haine pour ces deux grands hommes.

Comme rien n'afflige tant un bon cœur, que d'être accuſé injuſtement par l'ingratitude de ſes plus proches, Ciceron fut plus abbattu des calomnies de ſon frere & de ſon neveu, que de tous les autres accidents que cette funeſte guerre traînoit après elle. Il ne ſçauroit revenir de ſon étourdiſſement, & il eſt ſi alarmé de ces calomnies], & ſi rebuté de l'indifference de Pompée, qu'étant à Dyrrachium après ſa défaite dans la journée de Pharſalle, où Ciceron le pere ne s'étoit point trouvé, à cauſe d'une maladie véritable ou feinte, Caton lui ayant offert, comme à un homme conſulaire, le com-

Plutar. in vit. Ciceron.

L'an de Rome 716

mandement de deux armées assez considérables sur mer & sur terre, qu'il avoit ramassées des débris de cette défaite, Ciceron le refusa, en disant, qu'il ne vouloit plus de tout se mêler de cette guerre; ce qui irrita si fort le jeune Pompée & ses amis qui étoient presens, qu'ils tirerent l'épée sur lui, & que sans le respect qu'ils portoient à Caton, & la consideration qu'ils avoient pour Ciceron le fils, le pere auroit couru hasard de sa vie: mais s'il étoit embarrassé de son sort, le destin de son fils l'inquiétoit encore davantage; & si d'un côté la tendresse & le beau naturel de ce cher fils le consoloit, il étoit d'un autre côté penetré de douleur, de voir que tant de rares qualitez qu'il avoit cultivées avec soin, & vû croitre avec plaisir, & sur

ſur leſquelles il avoit fondé de ſi hauts projets pour ſon établiſſement, ſeroient peut-être cauſes de ſa perte. Dans ces perplexitez, il eut nouvelle que Ceſar victorieux revenoit d'Egypte ; mais il ne ſçavoit s'il devoit l'attendre à Brunduſe, où il étoit alors, ou s'il envoyeroit ſon fils avec Saluſte au-devant de ce conquerant, pour ſe juſtifier de tout ce qu'on leur imputoit : il ſe réſout de l'attendre: mais il change bien-tôt après de ſentiment. Cette juſtification n'étoit pas facile. Il avoit d'abord refuſé d'entrer dans le parti de Ceſar, il avoit enſuite embraſſé celui de Pompée ; ſon fils avoit eu les principaux emplois dans ſon armée. Les deux ingrats Cicerons avoient envenimé l'eſprit du vainqueur: mais les amis qu'il avoit encore auprès de Ceſar

Epiſt. Famil. L. 14. Ep. 11. ad Terentiam.

Epiſt. 15.

le sollicitoient par leurs lettres d'obeïr au temps, à la fortune, au vainqueur, & de suivre de bonne grace le plus heureux parti, auquel il seroit toûjours contraint de se soûmettre, l'assurant d'ailleurs que ce genereux ennemi le recevroit mieux qu'il n'esperoit.

Enfin, il se résolut d'aller avec son fils implorer la clemence de Cesar. Telle est la vicissitude des choses d'ici-bas, elle se jouë également de la prudence & de la fermeté des plus grands hommes; & telle est aussi la vanité des plus sages, qui pour s'indemniser de ces revers outrageants, attribuent en eux-mêmes à une prudente politique, des changemens qu'ils attribueroient dans les autres à la legereté: au lieu de convenir de bonne foy, que la prudence humai-

ne

ne est bien-tôt vaincuë, quand il plaît à la fortune de la combattre. Nos deux Cicerons allerent à Tarente au-devant de Cesar, qui descendit de cheval aussi-tôt qu'il les vit venir à lui, les embrassa tendrement, les entretint de ses affaires avec une pleine confiance, & fit une reconciliation sincere avec Ciceron, de qui il connoissoit mieux la force que Ciceron ne la connoissoit, & qui dans son malheur lui paroissoit plus redoutable, qu'il ne redoutoit lui-même Cesar. Il fit même peu de temps après, dit Plutarque, l'éloge de Ciceron dans un livre qu'il composa contre Caton, & l'on rapporte qu'étant arrivez à Rome, Ciceron ayant entrepris avec la permission de Cesar, de plaider pour un Officier nommé Ligarius, accusé d'avoir porté in-

Plutar. in vit. Ciceron.

dûment les armes contre lui, Cesar dit à ses amis qui étoient autour de lui: J'ai bien voulu laisser plaider Ciceron, parce que je prens toûjours beaucoup de plaisir à l'entendre, & qu'il y a long-temps que je ne l'ai oüi: mais pour Ligarius, il est déja condamné dans mon esprit, comme un perfide & comme un de mes plus mortels ennemis. Cependant, on remarqua, malgré cette prévention dans un esprit fort, qu'aussi tôt que Ciceron fut entré en matiere, Cesar s'émut, les changemens de son visage faisant paroître les mouvemens de son cœur, & sur tout que quand ce grand Orateur vint à toucher la bataille de Pharsalle, Cesar tressaillit à diverses reprises, que les papiers qu'il tenoit tomberent de ses mains, & qu'il fut contraint, malgré sa haine, & contre

contre son propre interêt, d'absoudre Ligarius, ayant entendu ce plaidoyer. Qu'on dise après cela que l'éloquence n'a de force que sur les sots, & que ceux qui persuadent le mieux, sont très-difficiles à persuader.

Alors Cesar se fit élire Dictateur pour la troisiéme fois, & partit ensuite pour détruire les restes de Pharsalle, qui lui donnoient encore quelque crainte. Pendant qu'il va en Afrique, qu'il défait Scipion, prend la ville d'Utique & toute la Numidie, les deux Cicerons vivent comme des personnes privées en Italie: le pere se retire à la campagne pour cultiver ses jardins; le fils s'exerce dans Rome à entretenir ses amis, & à en faire de nouveaux, qui tous vont souvent rendre visite à l'illustre solitaire, lequel s'a-

L. 12. ad Attic. L. 1. de Natura Deorum. L. 2. & 3. de Offic.

pliquant entierement à la Philosophie, & aux belles lettres, en communiquoit de grands avantages à son fils, & à tous ceux qui vouloient l'entendre: ces deux grands hommes ne se mêlant des affaires publiques, que pour empêcher, autant qu'ils pouvoient, les séditieux, & pour donner toûjours des conseils de paix à tous ceux qui venoient les consulter; tantôt ils étoient à Tusculum ou Tivoly, petite ville du Latium à douze lieuës de Rome, située sur une colline fort élevée, & auprès de laquelle étoit cette maison de Ciceron; c'est à present Fresquaty: & tantôt à Arpinum, où Marc Ciceron avoit reçû la robbe virile avant la guerre, & où il fut fait alors Edile conjointement avec son oncle Quintus; car Cesar, en se reconciliant avec les Cicerons, avoit reconcilié les

L. 13. Epist. 11. ad D. Brutum.

Cice-

Cicerons ensemble : l'amitié naturelle qui est entre les parens étant très-facile à raminer, & un bon frere devant toûjours être prêt à pardonner à son frere qui se repent.

Jusqu'ici nous avons vû le grand Ciceron, ou le foudre de l'éloquence en main, ou revêtu de la robe consulaire, ou bien armé d'une cuirasse, ou élevé dans une chaire, régentant les Philosophes. Voyons-le un peu à present en dès-habillé; aussi-bien il seroit à souhaiter que les Historiens comme les Peintres, nous laissassent les portraits de leurs Heros; tantôt avec de legeres draperies, pour nous en faire remarquer les situations, tantôt en robbe de chambre, pour les exposer sans fard & sans ornemens à nos yeux, & tantôt à demi nuds; afin qu'on en découvrît les défauts; car

 tel

tel paroît un Heros dans le public, un esprit fort dans son cabinet, tel persuade ce que bon lui semble à ses auditeurs, qui est plus foible qu'une femme dans sa famille, qui ne sçait pas se faire obéir de ses domestiques, & qui se rend l'esclave de ses passions. Tel étoit Ciceron, si nous l'examinons dans sa maison, & a toûjours passé cependant pour un grand homme ; parce que de toutes les choses d'ici-bas, les plus parfaites sont celles qui ont le moins de défauts, qu'il n'est rien sous le ciel d'accompli ; & que ce qu'on appelle un Heros, est celui qui a plus de bonnes qualitez que de méchantes, ou du moins celui dont les bonnes qualitez sont utiles au public, & dont les méchantes ne nuisent qu'à lui ; ses flateurs, ou lui-même ayant autant de soin de

de cacher les dernieres que d'affectation pour étaler les autres. On reproche à Ciceron, que comme il étoit fort avide de loüanges, il s'encensoit lui même à tout propos : mais si l'on examine bien les endroits de ses écrits, qui ont servi de fondement à ce reproche, on trouvera que c'est, ou en parlant à son fils, auquel il étoit obligé de se proposer pour exemple par ses plus beaux endroits, ou en parlant à des ingrats, qu'il étoit contraint de faire ressouvenir de tout ce qu'il avoit fait pour eux de plus mémorable : il n'en est pas de même de ces pointes piquantes qu'il affectoit en toute occasion, & contre ses meilleurs amis. Il est vrai que l'envie de dire un bon mot n'est que trop dominante chez les beaux esprits ; & tel aimeroit mieux perdre son meilleur ami,

ami, qu'une penſée brillante ou quelque jeu de mots, dont il s'applaudit ; Ciceron étoit de ce caractere, qui n'eſt excuſable qu'en ſe défendant, & qui marque en attaquant, plus de malignité que d'eſprit, & moins d'eſtime pour les autres que de bonne opinion de ſoi-même. Voilà les défauts de ſon eſprit ; voyons ceux de ſa conduite.

Il n'étoit pas naturellement brave, au contraire foible & timide ; les difficultez le rebutoient, le moindre danger l'alarmoit, & la Philoſophie, dont il a fait l'étude de toute ſa vie, l'abandonnoit au beſoin. Nous avons dit que Terentia ſa femme étoit fort hautaine, & il avoit eu tant de molles complaiſances pour elle, qu'elle le mépriſoit, au point de le faire manquer de tout, l'ayant laiſſé partir ſans argent, lors qu'il

qu'il fuyoit la perſecution de Clode, ne lui ayant envoyé aucun ſecours ni conſolation dans ſon exil. Elle ne vint pas même au-devant de lui à ſon retour, & lorſque ſa fille entreprit d'aller le trouver à Brunduſe, elle la laiſſa partir ſans argent, ſans équipage, ſans ſuite : Et qui pis eſt, c'eſt que quand il revint de cet exil, il trouva ſa maiſon dépourvûë de tout, & chargée de dettes. Au moins, dit Plutarque, ſont-ce les raiſons qu'il allégua pour prétexter un divorce dans la ſuite ; car Terentia ſoûtenoit que toutes ces accuſations étoient fauſſes, & lui-même reconnoît avec éloge, & de la maniere du monde la plus tendre, la vertu, la conſtance & la fidélité de Terentia, dans le quatorziéme livre de ſes Epîtres familieres. Auſſi diſoit-elle, que le Ep. 1. 2. 3. 4.

le véritable motif du divorce qu'il demandoit, étoit l'amour déréglé qu'il avoit pour une belle & riche personne qui se nommoit Publia; Tyron, l'un de ses affranchis, disoit que son maître ne recherchoit ce second mariage, que parce qu'il s'étoit ruïné dans ses emplois, & que cette june personne lui apporteroit de grands biens : mais disons le vray, quand l'avarice se joint à l'amour dans un vieillard, il fait d'autant plus de desordres, que l'intérêt lui servant de prétexte & d'aliment, il déguise un amour trop honteux pour ceux de son âge, sous le motif de l'intérêt, qui est moins condamnable & plus ordinaire dans la vieillesse. Peu de tems après qu'il eût répudié sa femme, avec laquelle il avoit vieilli, pour épouser une jeune personne si disproportionnée à son

ſon âge, ſa fille mourut en travail d'enfant, & ce tendre pere ſuporta ſi impatiemment cette perte, malgré toute ſa Philoſophie, qu'il répudia ſa ſeconde femme; parce que, diſoit-il, elle avoit paru joyeuſe de la mort de ſa fille. N'étoit-ce point plûtôt par inconſtance? & tant de foibleſſes, des variations ſi honteuſes, peuvent-elles tomber dans un ſi grand homme? Mais reprenons le fil de notre Hiſtoire au point où nous en ſommes demeurez, pour faire cette digreſſion ſi nécéſſaire.

Ceſar étoit retourné à Rome, triomphant & croyant avoir éteint les reſtes de la guerre civile, lors qu'il apprit que Ca. Pompée fils du grand Pompée, après avoir fui d'Afrique, s'étoit jetté dans l'Eſpagne, y avoit pris pluſieurs villes & ravageoit tout le païs de

de ceux qui ne vouloient pas ſe rendre à lui ; les Ambaſſadeurs de ces Provinces ſuivirent de près cette nouvelle à Rome, & vinrent demander ſecours à Ceſar, qui étoit déſigné Dictateur & Conſul pour la quatriéme fois. On recommence de grands aprêts de guerre, on leve des troupes en Italie, Ceſar ſe prépare à partir, le jeune Ciceron qui avoit alors environ dix-neuf ans, s'ennuyant d'une vie oiſive, & cherchant à ſe ſignaler dans les dangers, comme il l'avoit déja fait, voulut aller à cette guerre : mais ce voyage demandoit de mûres réfléxions ; & voici ce que ſon pere répond à leur ami Atticus, qui lui en avoit écrit. A l'égard du deſſein de mon « fils, dont vous „ m'avez fait les premieres ouvertures, j'en ai amplement „ conferé avec lui. Cette pro- „ po-

Hiritius de bello Hiſpanico.

L. 12. *ad Attic. Epiſt.* 8. 9.

„ position se réduit à deux
„ chefs ; au voyage d'Espa-
„ gne, & à ce que je lui don-
„ neray pour le faire. Quant
„ à ma liberalité, je lui ai dit
„ que je ne le traiterois pas au-
„ trement que Publius, & que
„ je lui donnerois autant que
„ Flavien donne à Lentulus son
„ fils. Touchant le voyage, je
„ lui ai fait deux objections, &
„ je vous les fais aussi : la pre-
„ miere, que je crains qu'on
„ ne nous blâme, si après être
„ sortis de l'armée de Pompée,
„ nous entrons dans celle de
„ son ennemi ; la seconde, qu'il
„ pourra se chagriner, si mon
„ frere qui a toûjours suivi Ce-
„ sar, en est plus favorisé que
„ lui ; en tout cas, j'aime
„ mieux qu'il use de ma libe-
„ ralité que de sa liberté. Je
„ ne l'ay pourtant pas refusé ;
„ car il me semble que ce voy-
„ age ne vous déplaît pas.
„ Pen-

„ Pensez-y je vous prie sérieu-
„ sement, j'y feray mes réflé-
„ xions : il est plus honnête &
„ plus facile de demeurer ; il y
„ a plus à douter de l'autre cô-
„ té ; nous verrons lequel sera
„ le meilleur.

Ad Attic. L. 11. Ep. 9 Tout bien consideré, il fut enfin résolu que M. Ciceron, ne feroit point ce voyage, & comme il croyoit ne pouvoir alors demeurer en Italie sans honte, il s'en alla voir les villes de Grece. Les deux autres Cicerons suivirent Cesar : mais il ne fait aucune mention de cette famille dans ses Commentaires ; peut-être dans la pensée, que s'il disoit quelque chose de favorable pour ceux-cy, il ne se fît des ennemis de ceux-là, dont il vouloit toûjours entretenir l'amitié, & que s'il rendoit justice à la valeur des premiers, il ne contribuât à remettre toute cette famil-

mille dans sa premiere autorité, qui feroit breche à la sienne. M. Ciceron arrivé à Athénes, y fut reçû très-honorablement de Xenon, homme puissant de la République, & ancien ami de son pere. Il apprit la langue Grecque dans sa plus grande délicatesse, & loin de laisser mollir son courage par les délices, dont cette ville abondoit, il cultiva son esprit par les belles lettres, & son corps par les exércices militaires. Il étudia la Philosophie avec beaucoup d'aplication, sous Cratippe de Mytilene chef des Peripateticiens. Que ces grands hommes étoient différens de nos guerriers, qui croyent la plûpart ou que les armes sont incompatibles avec les sciences, ou que la Philosophie dèshonore leur profession, aimant mieux passer ce qui leur reste de

de loisir dans les plaisirs ou dans la débauche, que dans une étude utile, ou dans quelque lecture profitable, comme si le jugement, qui ne se forme que par l'étude & par la lecture, n'étoit pas absolument nécessaire à la bravoure, ou comme si l'esprit corrompu par la mollesse ne corrompoit pas le cœur !

Ce fut en ce temps-là que le grand Ciceron composa à ses maisons de campagne les trois livres des Offices, c'est-à-dire, des devoirs de la vie civile pour l'instruction de son fils, & qu'il voulut ajoûter aux principes de Cratippus, dont il parle comme du plus fameux Philosophe qui fût alors, des maximes de morale qui se font encore admirer à present, à l'égard de la divinité & pour les mœurs.

Offi. L. 2. circa medium.

„ Vous étes né dans un tems de

„ de guerre, dit-il à ce cher
„ fils, mais d'une guerre dé-
„ plorable, dont l'un des deux
„ partis a été trop criminel,
„ & l'autre trop malheureux.
„ Cependant Pompée vous y
„ ayant donné le commande-
„ ment de l'aîle gauche de ſon
„ armée, vous y reçûtes beau-
„ coup de loüanges & de la
„ bouche de ce grand homme,
„ & de la voix de toute l'ar-
„ mée, ſoit pour être bien à
„ cheval, ſoit pour lancer un
„ trait avec adreſſe, ſoit pour
„ ſupporter courageuſement
„ toutes les fatigues de la guer-
„ re : mais la gloire que vous
„ y acquîtes a eu le même
„ tombeau que la République;
„ puis donc que vous ne ſçau-
„ riez à preſent vous ſignaler
„ dans une guerre juſte & pour
„ la liberté de la République,
„ ſignalez-vous en attendant Offic. L. 3. init.
„ par vos études; & faites
F en-

„ enſorte, lui dit Ciceron en un
„ autre endroit, “ que n'ayant
„ manqué de rien du côté de
„ votre pere, on ne diſe point
„ à votre honte que vous avez
„ manqué à vous-même, &
„ qu'il n'a tenu qu'à vous,
„ que vous ne ſoyez devenu ri-
„ che dans les ſciences ; puiſ-
„ que vous étiez au milieu des
„ treſors qui vous étoient li-
„ beralement offerts. Cice-
ron le fils mit tout à profit, les inſtructions de ſon pere, la Philoſophie de Cratippe, & la lecture des hiſtoires, & voyant que les plus grands Heros ne s'étoient rendus recommandables à la poſterité qu'en cultivant les ſciences & les armes, il employoit ce loiſir à l'étude, & ſe tenoit en haleine du côté des armes, en attendant qu'il pût s'y ſignaler. Il s'inſtruiſoit dans ſon cabinet de ce que les anciens Heros

avoient fait de plus glorieux à l'armée ; il étudia les vertus qui les avoient rendus aimables aux soldats, redoutables à leurs ennemis, & chers à leur patrie, & concevoit une juste horreur pour les vices, qui avoient fait périr malheureusement tant de Conquerans au milieu de la plus belle carriere. Enfin, il fit en peu de temps un grand progrès dans les sciences, & principalement dans celles qui réglent l'esprit & les mœurs.

Il n'en étoit pas de même de son cousin, l'esprit toûjours intraitable, peu susceptible de conseils & de correction, libertin, débauché, n'ayant pour sa mere que mépris & dureté ; son pere fut contraint de le chasser de chez lui : il étoit mal aussi avec son oncle, & prenant pour affronts de ce que les deux M. Cice-

Ad Attic. L. 13. Ep. 37.

rons n'avoient pas voulu aller avec son pere & lui en Espagne, il disoit toûjours quelque chose contr'eux à César : mais ils avoient des amis auprès de ce Dictateur, qui détruisoient ces calomnies, & qui les entretenoient dans l'estime & dans l'amitié que Cesar avoit pour eux. Ce qui la confirma davantage, c'est que Balbus & Opius ses amis lui écrivirent de Rome, que le grand Ciceron leur avoit fait lire avec admiration le livre que Cesar avoit fait contre Caton, & qu'il leur en faisoit beaucoup d'éloges; Ciceron même lui en écrivit une lettre de compliment. L'endroit touchant pour les gens d'esprit, c'est de loüer leurs Ouvrages, on ne sçauroit manquer d'attirer leur amitié par cette voye, de même que le chemin contraire attire infailliblement

Ad Attic. L. 13. Epist. 48.

blement leur haine.

Cesar ayant soûmis les Espagnols & pourvû à leur sûreté, revint à Rome, & passa par une des maisons de campagne de Ciceron, où il se trouva & le reçut avec sa nombreuse suite magnifiquement & d'un cœur ouvert. Il obtint de ce vainqueur la grace des principaux de la République, & auroit obtenu aisément celle de Brutus & de Cassius, si trop indociles à sa tyrannie, ils ne l'avoient poignardé en plein Sénat. Plutarque assure que Ciceron n'étoit pas de cette conspiration, non qu'il ne fût des amis particuliers de Brutus, & que le gouvernement de Cesar ne lui déplût autant qu'à pas un autre bon Citoyen : mais parce que les conjurez connoissoient sa timidité naturelle, qui augmente d'ordinaire avec l'âge, ou

Ad Attic. L. 13. Epist. 50.

ou peut-être, parce qu'ils craignoient ses scrupules sur un pareil assassinat : aussi témoigne-t-il beaucoup de chagrin à Trebonius, un de ceux qui avoient conspiré contre Cesar, de ce qu'on ne l'a pas mis de cette partie. L'union que les amis de Cesar firent ensemble, donna lieu de craindre de nouvelles guerres civiles: Antoine qui étoit alors Consul, proposa au Sénat quelques moyens de réünion; Ciceron étoit d'avis qu'on donnât une amnistie générale pour tous les conjurez, & qu'on envoyât Brutus & Cassius dans quelques bons gouvernemens: mais Antoine qui ne vouloit point de paix, & qui étoit ennemi de Ciceron, parce qu'il avoit fait mourir Lentulus son beaupere dans la conjuration de Catilina, ne se contenta pas de faire porter en plein jour

L. 10. Epist. famil. Ep. 28. ad Tr. 12. Epist. 3. 4. ad Cassium.

jour par les ruës le corps de Cesar pour émouvoir le peuple : mais il leur montra encore sa robbe toute ensanglantée, & toute percée de coups, ce qui inspira tant de compassion, & tant de fureur à la populace, qu'ils s'armerent tous pour brûler les maisons des conjurez, & pour les mettre en pieces : mais ils étoient sortis de Rome prévoyant bien ce danger. Alors Antoine aspira ouvertement à l'autorité souveraine; Ciceron qui lui étoit odieux par le pouvoir qu'il avoit dans Rome, ayant appaisé cette derniere sédition, & parce qu'il étoit ami de Brutus, eut dessein de s'en aller en Syrie avec Dolabella qui en étoit Gouverneur: mais Hirtius & Pança ses bons amis, qui étoient destinez Consuls pour l'année prochaine, le détournerent de

ce dessein. Un mois après ce même Trebonius, dont nous venons de parler, partant pour être Gouverneur en Asie, écrivit à M. T. Ciceron qu'il avoit vû son fils à Athenes, & voicy le témoignage qu'il rend de lui. " Je souhaitois „ ardemment de voir votre fils; „ & je l'ay vû très-attaché à „ l'étude, estimé de tout le „ monde pour un homme très „ sage & très-sçavant. Vous „ pouvez vous figurer, sans „ que je vous le dise, combien „ cela m'a causé de joye, per- „ suadé que vous étes de notre „ très-sincere & très-ancienne „ amitié, & de la part que je „ prens à tout ce qui vous re- „ garde. Ne croyez pas, mon „ cher Ciceron, que je dise „ ceci pour vous flater. No- „ tre cher fils, car il n'y a rien „ de séparé entre nous, est ai- „ mé plus qu'homme du mon-
de

L. 12. Epist. famil. Epist. 16.

„ de de tous les honnêtes gens ;
„ & estimé plus que les Phi-
„ losophes parmi les sçavans ;
„ parce qu'il excelle dans les
„ sciences que vous aimez ,
„ c'est-à-dire , dans les meil-
„ leures & les plus utiles. Je
„ vous félicite donc , & je me
„ réjoüis avec vous , de ce que
„ celui que nous étions obli-
„ gez d'aimer tel qu'il eût été ,
„ est tel que nous ne sçaurions
„ assez le chérir. Il m'a témoi-
„ gné vouloir venir en *Asie* ;
„ & je l'en ai conjuré de tout
„ mon cœur , comme je vous
„ conjure de ne nous pas refu-
„ ser cette grace. J'auray soin
„ qu'il n'y perde pas son tems ,
„ & Cratippe , qu'il emmenera
„ avec lui , continuëra à le per-
„ fectioner dans les belles let-
„ tres.

Une approbation si autenti-
que d'un homme aussi illustre
que Trebonius donna beau-

coup de joye à Ciceron : mais plus cet ami zèlé vantoit les progrès que ſon fils avoit faits à Athenes en trois mois, & moins le pere put conſentir qu'il en ſortît : car dans les ſciences comme dans les métiers, dans les choſes qui regardent l'eſprit, comme dans les choſes inanimées, il eſt certains païs plus propres à les faire fleurir que les autres, & ce n'eſt pas ſeulement un ſçavant maître qui forme un jeune homme, mais c'eſt encore un païs qui ſemble être deſtiné à certaines ſciences ; les gens ſçavants qui y abondent de toutes parts, les frequens exercices qu'on y fait, la multitude de livres qu'on y trouve, la temperature ou la chaleur du climat même, tout cela contribuë à nous perfectionner. Ciceron donc n'envoya pas ſon fils en Aſie, il eût

eût été trop éloigné de lui; il vouloit s'en approcher, & quoi qu'il eût résolu de passer le reste de sa vie dans l'étude & dans le repos, il chercha à se faire nommer Lieutenant de Province en Grece; car il jugeoit sa presence très-nécessaire en ce païs-là, pour l'instruction de ce cher fils, en faveur duquel les gens de bien & les sçavans lui donnoient tous les jours d'avantageux témoignages. Il avoit déja eu ce dessein pendant la guerre de Pompée: mais il voulut attendre que le sort de la République se fût déclaré. Il ne doutoit point que Dolabella ne lui accordât cette Lieutenance; elle étoit au-dessous de lui, & il en avoit écrit à M. Antoine, de peur qu'il ne s'irritât s'il le faisoit sans sa participation.

Ad Attic. L. 14. Ep. 12. L. 15. Ep. 8.

Pendant qu'on prenoit des

mesures pour faire reüssir ce dessein, Ciceron fils de Quintus lui écrivit une lettre très-insolente, par laquelle il lui manda entr'autres choses, qu'il tenoit tout de Cesar, rien de son pere, & qu'il esperoit qu'Antoine feroit le reste. Cette lettre affligea beaucoup le pere & l'oncle, parce qu'ils sçavoient que M. Antoine, auquel cet enfant rebelle s'attachoit, étoit un scelerat, qui vouloit détruire la République. Dans cette fâcheuse conjoncture, tous les gens de bien prioient le grand Ciceron de ne point partir pour la Grece. Il hésite, il délibere, il se partage entre la République & son fils, & pria Atticus, en attendant, de lui faire fournir tout ce qui lui seroit nécessaire, & de ne rien épargner de tout ce qui conviendroit à son avancement, & à le

L. 14. *Ad Attic. Epist.* 18.

Ad Attic. L. 14. *Epist.* 7. 11. 18.

le faire paroître avec éclat; mais ce ſoin étoit inutile, & tout ce qu'il y avoit de perſonnes conſidérables dans Athenes, comme Leonides, Xenon, Herode, Epicrate, prevenoient les ſouhaits du jeune Ciceron, plus encore à cauſe de ſon mérite particulier, que par les recommandations de ſon pere & d'Atticus. Il demeura à ſa campagne juſqu'au mois de Juillet, temps où il partit pour la Grece, & ne ceſſant point, par ſes lettres & par ſes traitez, de joindre ſes inſtructions aux préceptes que Cratippe lui donnoit.

Plutar. in vit. Ciceron.

Ce Cratippe, comme nous avons dit, étoit de Mytilene, Philoſophe Peripateticien, & au-deſſus de tous les autres, ſuivant le ſentiment de Ciceron. Avant que ſon fils partît pour Athenes, il avoit ob-

tenu de Cesar, en faveur de Cratippe, la qualité de Citoyen Romain; avant que de partir pour l'Asie, il l'avoit recommandé à l'Areopage, comme un homme très-utile pour la jeunesse d'Athenes, & la régularité de sa conduite répondoit fort bien à l'élevation de son sçavoir: mais un fameux Réthoricien nommé Gorgias, fort débauché pour les femmes & pour le vin, s'étoit, sous prétexte de son éloquence, introduit auprès du jeune Ciceron. Les meilleures constitutions, les esprits les plus vifs, & les temperammens les plus heureux sont les plus enclins aux plaisirs; une étincelle cause souvent des embrasemens dans les jeunes gens, & rien ne les en peut garantir qu'une continuelle vigilance sur soy-méme, & une grande application à l'étude: mais

mais que faire, si ceux qui doivent veiller avec nous, nous endorment, & si ceux qui doivent nous faire aimer l'étude, nous font aimer les plaisirs ? Rien n'est donc plus funeste à un jeune homme qu'un maître vicieux, & Gorgias pensa perdre Ciceron. Son pere écrivit une lettre en Grec à ce Retheur débauché, où il le reprenoit fortement de son yvrognerie & de sa lubricité ; il défendit à son fils de le frequenter davantage ; & nous pouvons juger par la lettre que ce jeune homme écrit à Tyron l'un des affranchis, & le Secretaire de son pere, qu'il étoit en cette occasion tombé dans quelque desordre, dont ce fidelle affranchi lui avoit fait quelque reprimande. Voici la lettre du jeune Ciceron à Tyron.

L. 16. Epist. Famil. Ep. 21. „ J'attendois de jour en jour „ le Courier, & il est enfin ar- „ rivé le quatriême jour de son „ départ de chez vous. J'ay „ reçû avec bien de la joye la „ lettre de mon très-cher pere, „ & les votres m'ont fait aussi „ tant de plaisir, que je ne me „ repens plus d'avoir été quel- „ que-temps sans vous écrire; „ puisque mon silence m'a pro- „ curé des marques de votre „ amitié. Vous m'avez ren- „ du justice de croire mes ex- „ cuses sinceres; & je suis per- „ suadé que les choses avanta- „ geuses qu'on publie de moy „ vous font plaisir; & je ferai „ mon possible, afin que cette „ réputation s'augmente & se „ multiplie de jour en jour; „ c'est pourquoi je vous prie „ de me tenir la parole que vous „ me donnée, d'être la trom- „ pette de ma renommée; car „ les fautes que j'ay commises me

„ me causent tant de repentir,
„ que je ne puis m'en souvenir
„ sans horreur. Je sens les pei-
„ nes & les chagrins qu'elles
„ vous ont donné ; parce que
„ l'amitié que nous avons l'un
„ pour l'autre, rend tout com-
„ mun entre nous. Aussi fe-
„ rai-je tout mon possible pour
„ vous donner à l'avenir autant
„ & plus de joye par ma bon-
„ ne conduite, que mes fautes
„ passées vous ont donné de
„ chagrin. Sçachez donc que
„ le sage Cratippe ne m'aime
„ pas simplement comme son
„ disciple, mais comme son
„ propre fils. Il ne se conten-
„ te pas de me donner ses sça-
„ vantes leçons très-exacte-
„ ment : mais il me fait enco-
„ re profiter souvent de ses
„ agréables conversations ; en-
„ sorte que je passe tous les
„ jours, & même une partie
„ des nuits avec lui. Je le re-
tiens

„ tiens fort ſouvent à ſouper
„ avec moi. D'autres fois, ſans
„ que nous le ſçachions, il ſe
„ gliſſe entre nous lorſque nous
„ ſommes à table, & fait ſon
„ plaiſir d'être avec moi, com-
„ me je fais ma joye d'être
„ avec lui. Tâchez de le ve-
„ nir voir bien tôt; c'eſt un hom-
„ me tout charmant, & il n'au-
„ roit point de pareil à Athenes,
„ ſi je n'y retenois Brutius, dont
„ la vie plus auſtere ne rend
„ pas la converſation moins
„ agréable. Je l'ai fait loger au-
„ près de moi, & je ſoulage au-
„ tant que je puis ſes beſoins par
„ mes petits moyens. Je vas
„ m'éxercer ſouvent dans l'élo-
„ quence Grecque, chez le ſça-
„ vant Caſſius, & dans la La-
„ tine, chez le bon Brutius.
„ J'ai pour amis à ma table des
„ hommes ſages & ſçavants,
„ qui ont ſuivi de Mytilene
„ Cratippe. Je fréquente pour
me

„ me délaſſer Ephecrate, Prin-
„ ce des Atheniens, Leonide
„ petit-fils de ce fameux Roy
„ d'Athenes, & autres de mê-
„ me rang. Quant à Gorgias,
„ dont vous m'écrivez, il m'é-
„ toit très-utile dans le genre
„ déclamatoire: mais j'ai pré-
„ féré l'ordre de mon cher Pe-
„ re aux avantages que je pou-
„ vois trouver dans ſa fréquen-
„ tation. Il m'a mandé de le
„ quitter, & je n'ai pas héſi-
„ té un ſeul moment, ne vou-
„ lant jamais lui donner le
„ moindre ſoupçon de ma con-
„ duite, & ne devant pas pré-
„ férer mon jugement à celui
„ d'un Pere. Je ſuis ravi que
„ vous ayez acheté une mai-
„ ſon de campagne; quand
„ vous vous laſſerez de faire
„ le courtiſan à Rome, vous
„ irez faire le campagnard à
„ la métairie. J'aurois voulu
„ pouvoir vous aider en cette
ren-

„ rencontre, & ne doutez
„ point, mon cher Tyron, que
„ je ne le fasse aussi-tôt que j'en
„ aurai la commodité, sçachant fort que votre bon
„ cœur regarde ce fond de
„ terre, comme étant autant
„ à moi qu'à vous-même. Je
„ vous remercie d'avoir exécuté ce dont je vous ai prié,
„ & je vous prie encore de
„ m'envoyer au plûtôt un écrivain Grec, car je perds beaucoup de *tems à copier* mes
„ Traitez, & mes Commentaires. Ayez soin de votre
„ santé; afin que nous puissions dogmatiser ensemble.
„ Je vous recommande Anthenis. Adieu.

Nous avons encore dans les Epîtres de Ciceron plusieurs lettres que ce fils bien-aimé écrivoit à son Pere & à Tyron, lequel étant le Secretaire de ce sçavant Orateur, ne les a pas

pas jugées indignes d'être placées dans ses Ouvrages; aussi sont-elles pleines de prudence, de douceur, de générosité, d'éloquence, & d'un stile véritablement Ciceronien. On y voit le portrait fidéle de son esprit & de ses mœurs; & quand on ne s'en rapporteroit pas à ces témoignages, Leonide, Herode, Messala & les plus illustres amis de cette famille, en rendoient des témoignages éclatans au Sénat & à son Pere, qui de son côté recevoit des lettres de ce cher fils, lesquelles, quoique négligées & pleines de ratures, à cause de l'application qu'il donnoit à ses études, étoient si sçavantes, si éloquentes, dans un stile si naturel & si aisé, qu'il les lisoit toutes dans les assemblées des sçavants, & souvent même dans le Sénat. Charmé qu'il étoit de ses progrès

Ad Attic. L. 15. Ep. 16.

grès dans les ſciences, de ſa ſoûmiſſion aux ordres paternels, & de ſon œconomie dans la dépenſe qu'il étoit obligé de faire pour ſoûtenir ſa qualité, & ſçachant qu'un pere ne doit rien épargner pour faire valoir les bonnes inclinations d'un jeune homme, pour le mettre en belle paſſe dans le monde, & que l'avarice des peres à entretenir leurs enfans d'une maniere indigne de leur naiſſance, *eſt* ſouvent cauſe des mauvaiſes préventions qu'on prend pour eux dans leur jeuneſſe, & qui fait tort enſuite à toute leur vie, il envoya à ſon fils des lettres de crédit à diſcretion, ſur les fermiers qui dépendoient de lui, & ſur les receveurs des tributs publics. Ce n'eſt pas que dans les commencemens il ne lui tint judicieuſement la bride, & qu'il ne s'informât adroitement

L. 15. ad Attic. Ep. 14.

ment

ment de l'uſage qu'il faiſoit de ce qui lui étoit accordé pour ſes menus plaiſirs: mais s'étant aperçû dans la ſuite qu'il ne lui donnoit pas ſuffiſamment d'extraordinaire, par des lettres très ſages & très-ſoûmiſes qu'il écrivoit à Tyron, dans leſquelles il lui mandoit ſans ſe plaindre, & ſans en avoir rien mandé à ce cher pere, qu'il ne lui avoit rien donné du tout l'an paſſé; il fut plus liberal dans la ſuite à ſon égard, & le mit ſur le pié de faire autant de dépenſe à Athenes, qu'en faiſoient Accidius, Meſſala & les autres jeunes Romains les plus riches & les plus qualifiez, qui étoient avec lui; lui donnant autant en Grece, qu'il lui auroit donné à Rome, s'il avoit tenu ſa table, ſon équipage & ſa maiſon, & lui augmentant ſes penſions & ſon équi-
page

page dans l'année qu'il se préparoit à l'aller voir.

Ce tendre pere ayant pris congé d'Hyrcius & de Pança, Consuls désignez pour l'année prochaine, arriva le premier jour de Juillet à Pompeyane, l'une de ses maisons de campagne, à douze mille de Naples, près de Nole. Cependant son départ n'étoit pas sans inquiétude. Il se reprochoit d'abandonner ses amis dans les tems les plus fâcheux. Il consideroit qu'un voyage par mer étoit extremément pénible, & ne s'accordoit guere avec son âge & sa dignité; qu'il quittoit le repos & la tranquilité qu'il avoit préférée aux plus grands emplois, & qu'un tems qu'il auroit pû passer agréablement dans ses terres, il l'alloit passer dans les fatigues d'un long voyage; mais jugeant d'un autre côté com-

combien ce voyage ſeroit utile à ſon cher fils, & qu'il pourroit même être avantageux à ſes amis, qu'il ſe propoſoit de revoir à Rome dans le mois de Janvier prochain, il s'embarqua ſans plus balancer, & acheva dans ſon voyage pluſieurs Traitez de Philoſophie & de morale qu'il avoit commencez dans ſa ſolitude: il fit auſſi un traité ſur la gloire & un autre ſur le deſtin, qu'il envoya à Atticus par Herodote, ainſi que les Topiques qu'il adreſſa à Trebonius. De Pompeyane, il vint à Puteolane, de-là à Méſibe, où il trouva Quintus Ciceron ſon neveu, qu'il preſenta à Brutus & à Caſſius; car ce jeune homme étoit extrêmement changé d'humeur. Il avoit quitté le parti d'Antoine, & s'étoit rendu auprès de Brutus, auſſi ardent pour

L. 15. ad Attic. Ep. 21. 22.

L. 16. ad Attic. Ep. 5. 11.

les interêts de la République qu'il leur avoit été contraire. On a beau dire, quelque mauvais temperamment qu'on rencontre, une bonne éducation n'est jamais perduë; & si les emportemens de la jeunesse semblent par fois l'étouffer, il en reste toujours quelques étincelles qui se rallument dans un âge plus mur, par les exhortations des gens de bien, ou par des réflexions plus tranquilles. Quintus Ciceron fit esperer par toutes ses démarches & par ses discours qu'il alloit suivre les traces de Caton; son oncle même en fut si persuadé après plusieurs conferences, qu'il manda à Atticus que son neveu se rendroit bien-tôt digne de toute leur amitié. En effet, il n'est pas extraordinaire qu'un esprit vif, qui s'est porté dans ses premieres fougues à de fâcheuses

cheuſes extrémitez , après avoir reconnu ſa faute, marche encore à plus grands pas dans la bonne voye.

Ciceron laiſſant ſon neveu ſous la ſage conduite de Brutus & de Caſſius, qui ſe préparoient à faire la guerre aux nouveaux tyrans de la République, arriva à Vibonne, & de-là à Syracuſe. Il n'étoit que très-peu avancé en mer, lorſque le vent le contraignit de retourner en arriere, & l'ayant porté ſur le promontoire de Rheges, apelé *Pierre Griſe*, il ne fit pas trois cens ſtades qu'il fut rejetté par un vent violent du Sud ſur le même promontoire. Là, forcé d'attendre un bon vent, les principaux habitans de Rhege, entre leſquels il y en avoit qui venoient de Rome, lui dirent pour bonnes nouvelles qu'Antoine ayant chaſſé tous

ſes mauvais conſeillers, ſe préparoit à comparoître au Sénat, & que tous les Sénateurs & le peuple ſoupiroient après le retour de Ciceron, pour ménager cet accommodement, Atticus même lui conſeilla par ſes lettres de revenir à Rome. C'en eſt aſſez ; les beſoins de la République & les vents contraires lui firent donc quitter le deſſein d'aller trouver ſon cher fils. Et peut-on en cela l'accuſer d'irréſolution, ou d'inconſtance ? Sa Patrie a beſoin de lui, il ne la quitta qu'avec promeſſe d'y retourner quand elle le rapelleroit ; il en entend les cris ; les vents & les rames ne peuvent le porter aſſez vîte à Rome au gré de ſes deſirs.

L. 16. ad Attic. Ep. 7.

Ciceron retourna donc à Rome, où il fut reçû avec applaudiſſement de tous les bons Citoyens & du peuple, qui

qui allerent bien loin au dévant de lui, & qui l'accompagnerent avec des acclamations de joye jusqu'à sa maison. Antoine assembla le Sénat le lendemain, & le fit particulierement prier de s'y trouver: mais ses amis l'ayant averti d'une embûche qu'on lui avoit dressée, il se mit au lit, & feignit une maladie de fatigue pour s'en èxempter. Antoine fut irrité de ce que ce soupçon tomboit sur lui. Il commanda à des soldats de l'amener de quelque façon que ce fût, & de mettre le feu à sa maison s'ïl résistoit: mais des amis communs lui firent révoquer cet ordre cruel. Le lendemain, Ciceron ayant donné ordre à sa fureté, fit assembler le Sénat à son tour, & y manda Antoine, qu'on trouva faisant travailler des ouvriers dans sa maison, & qui répondit avce
 mépris

mépris qu'il s'y trouveroit, ce qu'il ne fit pourtant pas. L'Orateur Romain s'y plaignit hautement de la conduite d'Antoine, & dit avec fermeté son sentiment sur ce qui s'étoit passé dans les sept mois qui avoient suivi le meurtre de Cesar, exhorta le Sénat & le peuple à se délivrer de la tyrannie, leur protestant qu'il sacrifieroit toûjours ses veilles, son travail & sa vie à la République, & fit contre Antoine, à diverses reprises ces fulminantes déclamations, qu'il appela *Philippiques*; parce que Demosthene en avoit fait de semblables contre Philippe. La plume de Ciceron n'étoit pas entierement occupée à faire la guerre à Antoine, & quelques affaires que ce Citoyen rebelle lui suscitât, il trouva le temps de revoir, de corrigér & d'augmenter le livre

vre des Offices qu'il avoit envoyé à son fils l'Eté précedent ; il le lui renvoya donc une seconde fois avec les augmentations qu'il y avoit faites, & lui dit sur la fin du troisiéme livre, en le lui renvoyant. „ Je vous ai fait un „ présent, mon fils, & quel„ que grand que je l'estime, „ il n'aura de mérite à votre „ égard, que suivant la ma„ niere dont vous le recevrez; „ cependant je vous prie de „ mettre ces trois livres au „ nombre des Comentaires de „ Cratippe, comme des nou„ veaux hôtes qui ne vous „ sont pas indiferents. Heu„ reux, si j'avois pû aller vous „ voir à Athenes ! & si ma „ Patrie ne m'avoit pas appe„ lé par ses cris, lorsque j'é„ tois en chemin. Ma voix „ qui vous est chere, auroit „ alors été jointe aux volu-

 mes,

„ mes, & leur auroit donné „ de la force : mais puiſque „ les deſtins ne l'ont pas voulu, donnez à leur lecture „ autant de tems que vous „ pourrez : c'eſt beaucoup dire ; puiſque ſi cela eſt, vous „ leur en donnerez autant que „ vous voudrez : & ſi ce genre „ d'étude, vous donne quelque „ plaiſir, j'eſpere que je l'augmenterai dans peu de jours „ par ma preſence: que ſi mes eſperances ſont encore trompées, j'adoucirai du moins la „ rigueur de cette abſence par „ mes lettres. Adieu.

Ces livres des Offices furent apparemment les derniers traitez de Philoſophie que Ciceron fit pour ſon fils, les laiſſant non-ſeulement à ce cher fils : mais à la poſterité, comme un Teſtament qui nous a donné le premier droit d'entrer dans l'heritage de la Phi-

Philoſophie Latine, qui nous a été ouverte par Ciceron ; car la perſecution ne lui laiſſa depuis aucun repos juſqu'à ſa mort, non qu'il n'eût écrit auparavant en divers temps, pour l'inſtruction de ſon fils, pluſieurs autres livres qu'on trouve encore dans ſes œuvres ; les proportionnant toûjours aux differens âges, ou aux divers états où ce jeune homme ſe trouvoit. Enſorte, qu'ayant toûjours des enſeignemens conformes à ſa portée, à ſon âge & à ſon état, qui lui venoient d'une main ſi chere, & qui étoient composez exprès pour lui, il les étudioit avec plaiſir, les méditoit avec goût, & les mettoit en pratique avec ſuccès.

Plutar. in vit. Ciceron.

Ce fut environ dans ce tems-là que le jeune Ceſar ſurnommé Octave, & qui fut enſuite Empereur ſous le nom d'Auguſte, fils de la nie-

ce de Jules Cesar, & qu'il avoit adopté & fait par son Testament legataire universel de tous ses biens, vint d'Apollonie pour recüeillir cette succession, de laquelle Antoine s'étoit aproprié deux millions cinq cens mille écus, dont Octave lui demanda la restitution. Il n'avoit alors que dix-huit ans, & il obtint de Ciceron par ses assiduitez & ses prieres qu'il le serviroit dans ce procès, de son éloquence & de son crédit, tant envers le Sénat qu'auprès du peuple, & Octave lui promit en récompense de l'assister de ses armes & de son bien; car il tenoit déja à sa paye bon nombre de vieux soldats, qui avoient servi sous Jules Cesar, & qui l'aimoient en mémoire de cet illustre deffunt. Brutus désaprouva fort cette union par ses lettres, & manda à Ciceron,

Plutar. in vit. Cesar. Aug.

ceron, que la haine qu'il portoit à Antoine l'avoit fait soûmettre à un enfant, & qu'il cherchoit moins en cela de rendre la liberté à la République qu'à se donner un maître doux & benin. Les reproches d'un ami sincére & judicieux sont de véritables témoignages d'amitié, & cela n'empêcha pas que le sage Brutus n'emmenât avec lui en Macedoine le fils de ce grand homme, qu'il vit à Athenes avec admiration : mais avant que de parler de ce voyage, & de toutes les actions héroïques, par lesquelles le fils du grand Ciceron se signala, il faut pour plus de clarté reprendre les choses d'un peu plus haut.

L. Epist. ad Brutum, Epist. 16. 17.

Brutus & Cassius étoient sortis de Rome, comme nous avons dit, à la mi-Mars, par la crainte d'Antoine & de ceux qui tenoient le parti de Jules

Plutar. in vit. Brut.

Cesar. Ils avoient quitté l'Italie, & avoient été reçûs avec honneur à Athenes. Brutus écoutoit les leçons de Philosophie de Theomneste Academicien, & de Cratippe maître du fils de Ciceron; & lors qu'il sembloit s'appliquer entiérement à cette étude, elle ne lui servoit que de prétexte pour couvrir ses grands desseins. Tout son esprit étoit occupé des faits de la guerre, & ne fréquentoit les écoles & les assemblées, que pour avoir plus de commodité & plus de loisir d'attirer à son parti ceux qu'il croyoit lui pouvoir être utiles, & pour prendre avant que d'éclater de justes mesures avec ses amis. Il en avoit presque dans toutes les Villes, qui lui donnoient avis de tout ce qui s'y passoit, & principalement à Rome. Herostrate qu'il avoit envoyé en Macedoine

ne fait entrer, à force d'argent & de promesses, les principaux de cette Province dans son parti, & leur persuade de se laisser conduire à la prudence de Brutus pour se délivrer de la tyrannie. Ce grand homme, assuré de cette Province, engagea dans son parti toute la noblesse Romaine qui se trouva alors dans Athenes, entre lesquels étoit M. Ciceron, sçachant qu'il avoit toute la valeur & toute la capacité nécessaire pour executer un grand dessein, & sur tout ayant connu par divers entretiens que sa haine étoit implacable contre les tyrans, il le fit le confident de ses projets, le compagnon de sa fortune, & le General de son armée, dit Plutarque. Hortense Préteur de la Macedoine la livra à Brutus, il y fit une grande levée de soldats, il se rendit

ensuite maître de toute la Grece : il enleva ou défit des troupes qu'Antistée commandoit pour Antoine ; les armes qu'il envoyoit à la ville de Demetriade furent aussi enlevées ; cinq cent Cavaliers que Cinna conduisoit dans l'Asie, par l'ordre de Dolabella, ayant été arrêtez au passage, furent contraints de se mettre à la solde de Brutus ; il rappelle les restes de l'armée de Pompée, qui étoient dispersez dans la Thessalie ; & les principaux de toutes les villes des environs, avec ce qu'ils avoient de troupes, se rangent sous ses étendars, ceux d'Apollonie viennent lui offrir leurs personnes & leurs biens ; & les chefs de certaines Provinces qu'il avoit fait gagner par argent, apportent à Brutus non-seulement ce qu'ils ont reçû de lui : mais encore ce qu'ils possedent,

sedent, pour avoir l'honneur de contribuer à ses genereux desseins : de sorte qu'il composa une armée nombreuse en très-peu de temps, & l'ayant assemblée dans un même lieu, il les harangua, & leur fit entendre qu'il ne combattoit que pour la liberté des peuples, fit de grandes liberalitez aux soldats, nomma les Officiers, fit M. Ciceron General de la Cavalerie, leur inspira l'envie & l'esperance de faire de grandes choses, & leur assigna en attendant differens quartiers d'hyver, sans que personne fît la moindre plainte.

Ciceron qui recouvra toute son autorité dans le Sénat, fit bannir Antoine, qui se mit à la tête d'une armée qu'il s'étoit amassée de longue main. Hirtius & Pança furent envoyez contre ce rebelle, pendant que Ciceron employoit tout

tout son crédit, pour élever le jeune Octave Cesar au plus haut degré d'honneur : le Sénat lui ordonne des Huissiers, pour porter devant lui les Haches, les Faisceaux & les autres ornemens de Préteur. Antoine perdit la bataille : mais les deux Consuls, Hirtius & Pança, y furent tuez, & leurs armées se donnerent à Octave Cesar, malgré les défenses du Sénat, qui s'apperçut, mais trop tard, que ce jeune homme s'agrandissoit trop. Cependant comme Rome entiere destinoit le Consulat à Ciceron, Octave Cesar qui étoit l'homme du monde le plus insinuant & le plus adroit à faire ses brigues, fit prier Ciceron par ses amis, de faire ensorte qu'ils fussent tous deux élus Consuls, representant à Ciceron avec des termes flateurs & toûjours pleins de loüanges, qu'il au-

roit

roit la puiſſance entiere ; que pour lui il ne demandoit qu'à travailler pour la République, & que pendant qu'il ſe ſignaleroit au loin par les armes, Ciceron gouverneroit ſeul la République, & lui envoyeroit ſes ordres, qu'il feroit toujours gloire d'executer ponctuellement. Le bon Ciceron fut pris par ſon foible ; tous les grands hommes ont le leur, il ne s'agit que de le trouver pour s'en rendre maître ; il ſe donna un Souverain, en croyant ne ſe donner qu'un ſubalterne, ou tout au plus un compagnon. Il le fit Conſul à vingt ans, contre toutes les Loix, ainſi que lui reproche Brutus ; car il vit bien que Ciceron ſe flattoit d'une vaine eſperance ſur la grandeur future de ce jeune ambitieux ; & quoi qu'il l'appelât publiquement ſon pere, & le re-

Plutar. in vit. Caſar. Aug.

connût

connût par tout pour ſon bienfaicteur, avec beaucoup de loüanges & d'actions de grace : cependant Brutus diſoit, qu'il ne falloit point ſe fier aux enfans, & qu'ils faiſoient toûjours le contraire de ce qu'ils avoient promis; & il ne ſe trompa pas.

Les ambitieux mettant tout à profit, ils tirent un double avantage des fautes qu'un politique fait en leur faveur, & jugent de la *foibleſſe* qu'il peut *avoir pour les autres*, par la foibleſſe qu'il a euë pour eux. Depuis que Ciceron eut imprudemment élevé Octave, Octave n'écouta plus ſes conſeils que comme ceux d'un vieillard caduque, & ne ſongeant qu'à ſatisfaire ſon ambition, il ne prenoit d'avis que de ceux qui la flattoient davantage ; & ceux-là étoient preſque tous jaloux de la gloi-

re

re, ou ennemis de la perſonne de Ciceron. Si le Sénat témoignoit de l'impatience ſur l'indépendance qu'Octave affectoit ; ſi les Préteurs réſiſtoient parfois à ſes entrepriſes, les flatteurs d'Octave faiſoient Ciceron cauſe, ou au moins garant de tous ſes mauvais ſuccès ; & parce que ſervir un ambitieux, c'eſt le rendre ingrat, à moins que de remplir aveuglement toute ſon avidité, on fait Ciceron coupable dans l'eſprit d'Octave, de ce qu'il ne l'éleve pas à la ſouveraineté, après avoir eu la condeſcendence de l'élever juſqu'au Conſulat. Un ſcelerat appelé Segulius, rapporta à Octave que M. T. Ciceron étoit irrité de ſon indifference, & qu'il avoit dit dans ſon dépit, qu'on déplaceroit auſſi aiſément un enfant qu'on l'avoit placé. Et c'eſt Brutus même

même qui donne avis de ce mauvais rapport à Ciceron. Octave craignant que Ciceron ne fît ensorte auprès du Sénat de lui ôter le commandement de l'armée, se ligua avec Antoine; souvent les précautions que prennent les plus sages pour éviter un danger les y précipitent; Ciceron avoit régardé Octave comme un rampart contre Antoine, & Octave se joint à Antoine, pour oprimer Ciceron. Le plus ingrat s'associe avec le plus scelerat des hommes, & se sert contre ses bienfaicteurs de l'armée qu'ils lui ont confiée, pour les perdre, & les deux tyrans associent Lepide à leur tyrannie. Alors seulement, alors Ciceron ouvre les yeux que la veillesse lui tenoit à demi fermez; il reconnoît que sa trop grande facilité seroit cause de la perte de la Répu-
bli-

Epist. famil. L. 11 Ep. 20.

blique, & de la ſienne.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Rome, Lentulus ami de Ciceron apporta à ſon fils des lettres de ce cher pere; quand il eut vû Brutus dans ſon camp, il manda à ſon ami qu'il n'avoit pû voir ſon fils, parce qu'il étoit avec ſa Cavalerie dans un quartier d'hyver bien éloigné, & qui l'auroit trop détourné de ſa route; qu'il étoit dans une *L. 12. Epiſt.* 14 très-haute réputation, & digne enfin d'un tel pere; ce que Lentulus aſſure avoir appris de la voix publique, & de la bouche même de Brutus; qu'il n'étoit pas plus oiſif en quartier d'hyver qu'en campagne ouverte, qu'il faiſoit toûjours quelque projet digne d'un General le plus experimenté; que ſans ceſſe à cheval, il tenoit toûjours ſes troupes en haléne, & leur faiſoit

faire

faire si fréquemment tous les exercices, que le soldat n'avoit pas le temps d'être oisif, & se perfectionnoit de plus en plus dans l'art militaire. On disoit que ce General n'étoit pas plus fatigué de ses armes, quoi qu'elles fussent fort pesantes, que de son corps; que si elles l'avoient quelquefois meurtri ou écorché, les calus qui s'étoient formez sur ses blessures avoient endurci sa chair, tant il est vray que le mépris de la douleur est le remede le plus sûr à la douleur même. Toûjours à cheval; toûjours armé; il portoit son armure aussi aisément que ses habits: l'habitude aux fardeaux, & aux exercices les plus pénibles nous donnant pour agir une facilité, qui doit être jointe à la grandeur d'ame, & à l'intrepidité de cœur; car on ne doit jamais espé-

espérer qu'un homme élevé délicatement dans sa jeunesse, qui gémit sous le poids de ses armes, & que la moindre fatigue abbat, quelque valeur & quelque prudence qu'il ait dans la guerre, puisse entreprendre les travaux, & vaincre les obstacles dont il faut triompher, avant que de mettre en œuvre sa valeur & sa conduite contre ses ennemis. C'est ainsi que les Romains se sont rendus les maîtres de l'univers; c'est ainsi que M. Ciceron se comportoit dans l'armée de Brutus, qui écrivit sur ce sujet à son pere des lettres qui faisoient un éloge éclatant de ce guerrier, & qui furent lûës en plein Sénat. Voici l'extrait d'une, dont il ne nous reste que des fragmens.

L. ad Brutum; Ep. 4.

Brutus à Ciceron, de Corrachium.

„CICERON votre fils ſe „ ſignale de plus en plus dans „ le grand art de la guerre. Il „ nous donne chaque jour des „ marques de la force & de la „ pénétration de ſon eſprit, de „ ſa vigueur & de ſon infatiga„ bilité dans les travaux guer„ riers, de la grandeur de ſon „ courage, & de ſon intrepidi„ té dans les dangers, & de „ toutes les vertus qui forment „ les plus grands hommes; il „ ne perd jamais de vuë les „ grands exemples que vous lui „ donnez; & quoique toute „ l'eſtime que je fais de ſon „ mérite, & toute la tendreſſe „ que j'ay pour lui, ne puiſſe „ rien ajoûter à votre affection „ paternelle, je ſuis obligé de „ vous rendre ce témoignage eu

In additione Epiſt. ad Bru. Epiſt 3.

„ en ſa faveur ; afin que vous „ ſoyez perſuadé pour l'avenir „ qu'il remplira dignement la „ gloire de votre nom, & „ qu'il ſoûtiendra avec éclat „ & augmentera, s'il le peut, „ les honneurs que vous rece- „ vez comme pere de la pa- „ trie. Brutus après Caton étoit de tous les Romains le plus auſtere & le moins prodigue d'encens : mais il eſtimoit la vertu par tout où elle ſe trouvoit, & deteſtoit le vice juſques ſur le Trône ; ainſi ſes loüanges n'étoient pas ſuſpectes, & la moindre approbation de ſa bouche valoit mieux que tous les éloges des panegyriſtes de profeſſion. Il eut avis qu'Antoine alloit en Grece, & qu'il vouloit ſe mettre à la tête des troupes que Gabinius commandoit à Epidamne & à Apollonie. Brutus ne perdit point de tems

pour parer ce coup; il marcha vers Epidamne, pour prévenir Antoine. M. Ciceron l'accompagna avec plusieurs Regimens de sa Cavalerie; les chemins étoient très-difficiles; les néges les rendoient impraticables; cependant ils arriverent avec tant de diligence & de secret, qui sont les noyens absolument nécessaires pour faire réüssir de grands desseins, qu'encore que cette ville eut pris l'alarme, & se fut résoluë à se bien deffendre, d'abord que M. Ciceron eut parlementé avec les principaux, qu'il leur eut fait connoître que le sage Brutus ne venoit point chez eux comme ennemi, pour les saccager, mais comme ami pour les deffendre contre les tyrans de la République; qu'il les eut fait souvenir que Ciceron son pere leur avoit souvent servi d'Avocat

Vide Vallem-

cat & de Protecteur auprès du *Le tum in vit. Cic. filii.* Sénat & du peuple, & qu'ils avoient reçû plusieurs bienfaits de la République, du salut de laquelle il s'agissoit à present; ces habitans ouvrirent leurs portes avec joye, donnerent toute sorte de rafraîchissemens & de secours aux troupes de Brutus, firent des honneurs infinis à M. Ciceron, & lui jurerent qu'ils sacrifieroient leurs biens & leurs vies pour lui: Ensorte que Brutus incorpora dans son armée les troupes de Gabinius, qui ne fit pas la moindre résistance à le suivre, ainsi que la garnison d'Epidamne; y en établit une autre, dont il étoit sûr, marcha au-devant d'Antoine, & envoya de fidelles espions dans son armée, pour lui rendre compte de tout ce qui s'y passeroit.

Il n'en étoit pas de même

d'Antoine, quoique très-brave homme de sa personne, & quoique Général très-agréable aux soldats : c'étoit un de ces guerriers sensuels, qui font marcher pour leurs équipages des escadrons entiers de fourgons, de chariots, & de mulets, chargez de tout ce que le luxe & la volupté leur pouroit fournir dans leurs Palais, & qui ont besoin de la moitié d'une armée pour les escorter. Il trouva de continuels obstacles sur son passage; ses soldats manquoient par tout de vivres, quand il faisoit des festins, & ses équipages consommant tous les fourages, sa Cavalerie étoit dans une disette qui la faisoit beaucoup souffrir. Il croyoit trouver des rafraîchissemens dans Apollonie, & esperoit fortifier son armée des troupes qui y étoient en quartier d'hyver : mais

mais il reconnut avec douleur, quand il en fut proche, que Brutus avoit eu plus de vigilance que lui, & étoit le maître de tout. Cependant ayant reçû un petit ſecours étranger, il s'achemina vers Butrole, dans le deſſein de s'emparer des Provinces de l'Epire, qui n'avoient pas encore été ſollicitées par Brutus. Ses eſpions lui en donnerent auſſi-tôt avis. Il partage ſon armée en deux corps : Il donne le commandement de l'un à Ciceron, avec ordre d'occuper tous les environs de Byllide ; & lui, à la tête de l'autre corps, s'en va vers Butrole, pour faire tête aux ennemis, qui aſſembloient toutes leurs troupes de ce côté-là. Cependant, ſoit qu'Antoine eût eu avis de la marche de Brutus : ſoit que Ciceron eût adroitement caché la

ſienne vers Byllide, & qu'Antoine crût ces places dégarnies, il commanda à la moitié de ſes troupes de marcher vers Butrole, & s'achemina avec la meilleure partie de ſon armée vers Byllide, eſperant de ne point trouver de réſiſtance dans l'Epire, & de ſe rendre en peu de tems maître de la Macedoine.

Brutus ne s'étonne point de ce changement de marche, perſuadé que M. Ciceron étoit bon pour vaincre Antoine; & attendant avec confiance aux environs de Butrole l'occaſion d'attaquer les ennemis. Auſſi n'en laiſſa-t-il échaper aucune. Tantôt avantageuſement poſté, il les défait dans des défilez, tantôt il les ſurprend fatiguez dans des haltes, où ils ont mis bas les armes; tantôt il les prend en quëue, & tantôt en flanc;

de-

deſorte qu'étant toûjours maître du terrain & des meilleurs poſtes, il taille en pieces les trois meilleurs bataillons; le reſte des troupes s'étant enfui vers Antoine, qui de ſon côté réüſſit encore moins contre Ciceron; car étant arrivé le premier à Byllide avec ſon corps d'armée, il s'empara des hauteurs & des poſtes les plus avantageux par où Antoine devoit paſſer; il ne lui laiſſa que des chemins étroits & difficiles, & après les avoir bien harcelez dans leur route, il rangea ſes troupes en bataille dans le lieu qu'il avoit choiſi; il les harangua avec beaucoup d'éloquence, les faiſant ſouvenir des crimes & des excès qu'Antoine & ceux de ſon parti avoient commis contre la République; leur expoſant qu'ils viennent encore à main armée pour enlever
 à

à Brutus la Macedoine, qui lui avoit été donnée autrefois par le Sénat, mais que l'injuste guerre qu'ils entreprennent est moins contre Brutus que contre leur propre patrie, & qu'ils cherchent plûtôt à opprimer Rome, qu'à soûmettre ce païs. Ainsi donc, mes chers compagnons, ajoûta-t-il, si vous voulez conserver les biens dont vous joüissez, chassez-les de dessus vos terres; il vous est facile: Voulez-vous acquerir de nouvelles richesses? Il vous apportent les trésors de la République qu'ils ont pillez: mais je suis persuadé, que l'affection que vous avez toûjours eûë pour mon pere, dont Brutus est l'ami particulier; votre estime pour ce même Brutus, & votre zele inviolable pour la République, sont les seuls motifs qui vous engagent dans cette guerre, & vous excitent à

à vaincre les tyrans de la patrie, & les ennemis des gens de bien. Montrez donc dans cette bataille l'ancienne valeur qui vous a ſignalez ſous tant de glorieux chefs. Nous haïſſons tous la tyrannie de nos ennemis, nous aimons tous la liberté: c'eſt pour elle, c'eſt contr'eux que nous combattons. Pour elle, & contr'eux nos peres ont donné leurs vies. Pour elle, & contr'eux il n'eſt point beſoin de nous ſacrifier aujourd'huy; il ne faut que vouloir vaïncre, & la victoire eſt à nous. Nous avons l'élite des ſoldats Romains, qui ne ſe ſont jamais démentis; nous ſommes maîtres des meilleurs poſtes; nous défendons la cauſe approuvée des Dieux: Il ne nous reſte qu'à combattre; la victoire eſt dans nos mains, la gloire eſt dans la victoire, & la liberté &

les richesses suivront l'un & l'autre ; au lieu que si nous laissons échaper cette favorable occasion, la honte, l'esclavage, les malheurs, & les maux que trainent après eux d'insolens vainqueurs, nous accableront les premiers, & se répandront ensuite sur nos familles, nos amis & la République.

C'est ainsi qu'un auteur Latin fait parler ce Général, auquel on ne répond que par des cris ménaçans contre les ennemis ; le battement des boucliers, le cliquetis des armes, & jusqu'aux hannissemens des chevaux, tout demande le combat. On donne le signal ; les chefs & les soldats volent en bon ordre attaquer l'armée d'Antoine, qui soutient vigoureusement ce premier choc ; le combat fut long & obstiné : M. Ciceron se trouva par tout, les

les chevaux les plus vigoureux secondant à peine son ardeur, tantôt il enfonce un bataillon ennemi, tantôt il soûtient un de ses escadrons qui veut plier; tout ce qu'il trouve sous sa main périt; il donne mille coups mortels, & n'en reçoit que de très-legers. La Cavalerie animée par l'exemple de leur chef, donne à bride abbattuë, force les rangs, passe sur le ventre à tout ce qui se presente; & plus ils sont victorieux, plus ils prennent de cœur, pour rendre leur victoire parfaite. Antoine voyant son armée défaite, perd courage, prend la fuite, le reste de ses troupes ou le devancent, ou le suivent en confusion. M. Ciceron les poursuit avec vigueur, & les contraint de se jetter dans des lieux marcageux, où l'armée que Brutus amenoit au

ſecours de ce General, les attaquant pardevant, pendant que Ciceron les chargeoit en queuë; toute l'armée fut taillée en piéces, il n'y eut de ſauvez que ceux qui ſe rendirent à l'un ou à l'autre de ces vainqueurs. Antoine même fut fait priſonnier. Brutus le reçut pendant quelque-tems fort humainement chez lui : mais comme il s'apperçut que cet ingrat tramoit quelque trahiſon, il l'envoya ſous une ſûre garde à Hortenſe en Macedoine. Qui l'eût dit, lorſque M. Ciceron vint au monde ſous le Conſulat de ſon pere & d'Antoine, que cet enfant étoit deſtiné pour vanger ſon pere de l'ingratitude de ce perfide, pour défendre les interêts de la République contre ce rebelle, & pour détruire les redoutables projets que cet ambitieux avoit formez? C'eſt
ainſi

ainſi que la fortune ſe jouë ſouvent des deſſeins des hommes, & prend quelquefois plaiſir à punir ceux qui uſent mal de ſes faveurs. Jamais homme n'en fit un ſi bon uſage que M. Ciceron; clement, après la victoire, modeſte dans le triomphe, il ne ſe ſervit de l'heureux ſuccès de ſes armes que pour attirer par plus de douceur, ceux qui ne s'étoient pas encore rendus à Brutus. Cette défaite fit tant de bruit par toute la Grece, que preſque toutes les Provinces envoyerent des Ambaſſadeurs à Brutus; lui offrirent des ôtages, & lui promirent obéïſſance & fidelité en toutes choſes. La légion que L. Piſon commandoit comme Lieutenant d'Antoine, charmée de la valeur de Ciceron, vint ſe rendre à lui, & les troupes qu'Antoine avoit laiſſées aux envi-

rons d'Apollonie & autres lieux, suivirent cette légion. Quelques jours ensuite, M. Ciceron avec sa Cavalerie fut envoyé en Macedoine: Brutus restant dans son camp, où il s'étoit retiré après la défaite d'Antoine, eut avis que des partisans de Dolabella & d'autres troupes ennemies faisoient quelque mouvement, il fit revenir M. Ciceron de la Macedoine avec sa Cavalerie, par la Thessalie; car il ne jugeoit pas à propos que ce General s'éloignât beaucoup des frontieres de la Macedoine, qui n'étoit pas encore tout-à-fait paisible. M. Ciceron ayant donc parcouru l'Epire & l'Illirie, réduisit entierement ces deux Provinces sous l'obéïssance de Brutus; tantôt par la force des armes, tantôt par ses éloquentes persuasions, tantôt par ses in-

Dans la basse Gandavie.

Ambratiam. Epist. 4. ibid Maii

intrigues secrettes, & toûjours si sagement & si heureusement tout ensemble, que sa réputation & sa gloire s'augmenterent tous les jours, & qu'il ne lui restoit plus rien à souhaiter que de retourner en sa patrie, pour joüir des embrassements de son pere, & des honneurs du triomphe qui lui étoit dû: mais de même que les calamitez des guerres civiles avoient empêché le triomphe de ce cher pere à son retour d'Asie; ainsi des calamitez plus grandes encore, la multitude des proscrits, la cruauté du triumvirat, ne lui permirent pas de joüir des honneurs du triomphe: mais le séjour qu'il fit dans l'Ambracie furent pour lui de nouveaux triomphes; car toûjours veillant, & ayant des espions & des amis dans toutes les Provinces des environs aussi-tôt qu'il aprenoit
que

que quelqu'un du parti de Dolabella étoit en Asie, ou que quelqu'autre ennemi secret étoit en Grece, il y couroit avec un camp volant, & rendoit les entreprises des ennemis inutiles. De sorte que toute la Grece jusqu'en Illirie, fut entierement soûmise à Brutus en très-peu de tems par sa valeur.

Le Sénat aprit ses grands exploits avec admiration : mais ce qu'il trouvoit de plus admirable, c'est que Brutus sans aucun secours que sa prudence, eût pû si promptement lever un corps d'armée dans un tems de division, & purger la Grece des ennemis de la Republique en moins de trois mois. Cette guerre ainsi achevée, Brutus résolut d'aller en Asie, pour secourir Cassius qui étoit fort pressé ; car Dolabella qui étoit déclaré en-

ennemi de la République, ayant fait aſſaſſiner à Smirne Trebonius, qui étoit Gouverneur de la Syrie, & s'étant emparé de Laodicée & de pluſieurs autres villes de Syrie, préſſoit vivement Lentulus & Caſſius. M. Ciceron étoit encore en Ambracie, lorſque Brutus lui envoya des lettres de ſon pere, qui lui mandoit qu'étant arrivé de terribles changemens à Rome, il falloit que Brutus vint en Italie, ou du moins qu'il y envoyât Ciceron ſon fils, qu'il vouloit faire recevoir dans la compagnie des Augures, dont étoit Brutus; parce qu'encore qu'il crût bien, disoit-il, qu'on auroit égard aux recommandations de Brutus quoiqu'éloigné; cependant ſa preſence applaniroit toutes les difficultez, & obtiendroit plus promptement les ſuffrages: le peuple qui

L. ad M. Brut. Epiſt. 5.

qui ne se conduit souvent que par la presence de l'objet, ayant honte de refuser en face un aussi illustre vainqueur. Brutus en envoyant ces lettres à Ciceron, lui manda de se trouver à Heraclée, qui est sur les confins de la Macedoine, pour déliberer ce qu'ils feroient là-dessus. Comme ils ne jugerent pas trop sûr de retirer encore leur armée de Grece, Brutus résolut d'envoyer à Rome M. Ciceron, lorsque son pere lui envoya de nouveaux Couriers, par lesquels il lui mandoit que s'il étoit parti pour l'Italie, il retournât vers Brutus, & qu'il ne le quittât point, d'autant plus qu'il avoit fait remettre à l'année prochaine l'assemblée des Prêtres & l'élection des Augures, non-seulement en faveur de son fils: mais encore à cause de Domitius, de Caton, de Lentulus, & de Bibulus. Bru-

L. ad Brut. Epist. 6.

L. ad Brutum Epist. 9. 10 12. 14. 15.

L. ad Brutum. Ep. 14.

Brutus & M. Ciceron partirent donc pour l'Asie, avec une nombreuse & magnifique armée, & Dolabella étant déja plus de demi vaincu, ils laisserent leur flotte à Cyzique en Bithynie, allerent par terre soûmettre les villes de cette Province, & ils avoient déja fort avancé leurs conquêtes, lors qu'ils apprirent par de nouvelles lettres de M. T. Ciceron, que la République étoit dans un très-grand danger, & que tout étoit desesperé, à moins que Brutus ne vint promptement à son secours avec son armée, & avec celle de Cassius. Et pour faire connoître en peu de mots ce mal dans son principe, il faut se souvenir qu'Antoine avoit été fait Consul l'hyver précedent, & qu'assisté de ses deux freres, dont l'un étoit Tribun du peuple, & l'autre Préteur,

L. ad Brutum Ep. 15. Mense Quintili.

teur, il renversoit toutes les Loix parmi le peuple, & gouvernoit le Sénat au gré de ses passions, ensorte que la probité, l'innocence, & la verité n'y avoient plus de voix. M. T. Ciceron s'étoit opposé, comme nous avons dit, à sa tyrannie, & le fit chasser de Rome; Hirtius & Pança gagnerent contre lui une grande victoire, & y perdirent la vie. Antoine s'enfuït par-delà les Alpes, avec une poignée de soldats: *il leva tout ce qu'il put* de troupes sur son chemin; & s'étant fait une armée, il vint trouver Lepide, qui par une perfidie odieuse contre la République, se joignit à lui avec les troupes qu'il commandoit. Ciceron deteste cette perfidie dans plusieurs de ses lettres: M. T. Ciceron fait donner à Octave Cesar l'armée que Rome entretenoit à grands frais;

frais ; Cesar qui ne ſongeoit qu'à s'élever à la ſouveraineté, bien loin d'avoir marché contre Antoine, s'étoit aſſocié avec Lepide & lui ; & ce funeſte triumvirat augmentoit de jour en jour ſes cruautez. Tel eſt le déplorable ſort des Républiques ; dès qu'un homme ſe ſent un peu de mérite, il veut commander à tous ; & celui-là abbattu par un autre, l'autre eſt renverſé par ceux qui le ſuivent ; l'ambition étant un hidre qui en fait renaître mille. Les Romains, peu contens de leurs Rois, crurent que l'Ariſtocratie étoit le meilleur gouvernement. Ceux qui furent choiſis par les grands pour gouverner la populace, y joignirent le gouvernement du peuple, qui comme le plus nombreux devient bien-tôt le plus fort, & comme le plus impetueux, il

ſe

ſe rendit le plus redoutable : mais Silla, Catilina, & Marius, tâcherent de ſe faire ſouverains ; Ceſar marchant ſur les mêmes traces, & en apparence plus heureux, expia ſon ambition par ſon ſang : Tout fut en trouble dans la République, juſqu'à ce qu'Octave Ceſar ſurnommé Auguſte, au riſque d'onze conſpirations contre ſa vie, établit l'état Monarchique, pour lui & ſes ſucceſſeurs. Les choſes étoient en cet état, quand M. T. Ciceron écrivit lettres ſur lettres à Brutus & à ſon fils de venir les ſecourir : mais il étoit trop tard, & le mal étoit ſans remede.

Epiſt. famil. L. 12. Ep. ad Caſſium, &c.

On appelle les légions d'Afrique & de Sardaigne, elles ne viennent point, la République eſt épuiſée d'argent, & ne peut lever une nouvelle armée ; & comme les Miniſtres

d'Etat,

d'Etat, ainsi que les grands esprits ne font point de petites fautes, & que l'elevation où ils se trouvent donne à leurs moindres vertus de grands succès, & à leurs plus legers defauts de funestes suites, le Senat & le peuple imputoient à M. T. Ciceron tous les malheurs qu'Octave Cesar & ses deux collégues causoient à la République. Brutus en avoit prévû toutes les fâcheuses suites, & ne laissa pas d'être penetré de douleur à ces recits. Il fut long-tems à déliberer avec Cassius & M. Ciceron, s'ils laisseroient l'Asie, qui n'étoit pas encore entierement soûmise, pour courir au secours de la République; ils craignoient que ces peuples nouvellement domptez ne se servissent de leur absence, & plus encore des troubles de l'Etat, pour secouer le joug; enga-

engageant par là le Senat en une nouvelle guerre, beaucoup plus difficile que celles qu'ils venoient de terminer ; enfin, Brutus, peut-être irrité de ce que M. T. Ciceron avoit favorisé l'ambition du neveu de Cesar, dont il avoit lui-même reprimé la tyrannie en le massacrant en plein Sénat, consulta trop long-tems sur une maladie qui étant extrême, demandoit les plus prompts & les plus forts remedes, car il étoit de la saine politique de courir au mal le plus pressant : mais il le voulut trop tard ; les trois tyrans étoient les maîtres de tout ; ils s'assemblerent à Boulogne, où ils délibererent sur la mort de tous les Sénateurs, & des plus gens de bien d'entre le peuple ; ils firent un rôle de tous ceux qu'ils devoient faire mourir, qui contenoit plus de trois cens

cens personnes: mais ils eurent quelques differens sur le choix de ces victimes de leur fureur. La haine implacable d'Antoine vouloit qu'on lui immolât les quatre Cicerons; Lepide étoit de ce sentiment, & quelque étincelle de reconnoissance qui se ralluma dans le cœur de Cesar s'y oposoit. Lepide ne vouloit pas livrer à la mort son frere, qui étoit au nombre des proscrits; Antoine en vouloit exempter son oncle: mais enfin, après trois jours de contestations, c'est beaucoup pour trois tyrans, aussi alterez de sang, ils s'accorderent, & Octave Cesar consentit à la mort des Cicerons; parce que Lepide y abandonna son propre frere & Antoine son oncle. Quelles horreurs!

M. T. Ciceron étoit alors à Tusculum avec son frere à gémir sur le sort déplorable de

la République, il écrivit mille reproches à Octave Cesar : mais les reproches irritent les ingrats, comme les dîfficultez les ambitieux. Ce qui faisoit sa plus grande douleur ; c'est que Brutus & son fils étoient hors d'état de les secourir, & que Decim Brutus qui faisoit toute l'esperance de la République avoit été lâchement assassiné. Les Cicerons ayant appris qu'ils étoient proscrits, allerent de Tusculum à Assura, qui est un lieu proche de la mer, dans le dessein de s'embarquer, & d'aller trouver Brutus en Macedoine; car la seule consolation que Ciceron recherchoit, étoit de mourir entre les bras de son fils: mais le Ciel en avoit autrement ordonné: Il attache souvent notre chûte au moindre faux pas, & les plus grands hommes doivent d'autant plus pren-

prendre garde à toutes leurs actions, que celle qu'on croit la moins importante, décide ſouvent de leur ſort. Ciceron avoit eu trop d'indulgence pour un ambitieux, & cette indulgence le perdit. Il n'avoit alors que ſoixante-trois ans : mais il étoit ſi atenué de chagrins, & ſi accablé de douleurs, qu'il n'étoit plus capable que de gémir, & ſa Philoſophie ſembloit être uſée comme ſon temperamment. Qu'il eſt aiſé à un Pilote de raiſonner ſur les régles que ſon Art lui preſcrit contre les tempêtes, quand il eſt tranquille dans ſa maiſon ; jamais ſon Vaiſſeau ne doit être ſubmergé ; il a des maneuvres ſûres contre les coups de vent les plus inopinez : il montre ſur ſa carte à naviger juſqu'au moindre ban de ſable, & tous les écuëils qui peuvent l'arrêter ;

 mais

mais eſt-il en pleine mer battu de l'orage, il perd la tramontane en un moment : ſa bouſſole s'ébranle avec ſon eſprit, & l'art de conduire la maneuvre, ainſi que l'experience du pilotage, ne lui ſert, ni pour éviter les écueils, ni pour ménager les vents. Jamais homme n'a donné de plus belles régles contre les malheurs de la vie que Ciceron dans ſa proſperité ; il ſemble qu'il défie dans ſes écrits les vents, le tonnerre & l'orage de l'ébranler ; & le moindre éclair l'aveugle, le moindre ſoufle d'un vent contraire l'abbat. En partant pour ce prétendu voyage de Grece, il avoit oublié de prendre de l'argent chez lui ; ſon frere n'en avoit point du tout: cependant c'eſt la plus ſûre reſource dans les malheurs: & quand il ne nous manque pas, que tout le reſte manque, ce n'eſt rien.

Il fut résolu que Quintus en iroit chercher à Tusculum, & que M. T. Ciceron l'attendroit en ce lieu-là. Quoique ce voyage dût être très-court, & que la séparation ne dût pas être de quatre jours, ces deux freres se séparerent avec une tendresse & une douleur, qui marquoit assez qu'ils ne se reverroient plus.

En effet, Quintus Ciceron ayant rejoint son fils, & tous deux allant sous des habits déguisez trouver M. T. Ciceron avec ce qu'ils avoient pû amasser d'argent, ils furent trahis par un de leurs domestiques, qui les livra aux Satellites d'Antoine: & ce qu'il y eut de plus pitoyable, c'est que le Pere & le fils voyant qu'ils ne pouvoient éviter la mort, après avoir chacun en particulier vainement offert tout ce qu'il avoit pour sauver la vie de

l'autre, le pere qui sembloit avoir droit de partir de ce monde le premier, conjura ces cruels de le faire mourir avant son fils, pour lui épargner non la rigueur du suplice, mais la douleur de voir mourir celui qu'il avoit toûjours chéri plus que lui-même. Le fils de son côté prioit encore avec plus d'instance ces barbares de le faire mourir avant son pere, & les irritoit même pour précipiter sur lui toute leur rage: mais ces Ministres d'Antoine qui n'étoient pas cruels à moitié, & qui ne pouvoient mieux lui signaler son zèle que par leur fureur, irritez de ce genereux combat qui les devoit attendrir, se partagerent pour les faire mourir lentement, & tous deux en même tems: Ensorte que le pere voyant couler le sang de son fils, lequel en serpentant sur la terre, sembloit vou-

Plutar. & Appian.

vouloir ſe joindre à ſa ſource, recevoit la mort de celui à qui il avoit donné la vie, & que le fils ne mouroit pas ſeulement de ſa propre mort, mais encore d'autant de coups qu'on en portoit à ſon pere; cependant la fureur de ces bourreaux fut trahie par la cruauté de leur artifice, la lenteur qu'ils apportoient aux ſuplices du pere & du fils, ne ſervant qu'à faire mourir l'un & l'autre plus promtement.

Les plus fâcheuſes nouvelles trouvent toûjours les plus prompts couriers. Un eſclave échappé de ce carnage, & qui ſçavoit le rendez-vous de ſes maîtres, vint rapporter à M. T. Ciceron la mort tragique de ſon frere & de ſon neveu: mais quand une grande douleur a comme aſſommé l'eſprit, toutes les autres ſont inſenſibles. Ciceron ne pouvant ſe tenir à

cheval ni marcher à pied, ne sçachant à quoi se résoudre, se faisoit porter en litiere d'Assura dans la campagne, & de la campagne à Assura, où il s'embarqua enfin pour aller trouver son fils. Il cingla jusqu'à Circe avec un bon vent: mais cruellement agité de ses douleurs, il descend à terre, reprend une litiere, fait toucher vers Rome, à dessein d'aller trouver Octave Cesar, de lui reprocher son ingratitude, & de se donner la mort à ses yeux; à peine avoit-il fait cinq lieuës, que cette fermeté se dissipa: Les païsans qu'il voit dans la campagne l'alarment comme une troupe d'ennemis; il reprend en hâte le chemin de la mer, se fait porter dans un Vaisseau jusqu'à Cajette, où ayant passé la nuit dans des inquiétudes mortelles, tourmenté au déhors par d'importuns cor-

Plutar. in vit. Ciceron.

beaux

beaux qui l'assailloient jusques dans son lit, & au dedans par la crainte d'une mort cruelle, il se remit dans sa litiere, pour être encore conduit vers la mer: alors Lena Popilius Tribun du peuple, qu'Antoine avoit envoyé après lui avec une troupe de Gladiateurs, environna sa litiere, qu'il fit aussi-tôt arrêter, peut-être dans l'esperance que ce Popilius, qu'il avoit pendant son autorité sauvé deux fois des supplices que méritoient ses crimes, auroit au moins pitié de ses injustes malheurs: mais un scelerat ne cesse jamais de l'être, & quiconque lui sauve la vie, expose la sienne propre, & celle de tous les gens de bien à sa fureur. L'innocence de Ciceron fut punie, d'avoir laissé ses crimes impunis. Popilius autrefois accusé d'avoir tué son propre pere, assassina le pere commun

de la Patrie : à peine ces Satellites eurent-ils parlé, qu'aussi-tôt Ciceron plus mort que vif, présenta à ses bourreaux un visage si défiguré de maigreur, de larmes & de poussiere, & une tête si abbatuë d'ennuis, & de si pitoyables regards, que plusieurs se boucherent les yeux, de peur de s'attendrir à ce spectacle, pendant que le perfide Herennius coupe la tête & les mains à cet Orateur, autrefois si redoutable, & les porte à Antoine, qui les reçut avec une cruelle joye, les fit attacher à la tribune des Harangues où Ciceron avoit tant déclamé contre les entreprises de ce tyran, le 7. Decembre l'an de Rome 711. 43. ans avant J. C. la 184 Olimp.

M. Ciceron apprit bien-tôt la cruelle mort de son Pere, de son Oncle, de son Cousin & de plusieurs autres gens de bien de ses

ses amis. Il en fut accablé de douleur : mais comme les grands cœurs changent leur plus douloureux abbattement en une juste fureur contre les Auteurs de leur infortune, il résolut dès-lors d'immoler ces ennemis publics aux manes de son pere, de ses parens, & de tous les gens de bien. Brutus pour le seconder écrivit à Hortense de faire impitoyablement mourir Caïus, frere d'Antoine; car il étoit resté prisonnier, lorsqu'Antoine s'étoit sauvé de Macedoine; il manda à Cassius, qui étoit en Syrie, de le venir trouver : non, dit-il, pour oprimer notre patrie par les étrangers, ou pour nous enrichir dans une guerre éloignée de Rome : mais pour accabler les tyrans qui l'ont presque détruite. En effet, ces trois grands hommes s'aprocherent le plus promtement qu'ils pû-

Plutar. in vit. Anton.

rent de Rome, pour relever cette pauvre République, abbatuë sous le triumvirat: mais ils ne voulurent point laisser d'ennemis derriere eux dans l'Asie; Ciceron à la tête de sa Cavalerie, commença à subjuguer la Licie: Brutus le joignit avec ses troupes; il y eut une bataille sanglante, où Naucrate chef des Lyciens perdit la vie. Xante se confiant dans ses fortifications fut prise & brûlée; & toutes les Villes & les forteresses qui voulurent resister, furent enlevées par force: la Ville de Patare se rendit à Brutus. L'ardeur que Ciceron avoit de vanger la mort de son pere, lui faisoit passer sur le ventre à tout ce qui lui résistoit; afin de pouvoir plus promtement s'approcher des ennemis de l'Etat, pour les combattre: ainsi après avoir tiré cent cinquante Talens des Liciens, ils

mar-

marcherent vers l'Ionie, traitant avec beaucoup de douceur ceux qui se rendoient, & domptant avec autant de valeur ceux qui voulurent résister. Cassius étant venu trouver Brutus à Sardes, Ciceron, Caton, Messala & tous ses amis, allerent au devant de lui. L'entrevûë des gens de bien dans les calamitez publiques leur excite plus de douleur que de joye, & quelque consolation qu'ils eussent de se revoir, on entendit dans leur camp plus de soûpirs que d'acclamations.

Ils quitterent tous l'Asie, dont ils n'avoient plus rien à craindre, & passerent en Thrace, où ils apprirent qu'Octave & Antoine venoient avec les vieilles troupes Romaines en ce Païs-là pour les attaquer, & qu'ils avoient laissé Lepide pour garder Rome. A cette nouvelle, Ciceron fremit d'horreur,

& ſentit pourtant une ſecrete joye, de ce que cette marche lui donneroit l'occaſion de combattre plûtôt qu'il ne penſoit le meurtrier de ſa famille & de ſa patrie : ils l'attendirent de pied ferme ſous Philippe-ville de Thrace, dans un lieu fort commode pour donner bataille. L'Armée de Brutus étoit compoſée de huit légions ; c'eſt-à-dire, de près de cinquante mille hommes de pied, & de près de ſix mille chevaux, auſquels étoient jointes les troupes auxiliaires des Galathes. L'Armée de Caſſius n'étoit en rien inferieure à celle-là ; ſoit pour le nombre des troupes, ſoit pour l'experience ou la valeur des ſoldats. Il n'y avoit que ſa Cavalerie, qui, quoique très-bonne, le cédoit à celle de Ciceron, tant pour la bonté & la beauté des armes, que pour la vigueur des chevaux :

vaux : mais tous avoient une pareille envie de combattre, une même haine contre leurs ennemis, & une égale confiance en la bonté de leur cauſe, & en l'aſſiſtance de leurs Dieux. Ils en eurent même d'abord un préjugé bien favorable ; car l'armée de Brutus avantageuſement poſtée, avoit engagé par quelques eſcarmouches l'armée d'Octave Ceſar dans des défilez très-incommodes, & ſes troupes trop avancées auroient été priſes ou taillées en pieces, ſi Antoine n'étoit venu avec une viteſſe incroyable à leur ſecours, & n'avoit, en combattant vigoureuſement, donné à l'armée d'Octave & à la ſienne même, qui étoit vivement pouſſée par les ſoldats de Brutus, le loiſir de faire une favorable retraite.

Deux jours enſuite, les deux partis ſe réſolurent à donner une

une bataille, d'où dépendoit le ſort de Rome, ou plûtôt de tout l'univers : chaque parti choiſiſſant les poſtes les plus avantageux qu'il put, & rangeant ſes troupes en bataille, fit voir alors tout ce que la ſageſſe & l'experience des Romains ont appris aux autres nations dans l'art de la guerre; Brutus prend l'aîle droite, Caſſius la gauche ; Antoine fait face à celui-ci, Octave à l'autre, & ces deux Armées ſont ſéparées par les champs Philippiens. Il n'étoit pas beſoin pour animer les uns & les autres au combat, d'éxagerer à ceux-ci la tyrannie du Triumvirat, & les crautez exercées contre les proſcrits ; de vanter à ceux-là leurs conquêtes paſſées, leur valeur infatigable, & les avantages qu'ils devoient tirer de cette victoire. Tous étoient impatiens d'en venir aux mains;

mains ; & Plutarque rapporte que pendant que Ciceron étoit occupé à examiner ſi les rangs étoient bien remplis & exactement gardez, ſa Cavalerie qui étoit ſur les aîles, & ſans écouter l'ordre, donna bruſquement dans l'aîle droite que Ceſar commandoit, l'enfonça, & y porta le deſordre & la mort. Ciceron voyant avec chagrin que ſa Cavalerie s'étoit engagée trop avant pour pouvoir entendre le commandement, vole à ſon ſecours; enfonce les bataillons ennemis; ſe met à la tête de ſes eſcadrons vainqueurs; donne une nouvelle ardeur : Ils ſe font jour juſques dans le milieu du camp ennemi. L'Infanterie de Brutus & de Caſſius ſuivirent avec plus d'ordre une ſi bruſque entrepriſe. Alors l'armée ennemie ſe rallia ; on ſe bat avec une égale vigueur dans les

deux

deux partis. Ciceron perce jusqu'au quartier de Cesar, se saisit de sa litiere, croyant le faire prisonnier : mais il en étoit descendu peu de tems auparavant, & les soldats la mirent en pieces. Brutus remporta la victoire: Trois cohortes de Cesar, c'est-à-dire, près de dix-huit cens hommes y furent exterminez, deux mille Lacedemoniens qui étoient venus à son secours furent tuez; son bagage & tout son quartier furent pillez, plusieurs furent faits prisonniers, & le reste ne trouva son salut que dans la fuite. Corvin Messala qui étoit Tribun de l'armée de Brutus, y signala sa valeur, prit trois aigles Romaines, & plusieurs étendars; enfin le bon parti sembloit emporter une victoire entiere : mais il n'est point d'occasion dans la guerre où l'on doive plus exactement sui-

ſuivre les loix, les régles & la diſcipline de l'art, que dans une bataille rangée. Cette attaque bruſque de la Cavalerie de Ciceron, toute brave qu'elle fût, étoit une faute: elle eut d'abord un heureux ſuccès. En voici les funeſtes ſuites.

Comme les vainqueurs n'avoient pas eu aſſez de tems pour ſe préparer à l'attaque generale, Caſſius n'avoit pas pris toutes les meſures néceſſaires pour être informé à chaque moment de ce qui ſe paſſoit dans ſon parti. Antoine avoit enfoncé l'aîle gauche; Caſſius qui la commandoit, ne ſçachant pas que Brutus étoit vainqueur, & ayant lieu de croire par le deſordre des ſiens que cette premiere fougue avoit mal réüſſi, ne ſe défendit pas avec toute la préſence d'eſprit, & toute la vigueur que nous laiſſe d'ordinaire

naire un heureux ſuccès, voilà le premier effet de cette témérité; le ſecond encore plus préjudiciable, c'eſt que Brutus, qui croyoit Caſſius victorieux comme lui, ſe mit ſi avant dans la mêlée, qu'il ne fut plus en état de le ſecourir; & quand Ciceron avec ſa Cavalerie voulut courir au ſecours de Caſſius, il le prit pour un corps d'ennemis qui l'attaquoit; de ſorte que le déſolé Caſſius croyant tout perdu, & ne voulant pas tomber vivant entre les mains des tyrans, contraignit Pindare l'un de ſes affranchis de le tuer. Peut-on canoniſer une pareille foibleſſe? & ſi c'eſt une lâcheté de craindre le danger, n'eſt-ce pas le craindre à l'excès, que de l'éviter par une mort mandiée, au lieu de l'affronter dans la fureur de ſes ennemis? & ne devoit-il pas auſſi regarder comme une extrême

pusil-

pusillanimité, de n'oser faire soi-même, ce qu'un autre doit encore moins faire sur nous; & d'emprunter un bras étranger pour une action qu'on croit heroïque, & que notre main peut executer?

Cesar se sauva donc par la faute de ses ennemis, d'une défaite qui devoit causer sa perte; il rétablit son armée; Antoine en fit autant; bien résolus d'attaquer vigoureusement Brutus, quand ils en trouveroient l'occasion. Plusieurs de l'armée de Cassius après sa défaite & sa mort, ne pouvant souffrir les nouveaux Officiers qu'on leur donna, (car presque tous périrent dans ce combat) résolurent dans la premiere attaque, de se ranger du parti de Cesar. Le plus grand Capitaine ne peut résister à l'infidelité de ses soldats. Sur le dé-

déclin du jour, Brutus ayant fait faire un mouvement à son armée vers les ennemis, la Cavalerie qui s'étoit remontée les obligea de quitter le poste qu'ils occupoient, & de reculer un peu en desordre : on en vint enfin aux mains. Ciceron toûjours animé de plus en plus par l'envie de vanger son pere, & par la haine naturelle qu'il avoit pour les tyrans, fit des actions d'une valeur incroyable dans ce combat.

Le fils de M. Caton poussé d'un zèle semblable, abbattoit tout ce qui s'oposoit à ses coups, & offroit comme autant de victimes aux manes de son pere la multitude d'ennemis que son bras faisoit périr, Il combattit bien avant dans la nuit, & après s'être fait un rempart des corps de tous ceux à qui il avoit ôté la vie,

vie, accablé de fatigues, & plus encore de bleſſures, il tomba ſans vie ſur un monceau de corps morts, dont il avoit érigé un trophée à ſa valeur. Brutus voyant qu'une partie des ſiens l'avoit trahi; que les plus fidéles avoient perdu la vie, & que pluſieurs avoient pris la fuite à la faveur des tenebres de la nuit; ſans accuſer le ſort d'injuſtice, adora les decrets des Dieux, & comme ſes amis plaignoient ſes malheurs. „Tout vaincu que je „ſuis, leur dit-il, je ſuis plus „heureux que les vainqueurs; „puiſqu'ils ne peuvent m'ôter „la gloire qui eſt duë à ma vertu, & que les méchans ne „doivent tirer aucun avantage „de l'avantage même qu'ils „remportent ſur les gens de „bien. Ses amis l'avertiſſant enſuite qu'il n'y avoit plus de tems à perdre, & qu'il falloit ſonger

ſonger à la fuite. Songez, mes „chers amis, à vous ſauver „d'un danger, où la juſtice, „l'honneur, l'amour de la pa-„trie nous engagent : pour moi, „je trouverai mon ſalut ailleurs „que dans la fuite ; & quand „un grand homme eſt vaincu „par ſes malheurs, la fermeté „de ſon cœur, & non la viteſſe „de ſes chevaux, ſon bras & „non ſes pieds, doivent le dé-„rober à la fureur de ſes enne-„mis. A ces mots, il rentre dans ſa tente, s'entretient quelques moments ſur l'immortalité de l'ame, pouſſe un ſoupir vers le Ciel, leve le bras, & s'enfonce un poignard dans le ſein.

Ciceron vît bien qu'il n'y avoit plus de reſſources pour la République après la mort de Brutus : mais il ne ſe déſeſpera pas comme lui ; car ſe donner la mort, eſt le coup du plus af-

affreux deſeſpoir: mais il prit la fuite par des chemins inconnus. C'eſt ainſi que la fortune ſe jouë de la prudence & de la valeur des hommes. Celui qui l'épée à la main dans les champs Philippiens mettoit hier tous ſes ennemis en fuite, eſt contraint de s'enfuïr aujourd'huy, ſans armes, déguiſé, & de gagner avec peine la Sicile par des chemins très-difficiles & très-longs, pour ſe ranger auprès de Sext. Pompée fils du grand Pompée, & qui étoit alors maître de toutes les Iſles de la Mer Italique, & de l'Eſpagne, le ſeul qui réſiſtoit encore aux tyrans. Si Brutus & Caſſius avoient fait de même, peut-être auroient-ils ſauvé la République, Pompée le reçut avec tous les témoignages d'eſtime & d'amitié qui lui étoient dûs: lui fit les mêmes honneurs & lui donna le mê-

Appian. L. 4. C. 6. L. 5. C. 1.

me rang que Brutus avoit accordez à son mérite. Il arrêta pendant la guerre par diverses attaques & differentes courses Cesar & Antoine : mais Pompée ayant fait sa paix avec eux, par la méditation de Pomponius Atticus leur ami commun, les proscrits qui restoient étant rétablis, Cesar témoigna souhaiter ardemment de faire amitié avec Ciceron, dont il connoissoit la valeur & la probité. Il la fit en effet, & très-étroite. Il le fit d'abord souverain Pontife, dignité dont lui-même & ensuite Lepide avoient été revêtus: tous les biens de son pere lui furent restituez; & le peuple Romain conçut une si grande affection pour lui; qu'il n'épargna rien, afin de lui marquer son estime, & combien il honoroit la mémoire de son pere. D'un antre côté, Octave Cesar

Plin. E. 31. c. 1.

ſar qui n'étoit pas encore déclaré Auguſte, avoit bien des raiſons de l'aimer. Son mérité particulier, le ſouvenir des bienfaits qu'il avoit reçûs de ſon pere, & qu'il n'avoit pas reconnus comme il devoit, même âge, études ſemblables, pareils exercices, égale éloquence, & ſa capacité dans la guerre & dans les conſeils, jointe au crédit que Pomponius avoit auprès de Ceſar, & à l'amitié qu'il avoit pour Ciceron, les unit juſqu'à la mort. Ceſar voulut qu'il partageât ſon autorité dans la République, & ſa confidence dans le Conſeil. Ils furent tous deux faits Conſuls par le conſentement unanime du Sénat & du peuple. Pendant la guerre d'Antoine & de Cleopatre, Ciceron ſeconda de toute ſa valeur le parti de Ceſar; & ce même Ceſar voulut que Ciceron

Appian. L.5. C.6. Plin. L. 22. C.6.

ceron eût part à son triomphe, comme il avoit eu part à ses travaux.

Cesar surnommé alors Auguste, ayant éteint toutes les guerres civiles en Italie, alla porter la guerre chez les étrangers, & voulut que Ciceron s'appliquât au gouvernement de la République. Il commença par appaiser les manes de son pere, en détruisant tous les restes de la haine des ennemis de ce grand homme; il harangua souvent le peuple, avec un concours incroyable d'auditeurs; les faisceaux bas, & dans la même Tribune, d'où son pere avoit si souvent fulminé contre les tyrans, & où le plus cruel de tous avoit attaché sa tête & ses mains après lui avoit fait ôter la vie. Là, par des discours éloquents & majestueux, il leur renouvelloit la mémoire des avantages que la

la République avoit reçûs de ce pere commun de la patrie, leur décrivoit l'injuftice & la cruauté avec laquelle l'ennemi commun de cette même patrie lui avoit ôté la vie, déploroit les malheurs qui avoient fuivi cette tyrannie : mais rendons graces aux Dieux immortels, leur difoit-il un jour, qui ont puni les crimes de ce fcelerat, & par la vengeance qu'Augufte en a tirée, & par l'horreur que les harangues de mon pere infpireront à la pofterité, de fes crimes. Il leur difoit fouvent, qu'il efperoit de la prudence du Sénat & de la reconnoiffance du peuple Romain; que s'il y avoit encore quelques odieux reftes de cet ennemi commun de la patrie, ils les détruiroient inceffamment, les immolant comme autant d'hofties aux Mânes de celui, à qui ils avoient donné le glorieux titre de pere de la

Patrie : puis après leur avoir retracé modestement ce que lui-même avoit déja fait pour la République, il leur protestoit en finissant qu'il feroit toûjours gloire d'imiter le zèle & les travaux de son pere pour ses chers concitoyens, & qu'il leur sacrifieroit ses biens, son crédit, ses travaux & sa vie jusqu'au dernier soûpir. Voilà ce qu'un Auteur Latin a récüeilli, je ne sçai pas d'où, touchant les harangues que Ciceron faisoit au peuple.

Valember de vita M. Ciceronis filii.

Des discours si patetiques & si éloquens, inspirerent aux Auditeurs de la douleur & de la pitié, pour les malheurs du grand Ciceron, de la haine & de l'indignation pour la Mémoire d'Antoine, & en même tems de la joye pour l'état present des affaires, & de grandes espérances pour l'avenir. Le Sénat & le peuple aiderent donc

donc Ciceron à vanger les injures que son pere avoit reçûës d'Antoine. Non-seulement ils érigerent un glorieux & superbe monument à sa Mémoire, renverserent de concert avec lui les statuës, les bustes, les inscriptions; & tout ce qui avoit été fait à la gloire d'Antoine; mais le Sénat ordonna qu'aucun de cette detestable famille ne prendroit le nom de *Marc*, auquel ils étoient indignes de participer avec l'illustre famille des Cicerons. Le Ciel voulant ainsi assurer à perpetuité la vengeance des Cicerons contre les Antoines, & voulant faire connoître aux hommes, que les malheurs & les persecutions ne sont que pour un tems: que quiconque a de la patience dans ses maux, s'en voit enfin délivré, quand ce ne seroit que par la vicissitude des choses humaines, & qu'il

Appian L. 4. & 6. Plutar. in Ciceron.

qu'il n'y a de malheureux que ceux qui se laissent abbattre par leur faute, ou qui périssent en chemin par quelque accident.

Quand nous n'aurions rien à dire davantage, que ce que nous avons rapporté de M. Ciceron, ne pourrions-nous pas prétendre à bon droit, qu'il doit être mis entre les hommes les plus illustres ? Ne devoit-on pas marquer en lettres d'or dans les Fastes son Consulat, sous *lequel les* guerres civiles furent éteintes ? Une profonde Paix s'établit dans tout l'Empire Romain ; les portes du Temple de Janus furent fermées, & le peuple n'étant plus occupé qu'à des sacrifices en actions de graces, qu'aux jeux, aux spectacles, aux édifices & aux plaisirs. On avoit dit du Consulat de son pere, que Rome étoit heureuse de

de renaître ſous un tel Conſul: mais le Conſulat du fils fut d'autant plus heureux, qu'il eût pour Collégue un homme plus illuſtre qu'Antoine n'étoit méchant. Le pere fut vaincu de pluſieurs ennemis, & aſſaſſiné perfidement par Antoine; le fils ne fut ſurmonté d'aucun, pas même d'Auguſte: Pourquoi donc ſi peu d'Hiſtoriens ont-ils parlé de lui? Pourquoi ceux qui en ont fait mention en ont-ils ſi peu dit, qu'à peine le diſcerne-t-on dans la foule? C'eſt que Ciceron ayant été Conſul avec Auguſte, & Auguſte étant devenu peu de tems après Empereur; la flatterie attribua à Auguſte ſeul tout ce qui avoit été fait de beau par les deux, & tout ce que Ciceron même en ſon particulier avoit fait de grand: mais nous avons encore quelque choſe à ajoûter à ſon Hiſtoi-

ſtoire, en dépit de la négligence ou du ſilence affecté des Hiſtoriens contemporains.

Auguſte étant allé porter la guerre chez les Parthes, & dans la Sarmatie; Ciceron qu'il avoit fait ſon Préteur & ſon Lieutenant dans la Syrie, rangea ſous la puiſſance d'Auguſte, Tigrane Roi d'Armenie, & fils de celui que Lucullus avoit vaincu. Il fut enſuite envoyé Proconſul ou Gouverneur en Aſie; comme ſi le Ciel, voulant ſe ſervir de la gloire du fils, pour rétablir la mémoire du pere, par tout où ſes ennemis avoient tâché de la détruire, l'eût fait venir en qualité de Gouverneur dans une Province que M. T. Ciceron & Antoine avoient gouvernée ſi diverſement, & cela afin que ce nouveau Proconſul ſoûtenant la gloire du premier, détruiſit la mémoire de l'autre; ce qu'il fit

fit avec plus d'éclat que n'eût osé faire aucun Romain ; faisant sentir à un ancien Préteur les effets d'une autorité que le Sénat sembloit n'oser contredire, & exerçant contre ses loix, & de son autorité privée à l'égard de Cestius, qui avoit autrefois passé par tous les degrez de la Magistrature, une vengeance ; qui auroit attiré de fâcheuses affaires à tout autre Gouverneur. Voici comme deux Historiens rapportent ce fait.

Il n'est rien de plus insolent que la témérité d'un jeune prétendu bel esprit : tout passe par sa critique ; & à peine est-il sorti du Collége, qu'il se croit déja sçavant, & que pour le persuader aux autres, il attaque hardiment les plus habiles. Cestius, fils d'un Sénateur Romain, commençoit à briller parmi la jeunesse débauchée de

Senec. Suastor. 7. Cælius Rhodigin L. 14. c. 7.

de Rome, lorsque M. T. Ciceron passoit déja dans le Sénat & parmi le peuple, pour un Orateur parfait. Ce jeune Satyrique se déchaina contre l'éloquence de ce grand homme, publiant hautement que ses harangues n'étoient ni bien raisonnées ni bien écrites. Plusieurs envieux de Ciceron, qui vouloient ménager leur réputation en satisfaisant la jalousie, se servirent de la plume de ce jeune étourdi comme d'un enfant perdu qu'on envoye sonder le guay; lui donnerent des mémoires, le prônerent dans les assemblées, & joignirent à ces artifices la brigue du beau sexe, la caballe des demi-sçavans, & l'indignation de ceux que M. T. Ciceron avoit maltraitez dans ses écrits, pour faire ensorte que ces beaux ouvrages fussent supprimez, & pour ne laisser au public que les

les harangues que ce Critique avoit déchirées par ſes écrits : mais le mérite de Ciceron qui s'élevoit au-deſſus de la plus haute region des hommes, changea ces tonnerres en de vains éclairs, & cet orage en une pluïe favorable, qui fit refleurir la réputation de ce grand homme.

Le Ciel ne laiſſa pas cette injure impunie ; Ceſtius paſſa dans les charges de Magiſtrature, comme nous avons dit, & après avoir été Préteur, ſe retira de Rome en Aſie. Tels ſont ceux dont le cœur ne répond point à la naiſſance ; ils ſe donnent d'abord aux grands emplois, parce que la nature ou le hazard les y entraîne comme malgré eux : mais bientôt rebutez, ou par le deſordre de leur conduite, ou par la moleſſe de leur cœur, ils retournent dans leurs Provin-

 ces,

ces, où ce qu'ils ont eu d'emplois à l'armée ou à la Cour, ne leur sert que pour s'abandonner plus impunément à une vie molle & insolente, qui cause l'oppression des foibles & l'indignation des honnêtes gens. Cestius ne songeant plus qu'à se remplir de bonne chere & de vin, piquant hardiment les meilleures tables, & devenu de satyrique déclamateur, un parasite effronté; ayant oublié par un long séjour en Asie, l'injure *qu'il avoit faite* au Prince des Orateurs, ainsi que les autres égarements de sa jeunesse; ou croyant que le fils de Ciceron, à naître ou enfant alors l'ignoroit, se trouva un jour à la derniere place chez ce Gouverneur, qui tenoit une table magnifique, & dont les couverts n'étoient point fixez. Ciceron, après avoir fait les honneurs à tous ceux

ceux qui étoient à table autour de lui, demanda assez haut quel étoit celui qui étoit à la derniere place, soit que le mauvais équipage de Cestius excitât sa curiosité, soit qu'il ne le connût pas en effet, soit qu'il feignît de ne le pas connoître, pour lui faire plus de confusion. On lui dit que c'étoit Cestius. Il laissa tomber la chose, selon sa coutume, comme n'y faisant pas d'attention, pour se donner le tems de réflechir sur la maniere dont il devoit punir cet insolent; & quand il se fut déterminé, il demanda une seconde fois, quel étoit cet homme? C'est, lui, répondit tout haut un vieux domestique qui servoit à table, ce Cestius, qui soûtenoit autrefois dans Rome, que votre pere n'avoit ni éloquence ni érudition. Ciceron alors ne croyant plus de-

devoir dissimuler son dépit, le fit sortir honteusement de table, & commanda à ses gens de le fustiger si vivement, que sa peau déchirée comme celle de Martias, pût réparer la gloire offensée de ce second Apollon; ce qui fut executé sur le champ, sans que personne osât dire un mot.

Cependant cette action sembloit être contre le droit de l'hospitalité, & contre les Loix, qui défendoient de faire fustiger un Sénateur Romain, pour quelque crime que ce fut, sans une Ordonnance expresse du Sénat: mais tel étoit le caractere de M. Ciceron; la grandeur de son ame ne s'exerçoit pas moins à punir severement le mal qu'à recompenser magnifiquement le bien; & la mémoire de son pere lui étoit si précieuse, qu'après

qu'après avoir fair entrer le Sénat & le peuple dans ses sentimens à cet égard, il ne dissimula les injures faites à son nom, que pour trouver une occasion favorable de s'en mieux vanger; cependant cette vengeance ne l'occupoit pas si absolument, qu'il ne s'appliquât tout entier à régler cette Province, qui dans les soulevements dont elle avoit été agitée, s'étoit dérangée de son devoir: mais outre le caractere de Gouverneur qu'il soutenoit noblement, il avoit acquis beaucoup de réputation & d'autorité dans cette Province, lorsque, comme nous avons vû, il y avoit commandé la Cavalerie Romaine sous Brutus, ce qui lui donna beaucoup de facilité, pour y rétablir les finances qui étoient en mauvais ordre, & pour y affermir la paix & la tranquilité

dans

dans toutes les villes.

Sa commiſſion étant finie, il revint à Rome, où il ſe remit au Barreau, paſſant une longue & heureuſe vieilleſſe dans cet exercice. On ne ſçait point le tems ni le genre de ſa mort : Ce qui eſt de plus certain, c'eſt qu'il vivoit encore ſous la protection d'Auguſte, lorſque le grand Herode régnoit en Judée, lequel étoit lié d'amitié & d'intérêt avec Agrippa ; car ce dernier étoit l'ami de table de ce Ciceron, qui fut le dernier de ſa race ; & Pline recite qu'étant un jour en débauche avec Agrippa ; il lui enfonça avec tant de violence la coupe dans la bouche, qu'il lui rompit quelques dents ; parce qu'il ne vouloit pas boire autant que lui. Il n'eſt point d'homme parfait ici bas, & qui n'ait quelque vice dominant ; celui de M. Ci-

Ciceron étoit d'aimer trop le vin. Seneque rapporte, que quand il étoit en débauche, il buvoit deux mesures de vin de cinq pintes chacune, & cela lui fut reproché par Targilla. L'yvrognerie régnoit alors dans Rome parmi les gens de qualité; & plût au Ciel que dans notre siecle, on ne pût imputer ce vice qu'à nôtre sexe, comme dans les tems passez. Antoine avoit fait un livre à la loüange de son yvresse, & c'étoit peut-être pour surmonter cet ennemi mortel de sa famille, que Ciceron se piquoit de boire à l'excès : la haine & la jalousie aveuglant quelquefois si fort les hommes, qu'ils ne se piquent pas moins de surpasser leurs ennemis dans le vice que dans les vertus: ajoûtez à cela, que rien n'est plus capable de porter à la débauche, que l'oisiveté d'une paix

Senec. L. 3. Declamat.

paix profonde & generale, telle qu'elle régnoit alors, & qu'Auguste s'étant emparé de l'Empire, l'autorité du Sénat étoit réduite presque à rien : La République n'avoit alors qu'une ombre de liberté, & il ne restoit plus d'esperance aux grands, plus de liberté pour les suffrages, plus de crédit au peuple ; ainsi plus d'émulation à la vertu, plus d'amour pour l'étude, plus de gloire à acquerir. De-là, les grands hommes désoccupez tomberent dans la langueur, & ensuite dans le vice : Delà, Ciceron, qui avoit passé plus de soixante ans dans les travaux glorieux de la Philosophie, de la guerre & du gouvernement politique pour le service de la République, voyant qu'il ne pouvoit plus servir sa patrie, qu'en l'assujettissant de plus en plus, se décourage,

courage, & aime mieux vivre dans l'oisiveté que de travailler contre la liberté mourante de la République. C'est le défaut ordinaire des grands hommes, qui voyant tous leurs genereux desseins avortez, & jugeant que dans un changement de gouvernement, ils ne peuvent plus rien faire que contre leurs plus nobles inclinations, se retirent sans bruit & sans éclat des plus grands emplois: & comme un grand cœur ne sçauroit rester oisif, ils employent à la débauche & à leur propre destruction le tems qu'ils avoient toûjours employé avec gloire au bien de l'Etat: ainsi Ciceron se relâche sur la fin de sa vie, & perd en deux ou trois ans le fruit de plus de soixante ans de travaux. Un seul vice efface toutes ses vertus, & après avoir relevé si glorieusement
la

la mémoire de ſon illuſtre Pere, revetu de tout l'éclat de ſa maiſon, & qui plus eſt, d'un merite perſonnel à qui tout céde, il eſt enſeveli dans l'oubli : enſorte qu'on eſt obligé de déterrer par de longs travaux les plus anciens monumens pour le faire revivre. Que notre foibleſſe eſt déplorable, d'être ainſi ſujette à la corruption du ſiécle, & qu'il eſt funeſte aux grands hommes de ne pas perſeverer dans le bien!

F I N.

TA-

TABLE ALPHABETIQUE

De ce qu'il y a de plus remarquable dans ce Livre.

A.

B.

C.

en

 en

Ci-

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

M.

N.

O.

M.

P.

Q.

R.

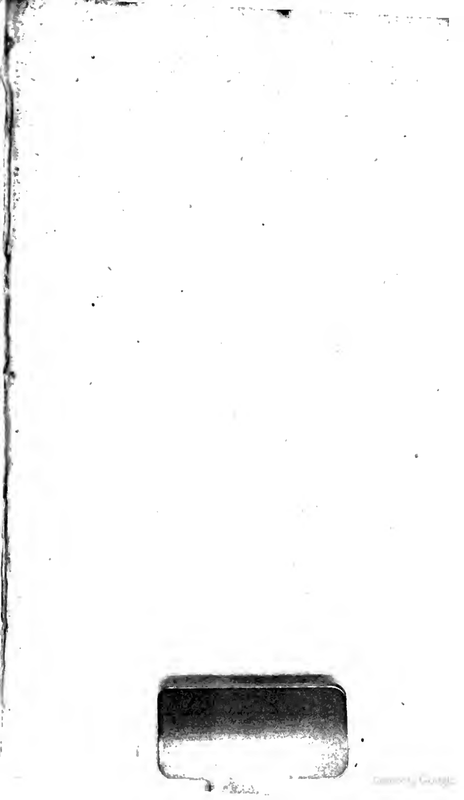
S.

T.

V.

X.

Fin de la Table des Matieres.



Digitized by Google




Digitized by Google